

12240. de 2

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES

D E

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME NEUVIEME.



LONDRES.
chez M. DE CRÉBILLON, FILS.

COLLECTION

COMPLÈTE

DES MANUSCRITS



M. DE GREGGILLON, FILS.

1770

TOME NEUVIÈME

1770

1770

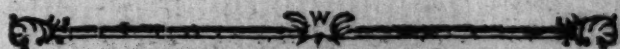
COLLECTION

C O M P L E T E

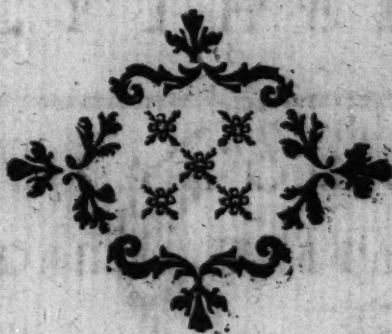
DES ŒUVRES

D E

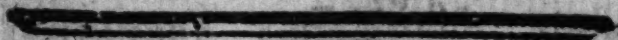
M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME NEUVIEME.



A L O N D R E S.



M. DCC. LXXVII.

COLLECTION
COMPLÈTE
DES ŒUVRES



M. DE CHATELAIN, FILS

TOURNAI
M. DE CHATELAIN, FILS



80172





LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINES
DE
CYTHÈRE.



DIALOGUE.
CIDALISE, CLITANDRE.

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe
de chambre.*

AH, bon Dieu ! Clitandre, quoi ! c'est
vous ?

CLITANDRE. Votre surprise, Madame.
Tome IX. A

a de quoi m'étonner ; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour , & je ne comprends pas ce que vous trouvez de si extraordinaire dans la visite que je vous fais.

CID. C'est que je croyois avoir quelque raison de penser que si vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un , ce ne seroit pas avec moi , & que , dans les idées que j'avois , votre présence m'a étonnée.

CLIT. Cérémonie à part , ne produit-elle sur vous que cet effet ? Ne vous embarrassé-je pas plus encore que je ne vous surprends ? C'est qu'à la rigueur , cela seroit possible , au moins.

CID. Cette idée vous est nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître ?

CLIT. Mon intention n'est point de vous en faire un mystère ; mais voudrez-vous bien me dire aussi pourquoi vous avez été si étonnée de me voir chez vous ce soir , lorsque tant d'autres fois cela vous a paru si simple ?

CID. Il me le paroïssoit alors que vous me donnassiez vos moments perdus ; mais je ne vous crois pas aujourd'hui aussi désœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

CLIT. J'avois sur vous la même idée ; & c'est ce qui fait précisément que je ne suis pas sans quelque sorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma visite un peu déplacée.

CID. Un peu déplacée ? J'admire tout à la fois le ménagement de vos termes , & passez-moi celui-ci , l'extravagance de vos



DE CRÉBILLON, FILS. 3
idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grâce de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui ?

CLIT. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

CID. Vous serez bientôt satisfait. (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise : on la déchausse.*)

CLIT. Ah Dieu ! quelle jambe !

CID. Oh ! finissez, Monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. Je ne fais pas si c'est la première fois que je la loue ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas la première que je l'admire.

CID. Allez vous mettre là-bas, ou sortez.

CLIT. Vous me traitez singulièrement, Madame ; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester : Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit.*)

CID. Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec personne ?

CLIT. Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Erasfe ?

CID. Erasfe ! Mais en vérité, vous n'y pensez pas, mon pauvre Comte.

CLIT. Et je vous jure, belle Marquise, que je ne pense pas plus à aucune des femmes qui sont chez vous, que vous ne songez à lui.

CID. Quoi ! pas même à Araminte ?

CLIT. Araminte ! ah parbleu ! la plaisan-



terie est délicieuse ! Est-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici , que vous croyez qu'il faut que je l'y amuse ?

CID. Certes , le tour est fin ! C'est-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne savez pas pourquoi elle est ici ?

CLIT. Oh ! pardonnez-moi : pour les espérances qu'elle y a , je les devine ; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y est. Je ne vous comprends pas ! il faut assurément bien craindre de manquer de monde , pour se charger d'une pareille *espece*.

CID. En vérité , Clitandre , voilà une discrétion bien inutile , ou un *persifflage* bien ridicule ! Vous verrez aussi que c'est moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimene , & que c'est encore ma faute si Belise , Luscinde & Julie se trouvent chez moi en même temps.

CLIT. Oh ! pour celles-là , il ne se peut pas qu'ayant chez vous Cléon , Oronte & Valere , vous pensiez qu'elles y sont pour moi.

CID. Mais je ne jurerois pas que vous fussiez dans l'honneur qu'elles me font , pour aussi peu que vous le prétendez.

CLIT. Quelle folie ! Il y a plus de huit jours que je suis ici ; ils y sont eux d'avant-hier ; elles y sont d'aujourd'hui , & il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuser d'être venues pour moi , que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

DE CRÉBILLON, FILS. J

CID. Vous ne me croyez pas non plus assez imbécille pour m'en flatter.

CLIT. Vous auriez tort au reste de vous plaindre de Valere , d'Erasme & de Cléon. Il sont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient : ils sont dans les grandes regles ; & je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CID. Je sens toute la politesse de leur procédé ; mais , Clitandre , il est donc bien vrai que ce n'est pas vous qu'elles cherchent ici ?

CLIT. Vous savez ce qu'elles font.

CID. En fais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

CLIT. Ah , Madame ! ce n'est pas , permettez-moi de vous le dire , sur des femmes , qui pensent aussi-bien que celles-là , qu'on peut avoir de pareilles idées.

CID. En vérité , Clitandre , vous devenez bien ridicule ! Je ne vous presserai pas là-dessus , puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être ; mais je ne pardonnerai jamais à Erasme d'être venu me gâter un souper qui devoit être si délicieux.

CLIT. Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y aiez trouvé de trop : mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi , s'il n'y eût pas été , ce souper auroit été si agréable pour vous !

CID. Quoi ! vous ne sentez pas ce que votre embarras , au milieu de quatre femmes que vous avez eues , & qui , sans doute , con-

servent encore des prétentions sur vous , auroit eu de réjouissant pour moi ?

CLIT. Il y auroit à moi de la sottise à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles ; mais il y auroit assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les eus toutes. D'ailleurs , en supposant qu'elles m'aient toutes honoré de quelque bonté , qu'est-ce que cela importe aujourd'hui à elles , & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde , des gens , que le hasard , le caprice , des circonstances ont unis quelques moments , se souviennent de ce qui les a intéressé si peu ? Ce que je vous dis , au reste , est si vrai , que soupant il y a quelque temps avec une femme , je ne me la rappellois en aucune façon , & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue , si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. Je m'étonne que ce soit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces fortes d'aventures.

CLIT. Je sais qu'on vous en accuse ; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire est égal dans les deux sexes.

CID. Il est cependant plus singulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. Je crois , tout préjugé à part , que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à sacrifier. Si , par le

DE CRÉBILLON, FILS. 7

plus grand hasard du monde, il se trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de sacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de qu'il on voudroit qu'elle se rappellât de certaines choses plus que nous. Il n'est cependant pas aussi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux personnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaison, quelque peu de sentiment même qu'elles y aient mis, s'en souviennent si peu; mais en même temps je ne crois pas qu'un oubli total de ces choses-là soit absolument sans exemple.

CID. Pour moi, j'aime à penser que cela n'est pas possible. Vous vous souvenez de Célimene, n'est-ce pas ?

CLIT. Cela est fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. Si vous dites vrai, elle est bien heureuse !

CLIT. J'en doute, puisque je ne m'en souviens que pour la mépriser au delà de tout ce que je pourrois dire.

CID. Cruel ! j'ai pourtant à vous parler de sa part.

CLIT. De sa part ! à moi ! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. Elle prétend que vous lui faites les injustices du monde les plus criantes, & que vous vous obstinez à la condamner sans l'entendre.

CLIT. Vous savez mon histoire comme

moi-même , Madame , & puisque vous ne me trouvez aucun tort , vous voudrez bien que je m'inquiete peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être surpris que sachant à quel point vous la connoissez , elle eût osé vous prier de me parler pour elle , si Erasme , qui a eu pour vous & devant moi , les plus condamnables procédés , ne m'avoit pas prié aussi de vous parler pour lui.

CID. Sérieusement , Clitandre , il vous en a parlé ?

CLIT. Oui , Madame , & avec une vivacité dont vous auriez sans doute été contente , si vous en aviez été témoin.

CID. Oh ! très-contente ! cela n'est pas douteux ! Et selon toute apparence , il me charge de tous les torts de notre rupture ?

CLIT. Il est naturel qu'il vous en donne quelques-uns ; cependant , à ceux qu'il a lui-même , je le trouve assez modéré sur cet article ; & à votre humeur près , que vous masquez , dit-il , sous le nom de délicatesse pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule , il dit que vous êtes assez bonne femme , & que vous ne manquez absolument pas de principes.

CID. L'insolent ! je ne dirai sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici ?

CLIT. Il est vrai que son apparition m'a un peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aie

éru qu'il vint ici , sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais ; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

CID. De mon aveu ! pouvez-vous le croire ? Sept ou huit jours avant mon départ , je soupois avec lui chez la petite comtesse. Il y fut question du séjour que je comptois faire ici ; il eut l'audace de me dire qu'il viendrait m'y faire sa cour. Comme je sais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme , & que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues , je crus que pour la déterminer , il vouloit lui donner de la jalousie , & qu'il me faisoit l'honneur de croire que j'ai de quoi l'alarmer ; mais j'avois reçu si froidement sa politesse , que je vous avoue que je me flattois qu'il n'oseroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne , & que rien ne peut égaler la surprise que j'aie eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte , à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimene même.

CLIT. Ma foi ! en cas , comme je vous en soupçonne , que ce soit pour vous procurer quelques scènes agréables que vous avez voulu avoir cette femme , il faut convenir que vous avez bien réussi , & que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

CID. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant & plus triste. Vous , entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient , (car vous ne pouvez pas dis-

convenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient sur vous.) Moi, en face d'Erasme, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards & de ses propos; non, en vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur!

CLIT. On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CID. Pour votre sécheresse avec Célimène, je n'en ai pas été bien surprise; mais à l'égard d'Araminte que vous avez....

CLIT. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CID. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Est-ce ma faute, si le public vous la donne?

CLIT. Le public! le public, avec sa permission, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant le public!

CID. Clitandre! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLIT. (*Lui répond fort bas.*) Il est sûr que si vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me sera pas aisé de vous entendre.

CID. La belle fantaisie! A propos de quoi donc cet air de mystère?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) Eh! Justine!

CID. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh! rien! c'est seulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle restera



DE CRÉBILLON, FILS. II
dans votre chambre , m'expliquer librement
sur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez
l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours der-
niers elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela se peut , mais en le supposant
comme vous , je n'avois pas les mêmes cho-
ses à vous dire. Vous en ferez ce que vous
voudrez ; mais il me semble que si vous vou-
liez bien que nous fussions seuls , cela n'en
seroit que mieux.

CID. Voilà une singulière idée ! Justine
est une petite fille fort sûre.

CLIT. Je n'attaque point sa discrétion , &
je ne doute point que vos secrets ne soient
fort bien entre ses mains ; mais vous ne de-
vez pas trouver extraordinaire que je ne veuille
mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort , & sûrement elle ne vous
entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre , & m'entendre :
enfin , Madame , qu'elle soit ou non endor-
mie , sa présence m'inquiète & me gêne. Ou
permettez-moi de me taire sur ce que vous
me demandez , ou consentez que nous soyons
seuls.

CID. Seuls ! Mais pourquoi ? en
vérité ! cela est ridicule ! Non , toutes ré-
flexions faites , je n'y consentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira , au reste ;
mais je vous avoue que j'ai peine à compren-
dre votre répugnance sur une chose si sim-
ple , qui me paroît tirer si peu à conséquence

pour vous , & qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît ; mais assurément vous me ménagez peu ! Justine , Justine ! Voyez comme elle ne dormoit pas ! Justine ! vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure , madame veut-elle qu'on entre demain ?

CID. (*Embarassée.*) Mais voilà une singulière question ! A l'heure ordinaire , apparemment ?

JUST. On attendra que madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. Eh bien ! Monsieur , vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez !

CLIT. Mais , Madame , daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne , Monsieur. Croyez-vous , de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y génoit beaucoup ; que nous sommes arrangés , & que ceci , qui n'est bien assurément qu'une chose de hasard à laquelle nous n'avons pensé ni vous ni moi , ne soit un rendez-vous très-décidé ?

CLIT. Elle a donc l'esprit bien mal fait , votre Justine !

CID. (*D'un ton un peu brusque.*) Elle l'a comme tous les gens de son espèce ; cela ne suffit-il pas ? Vous-même , que penseriez-vous si vous appreniez demain qu'un des

hommes , qui sont ici , a passé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre ? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des histoires !

CLIT. Il est certain que je vous croirois pour cela quelque raison particuliere ; mais Justine , qui est votre confidente , & qui fait qu'il n'y a rien entre vous & moi , ne doit pas penser là-dessus comme je pourrois faire. Eh ! plutôt au ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux , & que je le fusse autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire !

CID. Son absence vous a rendu bien galant !

CLIT. Non , mais il est assez simple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'avois dû rien gagner à son départ , que m'auroit fait qu'elle fût partie ?

CID. (*D'un ton fort sérieux & d'un air un peu alarmé.*) Au moins , Monsieur....

CLIT. Eh ! Madame , vous me connoissez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous manquer , quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander , ou que je vous offenserois , si je voulois tenter quelque chose ?

CID. Au vrai , Clitandre , vous n'aimez donc pas Araminte ? (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue.

CLIT. Ah ! c'est autre chose.

CID. En effet , on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la philosophie moderne.

CLIT. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous fussions raisonner si bien, nous faisons sûrement tout ce que nous faisons aujourd'hui; mais nous le faisons, entraînés par le torrent, sans connoissance de cause, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus estimables qu'aujourd'hui, mais nous voulions le paroître; & il ne se pouvoit pas qu'une prétention si absurde ne gênât beaucoup les plaisirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai: eh! que n'en résulte-t-il pas pour nous? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la société; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire? on se reprend avec autant de vivacité que si c'étoit la première fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, & jamais on ne se brouille. Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela; mais l'amour,

qu'étoit-il , qu'un desir que l'on se plaisoit à s'exagérer , un mouvement des sens , dont il avoit plu à la vanité des hommes de faire une vertu ? On fait aujourd'hui que le goût seul existe ; & si l'on se dit encore qu'on s'aime , c'est bien moins parce qu'on le croit , que parce que c'est une façon plus polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin. Comme on s'est pris sans s'aimer , on se sépare sans se haïr , & l'on retire du moins , du foible goût que l'on s'est mutuellement inspiré , l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconstance imprévue d'un amant accable-t-elle une femme , à peine lui laisse-t-on le temps de la sentir. Des raisons de bienfaisance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un amant ennuyeux , ou qui a cessé de paroître aimable , tous ses amis se relaient pour l'étourdir sur le malheur de sa situation. Lui prend-t-il un caprice , dans la minute il est satisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération , nous trouvons les mêmes ressources dans la reconnoissance des femmes avec qui nous avons un peu intimement vécu ; & je crois , à tout prendre , qu'il y a bien de la sagesse à sacrifier à tant de plaisirs quelques vieux préjugés qui rapportent assez peu d'estime , & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la règle de leur conduite.

CID. Assurément , si vous croyez tout ce que vous venez de me dire , vous avez jusqu'à présent agi bien peu d'après vos maxi-

mes , vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimene , & qui l'avez si tendrement aimée.

CLIT. Je l'ai adorée , j'en conviens ! mais peut-être aussi est-ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre , que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

CID. Ah ! quelque chagrins que la vôtre vous ait procurés , n'en changez pas. Il est possible , croyez-m'en , que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentiments que ne l'a été Célimene ; & vous auriez trop à vous reprocher , si vous cherchiez à vous venger sur une maîtresse estimable , des affreux procédés de celle-là.

CLIT. C'en est pas non plus mon intention , & si vous connoissiez celle que mon cœur desire , vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

CID. Vous n'aimez donc plus du tout Célimene ?

CLIT. Non , je vous le jure ; mais en revanche , je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.

CID. Prenez-y garde , Clitandre. Vous croyez la haïr , & quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé , il s'en faut beaucoup que le cœur soit guéri.

CLIT. Je l'ai haïe sans doute , & avec une violence qu'il me seroit difficile de vous exprimer : mais il ne me reste plus à présent pour elle que ce mépris froid & paisible dont

personne ne pourroit se dispenser de l'honorer, si tout le monde savoit, comme moi, combien elle en mérite; ce mépris enfin que vous, qui la connoissez si-bien, avez pour elle.

CID. Seroit-ce Araminte qui l'auroit si absolument bannie de votre cœur! j'aurois peine à le croire, & je vous avoue que j'en serois fâchée.

CLIT. Araminte! Mais de bonne foi cela peut-il se supposer! Pensez donc du moins une femme que l'on puisse aimer un peu.

CID. Mais que vient-elle donc faire ici?

CLIT. Je crois que je m'en doute; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CID. Pourquoi aussi ne vous sentant point en disposition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laissée à Paris? Car, toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'ai en aucune façon priée, & même sans qu'elle m'ait présentée, qu'elle est venue s'établir chez moi; & je vous le dis naturellement, elle me feroit plaisir de s'en retourner.

CLIT. Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus, que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

CID. Non, Clitandre, elle restera, & vous ne vous en irez pas.

CLIT. En vérité! Madame, il est aussi trop singulier que vous croyez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, sur-tout quand elle s'avise d'y être tendre.

CID. Oh ça! Comte, je suis votre amie,

& je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, & ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle & vous. (*Il rêve.*) Ah ! je vous en prie ! au fond, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous.

CLIT. Vous avez raison, & je sens bien que je ne devrois pas vous refuser ce que vous me demandez : mais ce sont des choses sur lesquelles, soit principe, soit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'est pas que je ne sache qu'elle mérite peu de ménagements, & que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en savoir ; cependant.....

CID. Le beau scrupule ! Vous l'avez eue, je le fais ; que vous reste-t-il à m'apprendre que des détails ?

CLIT. Cela est vrai, & c'est à cause de cela précisément que je ne conçois pas votre curiosité. Ces sortes d'aventures sont si peu variées, que qui en fait une, en fait mille. Au reste, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

CID. Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau ; je ne vois pas.

CLIT. J'étois allé, au commencement de de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup de monde, Araminte entr'autres, que personne ne desiroit, & qui se prie par-

tout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconstance de Célimene m'avoit causée, & de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brûlois de me rengager, & si vous me permettez de vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde, vous aviez assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchans; mais vous aimiez encore Erasme. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, & la crainte de vous ennuyer & de vous déplaire en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos desirs, m'obligèrent à garder le silence.

CID. Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Erasme avec la plus grande vivacité; & sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

CLIT. J'avois aussi quelques raisons de croire que quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoiqu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confiance ne feroit que vous tourmenter; & toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, & sur mes desirs, & sur ses infidélités.

CID. L'ingrat! que je l'aimois! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a forcée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de temps que me sens pour lui cette indifférence

profonde qu'il n'est plus possible de surmonter ?

CLIT. En ce cas , il est donc bien sôt de n'avoir pas avancé son voyage ; car à ne vous rien cacher de ses idées , il n'est venu ici que pour se racommoder avec vous , & il en a l'espérance.

CID. Ce n'est en lui qu'un ridicule de plus ; mais j'avoue que je voudrois qu'il fût devenu sincèrement amoureux de moi.

CLIT. Ah ! qu'il entre encore d'amour dans ce desir !

CID. Je conviens que l'on pourroit le soupçonner ; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est sans aucune idée , que je doive me reprocher , que je le forme.

CLIT. A vous parler franchement , j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez , que je croirai bien aisément que vous ne l'aimez plus. Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre , dites-moi , je vous prie , comment un petit homme si mauvais plaisant , si peu fait pour plaire , d'une si misérable santé.....

CID. Ah ! Clitandre , me feriez-vous l'injure de croire que j'aie pu faire quelque attention à ce dernier article ?

CLIT. Non , assurément ! Mais c'est qu'un amant malade , pour ainsi dire , de profession , est , à ce que je crois , toujours moins amusant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que si ce n'est pas une raison de rejeter un homme , ce n'en est pas non plus une de le prendre.

CID. Aussi ne fut-ce pas ce qui me déterminâ en sa faveur. Grand Dieu ! que l'amour est un sentiment bizarre ! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que si peu de temps, avoit sur moi tant de pouvoir ; lorsque je juge de sang-froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner si violemment la tête, & que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

CLIT. Vous êtes donc bien sûre que vous ne renouerez pas avec lui ?

CID. Quelle idée ! Dans le temps même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, & les dispositions, où je me trouve, ne me permettent pas de craindre qu'il puisse à présent ce qu'alors il ne put pas.

CLIT. (*Avec inquiétude.*) Est ce que vous penseriez à en prendre un autre ?

CID. Non, je vous le jure ; mais s'il étoit vrai que j'aimasse, je me flatte que je saurois triompher de mon amour, & le laisser même ignorer à celui qui en seroit l'objet.

CLIT. Cruelle ! pouvez-vous former de pareils projets !

CID. Eh ! que vous importe que.... Mais reprenez votre histoire.

CLIT. Croyiez-vous que je n'eusse rien de plus intéressant à vous dire ?

CID. Je ne fais ; mais vous ne pouvez me dire rien qui me fasse autant de plaisir,

CLIT. Ce que vous me dites est assez peu poli ; mais vous affligez plus mon cœur , que vous ne mortifiez mon amour-propre.

CID. Finissez donc ! Attendrai-je éternellement ? Vous êtes insupportable !

CLIT. Eh bien ! Araminte , en me voyant , me destina *in petto* au glorieux emploi de l'amuser. Vous savez avec quelle promptitude elle fait connoissance , vous connoissez son indécente familiarité , & ses agaceries , mille fois plus indécentes encore. Nous sommes libertins : je n'avois rien dans le cœur pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point , mais elle me tenta. Je lui parlai sur le ton qui convenoit également à son caractère & à la sorte d'impression qu'elle faisoit sur moi. Loin de s'en offenser , les desirs les moins flatteurs pour elle , & les moins tendrement exprimés , lui parurent une passion violente qu'elle ne pouvoit récompenser trop tôt. La façon vive & assez peu honnête dont je lui exposai mes intentions , acheva de me concilier son estime. Je lui dis des choses très-libres ; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas , comme vous le croyez bien , d'affaire en règle avec elle ; mais je la jugeois bonne pour une passade , & je résolus de m'en amuser tant qu'elle resteroit chez Julie. En revenant de la promenade , le hasard nous fit passer par un petit bosquet assez obscur. Par le même hasard , nous nous étions insensiblement séparés de la compagnie. Je trouvai , & le lieu très-propre à prendre avec elle les plus gran-

des libertés, & elle si disposée à me les souffrir, que je ne fais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laissoit continuer avec une patience admirable. Cependant une foiblesse lui prit, & ce que je me reprocherai toujours, j'eus l'indignité d'abuser de l'état où je l'avois réduite.

CID. Ah! grand Dieu! comment! vous!...

CLIT. Oui, Madame, on ne sauroit pousser plus loin le manque de respect; j'en suis encore d'une honte!

CID. Mais, Clitandre, avec votre permission, les faits sont-ils bien tels que vous me les racontez?

CLIT. Ils sont si simples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une histoire. Vous me connoissez assez pour savoir qu'ordinairement je ne ments pas. D'ailleurs tout cela n'est qu'un coup de foudre, & ils sont, depuis quelque temps, devenus aussi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

CID. Je vous avoue que je fais qu'Araminte a eu quelques affaires, & que le public la croit peu cruelle; mais elle est étourdie, assez méchante. Sa conduite est légère, sa langue ne l'est pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choses, & qu'elle étoit dans le fond plus coquette que galante. Vous me confondez! Après?

CLIT. Je suis poli, moi; & quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il

étoit de la bienséance que je lui fisse des excuses. Elle les reçut comme une suite de bons procédés de ma part , & en fut si enchantée , qu'elle voulut absolument que j'allasse , quand tout le monde seroit couché , les lui réitérer dans sa chambre. Cette affaire , comme vous le voyez , ne commence pas tout-à-fait sur le ton du sentiment , & il me semble qu'elle s'étoit mise elle-même dans le cas de ne m'en pas oser demander. Je lui rends justice ; d'abord elle n'y pensa pas plus que moi. Le souper fut fort gai : elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme , qui ne se contraint qu'à un certain point , peut accorder à quelqu'un en assez nombreuse compagnie. Je les reçus comme je le devois , ou plutôt comme je ne le devois pas , puisque j'y répondis. Cependant , par vanité , je la priai de vouloir bien se contenir un peu. Elle fut tout l'après-souper d'une tendresse exécrationnelle. Enfin on alla se coucher , & je passai dans sa chambre le plutôt qu'il me fut possible.

CID. Vous y allâtes !

CLIT. Assurément ! Que vouliez-vous donc que je fisse ? Pouvois-je manquer à ma parole ? Elle m'attendoit ! Je la trouvai couchée , & j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laissé prendre , celle de me mettre dans son lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet , la seule chose qu'elle me demanda , fut de vouloir bien éteindre les bougies , ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice ;

caprice : je ne les aime pas , & je lui refusai durement la grace qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ses intentions , elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies restèrent allumées , & les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familièrement ; & j'étois sur le point de lui avoir encore les dernières obligations , lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappella que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois , & me protesta , si je ne la rassurois pas sur mon cœur , que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi , & quelque preuves même qu'elle m'eût déjà données de sa foiblesse , elle sauroit indubitablement la vaincre. Je sentoie bien que si elle m'eût aimé , elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inspiroit ; mais la bienséance , & l'état où j'étois , ne me permettoient que de la tromper , & je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes sentimens , elle pût s'obstiner à en douter. Elle avoit jusques-là paru ne se livrer à sa tendresse qu'avec contrainte ; mais la certitude d'être aimée , bannissant ses scrupules , elle devint d'une tendresse , d'une vivacité , d'une ardeur incompréhensibles. Ah ! si vous aviez vu , Madame ! Non ! c'est que cela étoit d'une beauté !

CID. (*Séchement.*) Je le crois , monsieur le comte , mais n'en supprimez pas moins ces agréables détails.

Tome IX.

B



CLIT. Enfin, quoique j'eusse dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politesse me condamnoit à lui faire des remerciements ; & si ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, & elle en fut si contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fisse encore. Mon Dieu ! quand j'y songe, que c'est une digne femme ! Cependant, malgré tout ce que je lui devois, & la sorte d'égarement où nous mettent toujours les premières bontés d'une femme, soit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec transport, il m'avoit paru que j'aurois été plus heureux encore, & que j'aurois eu moins à prendre sur mon imagination, si elle eût eu autant à se louer de la nature, qu'elle sembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire cesser. Rien n'étoit si simple, ni même si galant que cette prière. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette proposition bleffoit mortellement sa pudeur.

CID. Ah ! quel conte ! Ce scrupule étoit bien placé !

CLIT. Enfin ; elle ne vouloit pas, mais je voulois, moi, & quelque résistance qu'elle m'opposât, je voulus si bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah ! Madame....

CID. Quoi donc ?

CLIT. Ah ! quel monstre !

CID. Elle ! vous m'étonnez ! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de si horrible. Sa gorge n'est point parfaite , mais elle n'est pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné , la main assez jolie , le pied assez bien , & j'ai oui dire que tout cela devoit faire penser....

CLIT. Eh ! mon Dieu ! Madame , si vous saviez combien peu il faut se fier aux regles , & combien tous les jours , soit d'une façon , soit d'une autre , nous y sommes attrapés , vous ne seriez pas si surprise de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle semble promettre.

CID. Qu'avant l'aventure du bosquet , vous jugeassiez d'elle comme je faisois tout-à-l'heure , cela me paroît tout simple ; mais ce que je ne conçois pas , c'est qu'après , vous ayez été la trouver dans la chambre avec autant d'empressement que si vous l'eussiez trouvé charmante.

CLIT. Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimement connu de vous , vous ne me feriez pas cette question. D'ailleurs , après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi , comment vouliez-vous que je lui refusasse d'aller la trouver ? Il ne me restoit de parti à prendre que de la satisfaire , ou de m'enfuir. Le dernier auroit sans doute été le plus sage ; mais malheureusement il ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus , je m'étois instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez. L'insolence n'a jamais permis l'examen , & si je

n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pûs-je pas non plus la trouver aussi détestable qu'elle l'est en effet.

CID. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, soit aussi galante. L'amour-propre devrait au moins lui tenir lieu de principes ; car en supposant qu'elle se fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne seroit pas possible que tous les hommes qu'elle a eu, se fussent accordés pour servir sa vanité, ou que s'ils ont eu la politesse de la ménager, ou la fausseté de l'entretenir, que le peu de temps qu'ont duré les liaisons qu'elle a voulu former, & mille autres circonstances aussi propres à nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes, ne l'eussent pas désabusée.

CLIT. Nous sommes sur cet article aussi faux, ou aussi polis que vous le croyez, & nous quittons ordinairement une femme sans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne soit intéressée à le faire. Il est certain, au reste, que si j'eusse su combien la noble confiance qu'Araminte a en elle-même est mal-fondée, je ne l'aurois pas prise ; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'aient eue ; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir se vanter de l'avoir possédée, & elle est peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, & sur laquelle pourtant on trouveroit le moins

DE CRÉBILLON, FILS. 19
de renseignements. Elle est enfin de ces sortes
d'espèces dont on ne dit rien, ou par égard
pour soi-même, ou par méchanceté pour les
autres.

CID. Vous ne la connoissiez donc point
du tout ?

CLIT. Pardonnez-moi. Je la connoissois
comme nous nous connoissons tous. Je l'avois
trouvée deux fois à l'opéra dans la loge de
Julie ; j'avois soupé avec elle autant de fois,
je crois, chez la même ; je l'avois rencontrée
à la cour chez les princesses : mais dans toutes
ces occasions nous nous étions parlé fort peu,
& soit que mon attachement pour Célimène
lui imposât, soit qu'elle-même eût à la cour,
contre sa coutume, quelque affaire suivie,
elle m'avoit regardé avec une indifférence
que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté
de me conserver.

CID. Je n'ai pas à présent de peine à le
croire. Mais voilà un insupportable rideau,
de retomber toujours ! Arrangez-le donc de
façon qu'on n'ait pas besoin de l'arranger
sans cesse.

CLIT. Si vous le vouliez, je pourrois mieux
faire. Vous n'êtes pas prude, je ne suis point
impertinent ; je vais m'asseoir sur votre lit.
(Elle lui fait place.)

CID. Vous dûtes au moins lui trouver des
charmes, qui en général vous touchent assez ?
Vous m'entendez, sans doute ?

CLIT. A elle ! Elle n'en a point.

CID. Ah ! pour cela, Clitandre, je ne

B ;

faurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ses transports, de sa vivacité....

CLIT. Vous vous trompez. Tous ces transports n'étoient pas plus causés par ce que vous pensez, que par l'amour même, qui sûrement n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faisoit gratuitement ; pure générosité de sa part, ou, pour parler plus juste, habitude & fausseté. Elle fait que les femmes, qu'il nous est impossible d'intéresser, ne nous plaisent pas, & elle ne feignoit tant d'ardeur, que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, & pour m'en donner à moi-même.

CID. Puisqu'elle avoit dans le fond si peu de sensibilité, quel besoin avoit-elle de vous voir si ardent ?

CLIT. Elle a l'imagination fort vive & fort déréglée, & quoique l'inutilité des épreuves, qu'elle en a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse qu'elle croit que d'autres ne le sont, & elle se flatte toujours qu'il est réservé au dernier, qu'elle prend, de la rendre aussi sensible qu'elle desire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses déréglemens, & de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines, & que sans avoir besoin en aucune manière qu'un homme soit si singulier, leur amour-propre

desire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos desirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaires, qui les recherchent avec le plus de fureur, & que les trois quarts de celles, qui se sont perdues, avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

CID. C'est une chose que je fais comme vous, & que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLIT. C'est, je vous l'avoue, un fort plaisant siecle que celui-ci, & délicieux à considérer un peu philosophiquement.

CID. Faisons dans cet instant ce que ce siecle paroît faire toujours; ne réfléchissons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous?

CLIT. Il faut que vous me croyiez bien peu vain & bien vrai pour me faire une pareille question. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, si elles m'en faisoient une pareille!

CID. Cela seroit assez égal avec moi.

CLIT. C'est ce que je pense, & pour vous dire la vérité, si elle eut de quoi ne pas regarder, comme perdus, les moments qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme absolument bien employés. Elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaisie, moi, n'étant plus

assez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inspiroit pas, vous pouvez aisément juger que la conversation languissoit quelquefois entre nous. Ne sachant plus que faire de cette grosse femme-là, connoissant assez ses ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuser, ne pouvant avec décence la quitter si-tôt, & craignant l'ennui, je me divertis à chercher si elle étoit en effet aussi singulièrement tendre qu'elle se croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle jouoit ce qu'elle n'étoit pas, je m'étois fort bien apperçu de ce qu'elle est. Mais comme sur certaines choses les femmes sont extrêmement capricieuses; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une, digne de la plus légère attention, est pour l'autre un objet considérable; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'esprit particulière, préfèrent l'illusion à la réalité; que chacune enfin a ses idées & même ses manies, je crus, puisque le sérieux l'avoit intéressée si peu, qu'il falloit l'essayer par les minuties. Ce parti non seulement étoit le plus raisonnable, mais encore (ce qui peut-être vous étonnera) c'est qu'il me parut le plus convenable. Devinez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire?

CID. Vous ne vous flattez pas peut-être que je répondrai à cette question? Quel fut le succès de vos soins?

CLIT. De m'ennuyer à périr, & de me laisser comme un chien. Enfin excédé d'elle

& de ma sorte curiosité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec si peu de raison de les tenter.

CID. L'avez-vous eue long-temps ?

CLIT. Plus que je devois : cinq ou six jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CID. Quoi ! cette femme que vous trouviez si horrible ? Libertin !

CLIT. Lorsque nous revînmes à Paris, nous en usâmes comme si c'eût été aux eaux que nous nous fussions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois sans nous parler de rien, & même sans qu'elle & moi en pussions dire la raison ; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus simple politesse. Enfin un mois après, je la trouvai à un souper que Valere nous donnoit à sa petite maison. Luscinde, elle, Julie, une petite provinciale, parente de Luscinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valere, Oronte, Philinte & moi. Le souper fut, on ne peut pas plus fou. Lorsqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le souper, s'étoit ressouvenue de m'avoir vu quelque part, & m'avoit fait d'assez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes seuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aisément ce qu'elle vouloit me dire, & mon premier mouvement fut de l'en croire sur sa parole ; mais nous étions seuls : j'avois soupé ;

je me souvins qu'il n'y avoit rien sur quoi elle méritât d'être crue, & je voulus voir si elle me disoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti ?

CID. Je m'en doutois. Une si noire perfidie ne vous donna pas apparemment le desir de renouer avec elle ?

CLIT. De renouer ! Je l'aurois battue ! Cependant, depuis cette malheureuse nuit, elle a jugé à propos de s'acharner sur moi, a décidé que dans toutes les regles j'étois obligé de l'aimer, m'a suivi, tourmenté, excédé par-tout. Qu'elle y prenne garde ! on n'a des complaisances pour elle que parce qu'on la croit sans conséquence ; je la perdrai si je parle.

CID. Mais, Clitandre, ne me supprimez-vous pas quelques soins, quelques lettres tendres, quelques serments d'aimer toujours, mille choses enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, & que nous avons toujours le malheur de compter pour trop ? Est-il bien vrai que vous n'avez pas trouvé dans sa possession plus de charmes, & que sa conquête ne vous ait pas coûté plus de temps que vous ne me l'avez dit ?

CLIT. Non, Madame, je vous jure. Le sentiment, le goût & le plaisir ne sont entrés pour rien dans notre affaire ; & ce qu'elle me fait aujourd'hui est d'une injustice affreuse. En arrivant ici, elle m'a signifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le respect que

j'ai pour son sexe, & tout le mépris que peut inspirer sa personne, qu'il ne se pouvoit pas que nous eussions rien à démêler ensemble. Quand elle m'a vu si bien armé contre la dignité, elle est revenue au sentiment, & m'a demandé en grace d'aller cette nuit dans sa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, & je l'ai bien cordialement assurée que je ne ferois ni l'un ni l'autre.

CID. C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux : aussi dans le fond n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

CLIT. Je n'en avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes, qui sont chez vous, votre imagination m'avoit-elle donc destiné ?

CID. A Julie, au moins.

CLIT. A Julie ! Mais est-ce que je l'ai eue donc ?

CID. Comment ? si vous l'avez eue ! En vérité, la question est admirable !

CLIT. Elle ne me paroît pas, je le confesse, aussi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable ; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'aussi intimes liaisons, lorsque je ne lui ai jamais rendu de soins.

CID. Je crois pourtant savoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre ? vous frissonnez. Est-ce que vous vous souviendriez d'Araminte ?

CLIT. Je ne serois pas surpris que son idée produisît sur moi cet effet ; car véritablement

ce n'est jamais sans horreur que je me la rappelle.

CID. Vous paroissez mourir de froid ?

CLIT. Cela n'est pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe de chambre, & je commence à la trouver terriblement légère.

CID. J'en suis fâchée. Je desirois d'apprendre votre histoire avec Julie, & ce contre-temps me choque à un point que je ne puis dire. De quoi aussi vous avisez-vous de n'avoir qu'une robe de chambre de taffetas ? La belle idée ! Mais il ne se peut pas, du moins je me plais à le penser, que dessous vous soyiez tout nu.

CLIT. Le plus exactement du monde. Eh ! pourquoi pas ? Nous ne sommes encore qu'au commencement de l'automne.

CID. (*Fort sèchement.*) Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît ; mais vous me permettrez de vous représenter que pour passer dans le mien, vous vous êtes mis dans un assez singulier équipage.

CLIT. (*Embarassé.*) Vous me faites faire une réflexion qui me peine, & je ne saurois vous exprimer à quel point je suis honteux de vous faire penser un instant que j'aie pu avoir l'intention de vous manquer.

CID. (*Avec dignité.*) Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *bégueulerie*, & qui pourroit bien être ce que l'on appelloit *pudeur* autrefois ; mais je vous avoue que je ne comprends pas

comment vous aviez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLIT. (*En lui baisant respectueusement la main.*) Ah ! Madame, vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut le dire, dans le dessein de passer chez vous. Je le voulois, je ne le voulois pas. Je craignois de prendre mal mon temps, & si vous me permettez d'être vrai jusqu'au bout, l'idée du rendez-vous, que je vous supposois, me tourmentoit au delà de toute expression. Je n'ai jamais pu résister au desir de savoir si en effet vous en aviez donné un. Absorbé dans ma rêverie, je me suis machinalement laissé déshabiller ; je l'étois enfin quand je me suis déterminé à entrer chez vous. La confusion de mes idées, notre conversation qui a commencé sur le champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de songer à l'état où j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, & dont je vous demande autant de pardons que si j'eusse effectivement eu le dessein de vous offenser.

CID. (*Avec plus de douceur.*) Je suis bien aise d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne pensois ; mais vous conviendrez, je crois, que tout autre à ma place auroit trouvé votre procédé d'une légèreté inexprimable.

CLIT. Je n'aurois pas été surpris non plus que toute autre que vous m'eût supposé quelque idée qui pouvoit prouver assez peu d'estime ; mais vous, Madame, vous qui me

connoissez, vous qui savez à quel point je vous respecte, (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me seroit impossible non-seulement de vous manquer, mais encore d'en former le desir) comment se peut-il que vous me mettiez dans la nécessité de m'en justifier ?

CID. Je me sens en effet, si peu faite pour être méprisée, qu'il ne vous sera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me méprisez pas. Mais laissons cela, parlons d'autre chose. Eh bien ! Julie ?

CLIT. Julie sûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il est, & cela ne m'inquiète guère.

CID. Il m'est assez égal aussi que vous en mouriez, & dans quelque position que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me disiez ce que je vous demandois lorsque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLIT. Vous desirez donc cette histoire bien vivement.

CID. Oui, très-vivement, je n'en disconviens pas.

CLIT. Eh bien ! puisque c'est absolument que vous le voulez, je fais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

CID. Et c'est.

CLIT. Mais c'est que vous ne voudrez peut-être pas ?

CID. Voyons toujours.

CLIT. C'est... de me laisser coucher avec vous.

CID. Rien que cela !

CLIT. Pas davantage.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLIT. Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous jure, en tout bien & en tout honneur que je vous propose....

CID. Après tout, ce que je viens de vous dire, ce seroit à moi une assez belle incon-
séquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLIT. Eh ! Cidalise, quand il est ques-
tion de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une incon-
séquence ?

CID. Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

CLIT. Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous ?

CID. Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup, & comme, c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai assuré-
ment pas à portée de me la faire perdre.

CLIT. Songez donc à ce que vous me di-
tes. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous, hors Justine, qui ne vous se-
roit pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveil-
ler. Vous êtes dans un état qui vous livre-
roit, presque sans défense, à mes emporte-

ments , si j'oublois assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous déplût , & pourtant vous voyez que même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit , je ne vous ai seulement pas fait la plus légère proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serois moins sage dans votre lit que je l'ai été dessus. Accordez moi , de grace , ce que je vous demande ; rien ne tire moins à conséquence.

CID. (*En colere.*) Oh ! Clitandre , vous m'excédez. Je n'y consentirai jamais.

CLIT. Et bien ! Madame , il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe de chambre , la jette dans la ruelle , se précipite dans le lit de Cidalise , & la prend dans ses bras.*)

CID. (*Avec effroi.*) Clitandre ! Monsieur ! si vous ne quittez point mon lit ! si vous ne me laissez pas ! si vous ne vous en allez point , je ne vous reverrai de mes jours !

CLIT. (*Vivement.*) Mais , Madame , y pensez-vous ? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris ? Que voudriez-vous , si quelqu'un venoit ici , que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouveroit tous deux ?

CID. (*Avec emportement.*) Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser , plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. Ah ! Madame ! Lucrece même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur.*) Je crois encore que vous plaisantez !

CLIT. Cela seroit assez déplacé dans la colere où j'ai le malheur de vous mettre , & je vous le proteste , beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton.*) Allez ; Monsieur , il est infame à vous d'abuser , comme vous faites , de mon estime & de mon amitié. Laissez-moi , je vous abhorre ! Laissez-moi , vous dis-je.

CLIT. Si je vous retenois , c'étoit beaucoup moins pour vous faire violence , que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre ! eh bien ! que vous fais-je ? Je suis pourtant avec vous dans le même lit ; à ma sagesse , devriez-vous le croire ?

CID. Taisez-vous ; je vous déteste ! Que voulez-vous que pensent demain mes gens quand ils verront mon lit ?

CLIT. Rien du tout , Madame ; car je le referai avant que de m'en aller.

CID. Ah ! sans doute ; ce sera , je crois , un bel ouvrage.

CLIT. Vous verrez. Oh ça ! ne m'abhorrez donc plus tant ; rapprochez-vous un peu de moi , & que la tranquillité , où vous me voyez auprès de vous , vous rassure.

CID. Vous pouvez compter que si vous osez tenter la moindre chose , vous serez à jamais l'objet de ma plus cruelle aversion.

CLIT. Soit. Puissiez-vous en-effet me haïr

autant que je desiré que vous m'aimiez , si vous avez à vous plaindre de moi !

CID. Je ne pardonne pas même une proposition , quelque modérée qu'elle puisse être.

CLIT. Cela est dur , par exemple ! N'importe , je le veux bien. Point de proposition ; aussi-bien ne seroit-ce pour moi qu'une honre de plus.

CID. Je voudrois bien que vous le crussiez.

CLIT. Je ne fais pas comment les autres pensent sur ces sortes de choses ; mais pour moi , je n'ai jamais trouvé plaisant d'être refusé. N'en étions-nous pas à Araminte ?

CID. Non , nous l'avions passée. Mais est-ce que réellement vous comptez rester dans mon lit ?

CLIT. Eh ! Madame ! il me sembloit que cela étoit arrangé , & que nous avions fait nos conditions.

CID. (*Riant*) Quoique je sois assurément très-fâchée contre vous , il m'est impossible de ne pas rire de la singularité de ce qui m'arrive.

CLIT. Dans le fond je crois qu'il est plus sage à vous de vous en faire un objet de plaisanterie qu'un sujet de colere.

CID. De quoi vous avisez-vous aussi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit où l'on ne vous desiré pas du tout , lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts ?

CLIT. Je ne puis pas douter , par exem-

ple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grace ; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

CID. Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple....

CLIT. Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou pour mieux dire, je ne desire pas plus l'une que l'autre ; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espece de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple ?

CID. C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espece de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

CLIT. A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai, Julie devoit avoir la préférence.

CID. Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fut pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parler contre la plus aimable des deux.

CLIT. Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout ?

CID. Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

CLIT. Il est réel qu'elle nous en plaise

d'avantage , en général s'entend ; car tous les hommes ne sont pas là dessus du même avis.

CID. Autant que j'ai pu le remarquer , vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article , que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte , elle vous ennuie. Joue-t-elle ce qui lui manque , elle vous choque. En a-t-elle , quelque plaisir qu'il en résulte pour vous , vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire , ou pour ne pas vous causer d'inquiétude ?

CLIT. Comme vous , Madame ; quelles aient cette sensibilité modérée que l'amant lui-même est obligé de chercher , qui n'est émue que par sa présence , déterminée que par ses caresses , & que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

CID. Oserois-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connoissances ?

CLIT. Erasme , sans doute , puisque je ne vis pas avec Damis.

CID. L'indigne ! Quoi ! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là ?

CLIT. Oui , quand , ce qui leur arrive souvent , ils n'en ont pas d'autres à se dire ?

CID. Quelle horreur !

CLIT. Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien ; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité ; & la vanité seroit-elle fatistaite d'une triomphe qu'on ignoreroit !

CID. Que nous sommes à plaindre de ne le pas savoir.

CLIT. Je ne lui aurois sûrement pas fait les mêmes confidences , moi.

CID. Eh ! qui le fait ?

CLIT. (*Vivement*) Quoi ! Cidalise , vous en doutez ? C'est quelqu'un que vous honorez de votre estime , que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité ! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas ? Vous ne répondez rien ?

CID. C'est que je crois vous avoir assez peu offensé. J'aime mieux , au reste , avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal pensé de vous , que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir pensé trop bien.

CLIT. C'est-à-dire que vous ne doutez pas pas que vous ne fussiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CID. Je crois qu'il vous est assez égal qu'à cet égard je pense de vous mal ou bien , & moi-même , pour vous dire la vérité , je n'ai pas encore arrangé tout-à-fait mes idées sur votre compte.

CLIT. (*D'un air piqué*) Oh ! pour cela , vous n'aviez pas besoin de me le dire. Il y a long-temps que je ne doute pas que je ne vous sois l'homme du monde le plus indifférent.

CID. J'aimerois assez que vous m'en fîssiez une querelle ; il y auroit à cela bien de la vanité,

CLIT. Je croyois bien , que vous y en trouveriez plus que de sentiment ; mais , avec votre permission , cela ne dit pas que vous rencontraissiez juste.

CID. Ah ! ah ! cela est assez nouveau ! Est-ce que vous voudriez me faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLIT. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre & soumis*) Mais de bonne foi , vous-même ne le croyez-vous pas ?

CID. Non , en honneur !

CLIT. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoissante ; mais je vous avoue que je vous croyois plus instruite.

CID. (*Fort sérieusement*) D'un peu plus loin , je vous prie.

CLIT. Quel sang froid ! & qu'il est insultant !

CID. (*Séchement*) Je ne fais s'il vous choque ; mais il me semble qu'il ne devroit pas vous surprendre. A ce que je vois vous avez formé de grands projets , & conçu de terribles espérances !

CLIT. Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CID. Mon Dieu ! Je sais que vous n'en méritez aucun , & je crois aussi ne vous en pas faire ; mais je voudrois bien toujours que vous vous en allassiez.

CLIT. Je vous obéirois sans balancer , puisque j'ai le malheur de vous déplaire où

je suis , si je ne trouvois pas de danger pour vous , à vous quitter actuellement. Araminte, sûrement m'ira chercher , j'ignore quel temps elle prendra pour me faire sa visite. J'ai à craindre , en ouvrant votre porte , de la trouver à la mienne , & cette aventure seroit d'autant plus affreuse , que , comme vous savez , mon appartement est en face du vôtre.

CID. Ah ! pourquoi vous a-t-on logé-là ?

CLIT. Je n'en fais rien ; mais on ne m'auroit pas sans doute donné cet appartement , si vous ne me l'aviez pas destiné.

CIT. A quelle heure comptez-vous donc me quitter ?

CLIT. Que fais-je , moi , Demain matin. On ne se leve pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous , & personne ne pourra se douter que j'ai passé la nuit dans vos bras.

CID. Dans mes bras !...

CLIT. Hélas ! je me trompe : c'est vous qui êtes dans les miens , & qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CID. Ah ! ne me rappelez point ce qui se passe entre nous ; j'en suis d'une honte !... Mais , car il faut tout prévoir , si nous nous endormons ? Il est vrai que c'est Justine qui entre toujours la première Je serois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il seroit impossible qu'elle imaginât qu'ayant fait une chose aussi singulière que celle de

vous laisser coucher avec moi, je n'eusse rien de plus à me reprocher.

CLIT. Véritablement elle ne le devrait pas, & par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous ferez ennuyée, & Justine par dessus le marché, me croira l'homme du monde le plus heureux, & ne gardera peut-être pas les conjectures pour elle toute seule.

CID. Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il est au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs, la nuit s'avance: si son intention est de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déjà fait, & vous ne me persuaderez pas qu'elle attende dans le coridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monsieur, il faut que vous vous en alliez; je le veux, & le veux absolument.

CLIT. Soit, Madame, puisque vous en voulez bien courir les risques.

CID. Ah! les risques que vous voulez me faire envisager, ne sont rien, existassent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, si vous restiez ici.

CLIT. Ah! que craignez-vous de moi? Ce n'est pas avec les sentiments, que vous m'inspirez, que l'on ose le plus.

CID. (*D'un air moqueur*) Vos sentiments!...

CLIT. C'est-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime?

CID,

CID. (*Avec humeur*) Non assurément, je ne le crois pas, mais demain je pourrai peut-être vous dire, mieux que ce soir, ce que je pense de votre cœur. Vous me ferez, je vous le répète, le plus grand plaisir du monde de sortir de mon lit, & je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

CLIT. (*Vivement.*) Pardonnez si je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y suis en cet instant, est si doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez mises!... Ah! Madame, quelle idée! Est-il concevable que je sois couché avec la plus aimable femme du monde, & celle de toutes dont les faveurs me flattoient le plus! que je la tiennne dans mes bras, que je l'y serre! qu'il n'y ait entre elle & moi que les obstacles les plus légers, & qu'elle ne me permette pas de les franchir!

CID. C'est en effet à moi une grande cruauté!

CLIT. Eh quoi paieriez-vous toujours mes soins de cette affreuse indifférence?

CID. Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendissiez de bien sérieux. Je sais, à la vérité, que quelquefois je vous inspire des desirs; mais, Clitandre, des desirs ne sont pas de l'amour, & quoique vous les exprimiez, à peu de chose près, comme la passion même, j'ai trop d'usage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, & mille femmes se-

roient sur vous la même impression que moi.

CLIT. Que vous vous plaisez à le croire ! Cruelle !...

CID. Clitandre, nous sommes amis depuis trop long-temps pour que j'use avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre sexe & que dans le fond nous ne mettons en œuvre que pour satisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grace, de ce jargon frivole, & de cette fausseté avec lesquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il seroit infame à vous de me parler d'amour, sans en ressentir, & je crois pouvoir vous dire que, notre amitié même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai des fortes raisons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien long-temps.

CLIT. Oui, Madame, je vous aime depuis l'instant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

CID. Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plu à chercher des distractions. Car enfin, sans compter toutes les femmes de l'espece d'Araminte avec lesquelles vous vous êtes amusé, vous avez eu, depuis que nous nous connoissons, Aspasie & Célimene. Vous les avez toutes deux très-tendrement aimées. La mort de la première a pu seule rompre les nœuds qui vous atta-

DE CRÉBILLON, FILS. 51

choient à elle ; & si l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des perfidies , vous y tiendrez encore. Il est , permettez-moi de vous le dire , bien singulier que m'aimant autant que vous le dites , vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres , & que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentiments.

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous que je fisse ! Lorsque nous nous connûmes , vous aimiez éperduement Damis. Il vous quitta , j'étois en Italie. Quand j'en revins , Eraste s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore , il vous plaisoit déjà. Quel temps donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendresse !

CID. Vous faisiez bien de vous taire , puisque vous me croyiez prise ; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légèrement. Il est encore naturel que je pense que si vous m'aviez aimée , vous auriez tâché de faire diversion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait ; mais chacun a ses maximes.

CLIT. J'ai là dessus celles de tout le monde , & vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Eraste , si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la lettre que je vous avois écrite de Turin sur l'inconstance de Damis , & que vous eussiez paru faire un peu d'attention à l'offre que je vous y faisois de mon cœur.

CID. En effet ! il est très-singulier que dans le temps que je mourois de douleur des infa-

mes procédés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans monde , je n'aie pas répondu favorablement à des propositions assez tendres , il est vrai ; mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politesse qu'à l'amour.

CLIT. Vous les auriez attribuées à leur véritable cause , si elles eussent eu de quoi vous plaire. Non , Madame , mon amour vous auroit importunée , & sans doute il vous importunerait encore.

CID. Cela se pourroit ; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites , n'ont pas dû me disposer à un nouvel engagement , & d'ailleurs je pense de façon à ne pas vouloir passer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore , j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires ; je m'en méprise. Le public a été indigné de l'inconstance de Damis , que je ne méritois assurément pas ; mais il m'a blâmée d'avoir pris Erasme ; & avec un cœur tendre & vrai , n'ayant été que foible , peut-être on me croit galante , ou du moins née avec de grandes dispositions à le devenir. Je dois , & je veux me laisser oublier.

CLIT. Eh ! Madame , quand vous avez pris Erasme , est-ce d'avoir une nouvelle passion que le public vous a blâmée ? & pensez-vous que le choix de l'objet n'y soit entré pour rien ? C'est une tyrannie de sa part peut-être ; mais enfin il veut que ce qui nous paroît aimable , lui plaise , & ne nous pardonne

DE CRÉBILLON, FILS. 53

pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'estimer, & vous ne pouvez pas ignorer qu'Erasme ne s'est pas acquis son estime. J'oserai même vous dire que si vous m'aviez choisi, l'on n'en auroit point parlé de même. Erasme peut l'emporter sur moi par les agremens; mais j'ose dire que l'on fait de ma façon de penser un autre cas que de la sienne, & je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Celimene, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'est pour le donner à tout le monde. Les dispositions, où vous êtes, ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre, & si les malheurs, que vous avez éprouvés? vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentimens; mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé par préférence.

CID. Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis, & crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, & que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

CLIT. (*En lui baisant tendrement la main.*)
Ah! Madame, vous comblez mes vœux!
Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CID. On ne peut pas moins, à ce qu'il

me semble. Vous venez de vous engager tout à l'heure à ne m'en parler jamais , & c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLIT. Ah ! pouvez-vous penser que je vous l'aie donnée sérieusement , & que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si long-temps , lorsque je puis me flatter qu'en le rompant , je ne vous déplairai pas ?

CID. Je ne crois pas que ce soit cela que je vous ai dit ; mais laissons , de grace , cette discussion. Vous ne mourez plus de froid à présent , & vous m'obligeriez de vous souvenir que vous me devez l'histoire de Julie.

CLIT. En vérité ! Madame , il est affreux pour moi que vous vous souveniez encore qu'elle est au monde. D'ailleurs , je n'ai rien à dire de Julie , moi.

CID. Ah ! des réserves ! J'en suis bien aise ! vous m'en verrez à votre tour.

CLIT. Encore une fois , Madame , je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous saviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit , vous ne voudriez sûrement pas m'y transformer en historien.

CID. Toutes ces excuses sont inutiles. Ou nous parlerons de Julie , ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue ?

CLIT. Vous êtes , permettez-moi de vous le dire , singulièrement opiniâtre ! Mais en supposant que j'eusse eu Julie , & qu'il y eût dans notre affaire quelque chose de fort plai-

fant , & qui la distinguât de toutes les autres de ce genre , ce seroit actuellement l'histoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

CID. Pour vous , peut-être ?

CLIT. Et si déplacée , que si l'on écrivoit notre aventure de cette nuit , & que dans la position , où nous sommes ensemble , on vît arriver cette histoire-là , il n'y auroit personne qui ne la passât sans hésiter , quelque plaisir que l'on pût s'en promettre.

CID. Ce seroit selon le goût & les idées du lecteur.

CLIT. Il n'y en a point , je crois , qui aimât que pour un long narré l'on vînt lui couper le fil d'une situation qui pourroit l'intéresser.

CID. Je ne vois point moi , ce qu'il y a de si intéressant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire , & qu'il n'est pas bien commun qu'un homme vienne se mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'est faite , d'aucune façon , pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraisemblable , & l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût souffert ; mais pour de l'intérêt , & une situation , je ne vois pas....

CLIT. Eh bien ! Madame , quand tout ce que vous dites seroit vrai , je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des histoires , lorsque je ne dois vous parler que de ma tendresse , & tâcher de vous déterminer à y être sensible.

CID. C'est donc fort sérieusement que vous en avez formé le projet ?

CLIT. Oui, Madame, & ce n'est en vérité pas de cette nuit.

CID. Je croyois avoir quelques raisons de penser le contraire, & si la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous le dire, mais je sens le sommeil qui m'accable, & je voudrois bien que vous me laissassiez tranquille.

CLIT. Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconséquente !

CID. C'est encore une discussion dans laquelle je ne me soucie pas d'entret. Inconséquente, injuste même, pis encore si vous le voulez ; je conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaise de quitter mon lit.

CLIT. Si vous saviez combien j'aurois d'envie de n'en rien faire ?

CID. A la rigueur, cela se pourroit ; mais je ne crois pas que, dans cette occasion, ce soit ni vos desirs, ni vos répugnances que je doive consulter.

CLIT. Oh ça ! parlons sérieusement. Que voulez-vous me donner pour que je ne dise pas que j'ai couché avec vous ?

CID. Voilà une très-mauvaise bouffonnerie, Monsieur. Ne badinons pas, je vous prie, sur cet article. Quand je songe à ma sorte complaisance !...

CLIT. Et moi à mon imbécillité !... Ah ! ce qui m'en console, c'est que, comme effectivement elle est incroyable, personne ne la

croira ; & dans une sottise aussi grande que celle que je fais , c'est toujours beaucoup que de pouvoir mettre son honneur à couvert.

CID. Je vous entends ! C'est -à -dire que vous ne vous taisez pas sur cette aventure , & que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir poussée aussi loin qu'il est possible , & de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

CLIT. Je ne croyois pas , par exemple , que ce que je viens de dire , pût s'interpréter comme vous faites. Mais , à propos de cela pourtant , s'il vous plaisoit de m'accorder quelques faveurs ?

CID. Quelques faveurs ! Ah ! je n'en accorde pas , ou je les accorde toutes.

CLIT. Toutes ! eh bien , soit. *(Ici il perd assez indécemment le respect. Elle se défend avec fureur , & lui échappe.)*

CID. *(Avec une colere froide.)* Je vois , Monsieur , que quoique vous viviez avec moi depuis long-temps , vous ne m'en connoissez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris , qui ne feroient que rendre ma sottise publique : mais comme je ne suis ni prude , ni galante ; que les coups de tempéramment & les éclats de vertu ne sont pas à mon usage , je ne ferai pas de bruit ; mais vous ne m'aurez point ; & s'il est vrai que vous pensiez à moi , vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'est à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

CLIT. Ah ! Madame , que je suis loin en-

core du bonheur que vous aviez semblé me promettre ! & que si vous pensiez sur mon compte comme vous me l'avez dit , vous vous offenseriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter ! Eh ! ne vous ai-je pas donné de mon respect les preuves les plus fortes que vous puissiez jamais en exiger ? Je vous adore ! Quand ma passion pour vous seroit moins vive , vous êtes belle , je suis jeune ! La situation , où je me trouve avec vous , est peut-être la plus pénible situation dans laquelle on puisse jamais se trouver. Je meurs de desirs , & vous n'en doutez pas ! Cependant n'ai-je pas été aussi sage que vous m'avez prescrit de l'être ? Mes mains se sont-elles égarées ? Ai-je abusé des vôtres ! Et maître de disposer , du moins à bien des égards , de la plus aimable femme du monde , ne m'avez-vous pas trouvé aussi retenu qu'aujourd'hui je le serois avec cette exécration Araminte qui m'inspire de si violents dégoûts ? Je veux ne point mériter de récompense , & que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette seule raison que je n'ai pas tenté de vous en arracher ; mais qu'au moins l'effort que je me suis fait , trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la passion la plus vive qui fût jamais , vous prouve la vérité de mes sentiments.

CID. J'admire les hommes , & je considère avec effroi tout ce que le moment peut sur eux ! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendresse , &

quoiqu'il se puisse que vous ayez toujours eu pour moi une sorte de goût, & que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'est accru, j'ai plus d'une raison de penser je ne vous inspire pas d'amour. Mais vous êtes désœuvré, seul avec moi la nuit; & par une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'est presque pas croyable, & dont moi-même je doute encore, j'ai souffert que vous vous missiez dans mon lit! Quand je serois moins bien à vos yeux, je vous inspirerois des desirs, & sur-tout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure singulière à raconter. Convenez que si je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment, de cette violente passion que vous voudriez que je vous crusse.

CLIT. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que je fais que l'on est aussi ingénieux à trouver des raisons contre ce qui déplaît, qu'à habile à s'affoiblir celles qui s'opposent à son goût qui nous est cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paroître penser de moi si désavantageusement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la seule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne sentoie rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette justice; mais les temps sont changés, & ce seroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit, pour l'obtenir, que je vous aimasse aussi peu

que vous le desiriez. (*En cet endroit il lui baise la main avec tendresse & respect, & continue jusqu'à ce qu'elle lui réponde. De son côté elle l'écoute avec une extrême attention, & un air fort embarrassé.*) Eh ! Madame, pourquoy me chercher des crimes ? pourquoy avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse ? Vous ne m'aimez point ? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureux ! Vous me reprochez mon silence ! Quoi ! c'est parce que je n'ai jamais osé vous dire que je vous aime, que vous doutez de mes sentiments ? Hélas, & dans quel temps ai-je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point ? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorois ? Ignorais-je vos engagements, & devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légère ou perfide ? Je vous vois libre enfin, & assez heureux pour l'être moi-même : je pouvois, il est vrai, vous parler de ma tendresse ; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché sur vos pas, vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, & ne connoître de plaisir que celui de passer ma vie auprès de vous. Eh ! bien ! Madame, continuez donc de me haïr : vous me verrez, toujours constant & soumis, préférer toutes les ri-

DE CRÉBILLON, FILS. 61

guez, dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je consens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner sans cesse.

CID. (*Avec émotion.*) Ah ! traître ! serois-je en effet assez malheureuse pour désirer que vous me disiez vrai ? (*Ici Clitandre la serre dans ses bras, & elle ne se défend que mollement.*)

CLIT. Cidalise ! charmante Cidalise ! que si vous le vouliez, vous me rendriez heureux !

CID. Eh ! croiriez-vous long-temps l'être ? Vous donner mon cœur, & tout ce que je fais qu'enfin je vous donneroie avec lui, ne seroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible situation dont je ne fais que de sortir ? Glacée encore par le souvenir de mes peines, je vous avoue que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, & que je voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, & de ce que peut-être ce n'est pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En se rapprochant d'elle*) Daignez, de grace, ne vous pas faire de si tristes idées. Que ce que j'ai été jusques ici vous rassure sur l'avenir. Tournez les yeux vers moi ; & que, s'il se peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine ! (*Elle soupire.*) Ces craintes cruelles ne se dissiperont-elles point, & paroîtrez-vous toujours désespérée de vous voir dans mes bras ? (*Elle soupire encore, le regarde*

tendrement , s'approche de lui , & ne le trouve pas à beaucoup près aussi respectueux qu'il lui promettoit de l'être.

CID. (*En se défendant*) Ah ! ... Clitandre ! ... que faites-vous ? ... Si vous m'aimez ! ... Clitandre ! ... Laissez - moi ! ... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin ; elle pleure , & s'éloigne de lui avec indignation.*)

CLIT. (*D'un ton piqué*) Je m'apperçois trop tard , Madame , qu'emporté par mon ardeur , me flattant à tort que vous ne la désapprouviez pas , je me suis exposé à vous déplaire. La douleur que vous cause mon audace , m'apprend que je suis le dernier des hommes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir , & je ne comprends pas en effet comment j'ai pu m'aveugler sur cela si long-temps. (*Elle ne lui répond rien ; il se tait aussi en soupirant : enfin voyant qu'il ne lui parle plus.*)

CID. (*Sans le regarder , & d'un ton fort sec.*) Je crois , Monsieur , qu'il seroit temps que vous me laissassiez tranquille.

CLIT. Oui , madame , je le pense comme vous. Je ferai même plus que vous ne semblez exiger , & je vais vous quitter pour jamais.

CID. Allez , Monsieur. Puissiez-vous oublier mon imprudence , & ne m'en faire un crime ni devant vous , ni devant personne !

CLIT. Eh ! Madame , je puis n'être pas digne de votre tendresse , mais je le serai toujours de votre estime ; & vos procédés , tout durs qu'ils sont , n'altéreront jamais



dans mon cœur le profond respect que j'ai pour vous.

CID. (*Ironiquement.*) J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée ?

CLIT. Je ne chercherai point à excuser une chose qui vous a déplû, quoiqu'il ne me fût peut-être pas bien difficile de la justifier ; mais vous me voulez coupable, & je croirois l'être en effet, si j'entreprendois de vous faire remarquer votre injustice. C'est au temps que je laisse à vous la faire sentir, & plaise au ciel qu'il ne m'en venge pas ! Adieu, Madame, je vais... (*Il paroît chercher quelque chose.*)

CID. (*Toujours sans le regarder.*) Que cherchez-vous donc, Monsieur ;

CLIT. Madame, c'est ma robe-de-chambre. Dans la situation où nous sommes ensemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je parusse déshabillé à vos yeux.

CID. (*Toujours froidement.*) Vous vous avisez tard d'observer les bienséances avec moi. Attendez, Monsieur, vous l'avez jetée de mon côté, & je vais vous la donner.

CLIT. (*Se rapprochant d'elle avec transport.*) Cruelle est-il bien vrai que vous me perdiez avec si peu de regret, & que ce soit l'homme du monde, qui vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine ?

CID. Hélas ! Monsieur, vous ne savez que trop que je ne vous hais pas.

CLIT. Eh bien ! s'il est possible que je me sois trompé , que ces yeux charmants , où je viens de lire une si vive indignation , daignent me parler un plus doux langage ! (*Elle lui sourit tendrement.*) Oui , Cidalise , j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter ; mais , qu'ils sont loin encore de ce sentiment que les miens vous expriment , & que je ne puis parvenir à faire passer dans votre cœur !

CID. (*Après quelques instants de silence.*) Vous voulez donc absolument que j'aime ? Eh bien ! cruel ! jouissez de votre victoire , je vous adore.

CLIT. Ah ! Madame ! ... ma joie me suffoque ; je ne puis parler. (*Il tombe , en soupirant , sur la gorge de Cidalise , & y reste comme anéanti.*)

CID. Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels sentiments qui ont fait jusques ici tout le malheur de ma vie ! Ah ! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre ? Hélas ! j'ignorois , ou plutôt je cherchois à ignorer la force & la nature du goût qui m'entraînoit vers vous , & peut-être en aurois-je triomphé , si vous n'eussiez pas cherché à me séduire.

CLIT. (*Avec ardeur.*) C'en est trop ! je ne puis plus tenir à tant de charmes ! Venez ; que j'expire , s'il se peut , dans vos bras !

CID. Un moment de grace , Clitandre. Vous me connoissez , & puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur , vous ne de-

vez pas douter que vous ne soyiez un jour maître de ma personne ; mais laissez-moi m'accoutumer à ma foiblesse , & donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

CLIT. Quoi ! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle ?

CID. Si j'étois assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement ; & que vous connussiez mieux ma façon de penser , vous ne me verriez ni les mêmes scrupules , ni les mêmes craintes ; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf ; & de quelque prix que le mien puisse vous paroître aujourd'hui , je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paroissez le faire , & que le peu qu'il vous a coûté , ne vous le rende un jour bien méprisable.

CLIT. Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous , & doutez-vous de mon estime ? Mais oui , car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit assurément flatteur pour moi , ce propos-là !

CID. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien , & la façon dont je me rends....

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous ne vous pas rendre ? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui , ce n'est cependant pas de ce moment-ci que je le sais. Votre confiance en moi ; les sacrifices que vous m'avez faits , sans que je vous les eusse demandés , ni que vous-même peut-être

crussiez m'en faire ; la sorte d'aigreur que ; toute douce que vous êtes , vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop souvent , ou que je louois devant vous ; la crainte que vous aviez que je ne vinsse pas ici ; l'empressement avec lequel vous m'y avez toujours cherché ; la gaieté que je vous y ai vue ; l'humeur qui vous a saisie à l'arrivée de toutes ces femmes ; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant , vous avez jetés sur moi ; tout enfin ne m'a-t-il pas instruit de votre tendresse ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles dispositions , accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaison , moins en garde par conséquent contre les libertés que je prenois , sûre d'être aimée , pressée également par votre amour & par le mien , vous eussiez pu résister à mon ardeur ? & devez-vous comparer ce qui se passe entre nous , à ce qui s'est passé entre Araminte & moi ? *(Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le lecteur que pendant que Clitandre parle , il accable Cidalise de caresses fort tendres , qu'elle ne lui rend point tout-à-fait ; mais auxquelles elle ne s'oppose pas non plus à un certain point.)*

CID. *(Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.)* A vous parler franchement , on ne peut pas en avoir moins d'envie , & la seule chose , que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire , c'est que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe , car vous ne sauriez con-

cevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

CLIT. Vous ne m'en êtes que plus chère ; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serois fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

CID. Hélas ! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse, quand je songe qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raisons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puisse me l'excuser ? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle se tait aussi, mais elle résiste.*)

CLIT. En vérité ! Cidalise, ce que vous faites est de la dernière déraison. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le serre tendrement dans ses bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croie lorsque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendresse, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque chose à mes desirs.

CID. Vous ne saurez sûrement pas les contenir, & je n'aurai peut-être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque chose, mais presque rien.*)

CID. Grand Dieu ! me tiendrez-vous parole, & respecterez-vous mes craintes ?

CLIT. Oui, puisqu'enfin je ne puis les bannir de votre esprit. (*Ici elle consent à ce qu'il lui a demandé ; & comme elle l'a prévu, & espéré peut-être, il lui manque de parole. Le*

lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.)

CID. (*Avec assez de majesté pour l'instant.*)

Ah ! Monsieur, vous savez nos conventions ?

CLIT. Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune ensemble ; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne faurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) Ah ! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse ; & je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. Vous me baisiez pourtant sans plaisir, & pendant que mon cœur vole sur vos levres & s'y pénètre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvements une peinture si infidèle ? Convenez donc que vous êtes bien injuste !

Les transports de Cidalise autorisant en quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande des complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulières, elle les lui refuse. Il les demande encore ; nouveau refus : il en est piqué, & use d'auto-

rité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légèrement.

CID. (*Désespérée.*) Non !.... je ne veux pas.... vous m'offensez mortellement ! Eh bien ! Monsieur, vous voilà !.... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violents reproches le contiennent, & que la résistance de Cidalise, qu'il doit croire très-réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit ; car que fera-t-elle, & quelles sont ses ressources ? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent ; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y auroit assez peu de mérite, & moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, & d'un air aussi content que s'il eût fait les plus belles choses du monde, & veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnaissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

CID. (*Ouvrée, & d'un ton terrible.*) Laissez-moi, je vous prie, Monsieur : je suis indignée contre vous ; vos procédés sont odieux.

CLIT. Mais voyez donc quelle est votre injustice ! Avez-vous pu penser, je laisse

même l'amour à part, que comblé des caresses d'une femme telle que vous, la modération que vous me prescriviez fût en mon pouvoir ? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Ne seroit-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires ? Vous êtes trop singulière aussi.

CID. Cela n'est pas douteux ! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aie été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les termes, où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous fasse des impertinences, & lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu ! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi ? Vous avez raison. Si ma résistance n'étoit fondée sur rien, elle seroit du dernier ridicule ; mais enfin que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoi que vous en disiez, promis de les respecter, & je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. Vous êtes donc bien fâchée ? Ah ! revenez dans mes bras ; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices ! Venez ! ne vous dérobez pas à ma clémence !

CID. (*En riant.*) En vérité ! vous êtes singulièrement ridicule ! Ah ! Clitandre ! je vous sens bien ! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle fait.*)

CLIT. N'allez-vous pas vous fâcher encore ?

CID. Dans le fond j'aurois de quoi ; mais je vois bien , au train que vous prenez , qu'il faudroit que je ne fisse que cela , & ne fût-ce que pour vous attraper , j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. Pour m'attraper ! Où avez-vous donc pris cela , s'il vous plaît ?

CID. Est-il donc vrai que je sois si injuste ?

Le lecteur aura ici la bonté de prendre garde que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard , & ce qu'on a peine à croire , quelque femme lit cet endroit , elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes ; c'est-à-dire , qu'il faut qu'elle se garde bien de parler , dans de certaines occasions , d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée , & qu'elle ne sauroit , pour montrer des doutes offensants , être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve donc à Cidalise , qui d'abord lui demande pardon , & qui ensuite se fâche très-vivement , qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisante riez simple ne devroit pas avoir des suites si sérieuses. Soit

qu'il en soit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il est certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à se plaindre de lui autant que vraisemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remerciements, & les lui fait. Comme on ne peut supposer qu'il y ait parmi nos lecteurs quelqu'un qui n'ait jamais été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choses flatteuses & passionnées que suggere l'amour reconnoissant, ou que dicte quelquefois la nécessité d'être poli, l'on supprimera ce que les deux amants se disent ici; & l'on ose croire que le lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaisir à composer lui-même d'après ses sentiments, qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il est bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne sachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on est remercié, ne seroient pas fâchés de pouvoir ici s'en instruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuse, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaisir de la surprise.

CLIT. (Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.) Eh quoi! charmante Cidalise, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux? Je suis coupable sans doute;

doute; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non-seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plutôt. (*Elle se tait, soupire, & s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux. Qu'ils me disent, si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas! je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah! traître!

CLIT. Eh bien! accablez-moi de tous les reproches imaginables: il n'y en a point sans doute que je ne mérite; mais encore une fois regardez-moi! Dites-moi donc, de grace, quelle est l'inquiétude qui vous agite?

CID. Hélas! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre.

CLIT. (*Vivement*) Ah! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs! Je vous adore! Rien ne m'a jamais été aussi cher que vous; rien ne me le fera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos lecteurs, à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de

faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh ! ingrate ! êtes-vous rassurée ?

CID. Ah ! Clitandre, quel dommage que je sache si bien que le desir n'est pas de l'amour !

CLIT. C'est-à-dire que vous doutez encore du mien.

CID. (*En soupirant.*) Ce doute seroit moins déplacé que vous ne semblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruisez pas.

CLIT. En croiriez-vous plus à mes serments ?

CID. Cette façon de me parler de votre tendresse, n'amuseroit pas tant vos sens, & flatteroit moins votre vanité ; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

CLIT. (*Tendrement.*) Ah ! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénètre mon ame ; & qu'à la vivacité dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la première fois de ma vie ?

CID. Non, je vous ai coûté trop peu pour que je sois aussi heureuse que vous me le dites.

CLIT. En vérité ! vous êtes bien peu raisonnable !

CID. (*En lui baisant la main avec trans-*

port.) Vous ne savez combien je vous aime ! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous ! combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard ! & quand je songe en effet que si vous aviez voulu , je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Erasme , puis-je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre ?

CLIT. Erasme ! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. Non , il le cherchoit encore , & si vous m'aviez , à votre retour , confirmé ce que vous m'aviez écrit , il l'auroit cherché vainement.

CLIT. Ah ! si je l'avois cru ! Mais comment pouvois-je vous supposer pour mon amour dans de si favorables dispositions , lorsque je vous voyois plus froide & plus réservée avec moi qu'avec qui que ce fût , & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. Le désir de fuir tout engagement , & la crainte que vous ne nuisiez plus que personne à mes résolutions , furent les premières causes de la froideur que je vous marquai à votre retour ; & la douleur de vous voir reprendre Célimène , lorsque , malgré moi-même , je me flattois que vous n'aimeriez que moi , m'inspira pour vous une haine si violente , que je ne fais encore comment elle a pu s'effacer.

CLIT. Je vous avoue que vos sentiments ne m'ont pas tout-à-fait échappé , & qu'un jour même , sur un mot que vous dites à

l'opéra, & qui depuis m'a donné bien à rêver....

CID. (*En le baisant avec fureur.*) Tu l'entendis, ingrat ! & tu n'y répondis pas !

CLIT. Que voulez-vous ? Eraste, de qui vous connoissez les ruses, s'appercevant sans doute de l'impression que vous faisiez sur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlasse, vint le lendemain, avec le plus grand mystère du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le prissiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fausse confiance qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

CID. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne sauriez concevoir à quel point ce souvenir m'afflige, ni combien je me méprise d'avoir eu la foiblesse de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

CLIT. C'est comme moi, qui ne saurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même espece.

CID. Belise, par exemple.

CLIT. Du moins elle est jolie.

CID. J'en conviens ; mais elle est à tout le monde.

CLIT. Oui, un peu, cela est vrai. C'est qu'elle a, malheureusement pour elle, une sorte de nonchalance dans le caractère, qui l'expose à l'inconvénient de ne savoir pas ré-

sister ; car elle seroit , sans cela , absolument ou à peu près comme une autre.

CID. Comment vous engageâtes-vous avec elle ?

CLIT. M'engager ! moi ! Je la pris , à la vérité ; mais ce fut sans avoir un moment l'intention de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de France que je méprisois le plus , & qui me coûtoit le moins.

CID. Vous la prîtes pourtant.

CLIT. Mais , oui , il le falloit bien. J'allois lui faire une visite que je lui devois depuis assez long-temps. Je ne sais comment elle étoit disposée ; mais elle me fit des agaceries , & de si vives , que tout le mépris , qu'en ce moment même elle m'inspiroit , ne m'empêcha pas d'y répondre. Savez-vous bien que dans le fond cela est horrible ?

CID. Vous croyez rire ; mais je vous assure qu'il n'y a rien de plus infâme que de se livrer , comme vous faites presque tous , à toutes les occasions qui se présentent.

CLIT. Vous ne sauriez imaginer aussi combien nous nous faisons de reproches de ces honteuses fragilités , lorsque nous nous trouvons , comme j'avoue que j'étois alors , avec la plus violente passion du monde dans le cœur , & pour une femme charmante assurément , puisque c'étoit pour Aspasia.

CID. Je suis bien sûre , malgré cela , que Belise ne vous en crut que pour elle.

CLIT. Elle est vaine , je suis ardent ; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompassions tous deux.

CID. Cependant vous adoriez Aspasie ?

CLIT. Si je l'aimois ! A la fureur !

CID. Mais comment accordiez-vous votre tendresse pour elle avec les complaisances que vous aviez pour Belise ?

CLIT. Oh ! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaise foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Belise, & dans l'instant même où elles prenoient le plus vivement sur moi, vous ne sauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y sentoais l'empire d'Aspasie.

CID. Je le crois. Vous revîtes pourtant Belise ?

CLIT. Cui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, ~~qu'un~~ ^{un} pé en petite maison, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque temps, & que tous les reproches, que je m'en faisois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si long-temps absente.

CID. Infidèle ! Ah ! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de savoir que Clitandre tourmente toujours

Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre; complaisance de Cidalise. Il faut au reste qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, & de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici.

CLIT. Vous avez de singulieres idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être sensible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

CID. Cela est plaisant ! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

CLIT. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne sauriez imaginer combien sur cet article il faut peu croire aux physionomies.

CID. Ai-je l'air d'être sensible, moi ?

CLIT. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui ; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet passablement.

CID. Ah ! vous me déespérez. La chose du monde, que je crains le plus, c'est de passer pour être si tendre. Vous ne savez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur sensible ; mais il me semble que ce n'est que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accusez d'être...

CLIT. Non pas les connoisseurs, & nous laissons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont

beaucoup de cette sorte de sensibilité , & que sur-tout c'est chez celles qui ont du feu dans les yeux , une grande vivacité dans leurs actions , & de l'inconsidération dans leur conduite , que l'on en trouve le plus. Pour nous , de la langueur , de l'indolence , de la modestie , voilà nos affiches.

CID. Vous deviez bien importuner Célimene ?

CLIT. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice , soit vanité , la chose du monde , qui lui plaît le plus , est d'inspirer des desirs ; elle jouit du moins des transports de son amant. D'ailleurs , la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer , & si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir* , elle lui a en échange donné une sorte de volupté qui n'existe , à la vérité , que dans ses idées ; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous , plus heureuse qu'elle , vous avez , si je ne me trompe , rassemblé les deux.

CID. Je ne fais pourquoi ; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLIT. C'est-à-dire , que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quelque point que les idées de Célimene s'enflammaient , & dans quelque volupté qu'elles fussent la plonger , ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue

que les bornes , que la nature lui avoit imposées , ne pouvoient se franchir , elle n'en desiroit pas moins cette jouissance entiere que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit ; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens , & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler , & qui se répandoit dans toutes ses veines , devenoit enfin un supplice pour elle , & je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des desirs si violents , & de ne pouvoir ni les éteindre , ni les satisfaire.

CID. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit , je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

CLIT. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait , puisque c'est une sorte d'Erasme qui m'a banni de son cœur ; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

CID. La reprendrez-vous , Clitandre ?

CLIT. Comme vous reprendrez Erasme , de qui je doute qu'à quelque égard que ce puisse être , vous ayez été contente.

CID. (*D'un air assez mécontent.*) Ce qui me paroît assez singulier , c'est que vous semblez croire que ce que vous imaginez qu'il est , me le rendoit insupportable : c'est pourtant lui qui m'a quittée.

CLIT. Je n'en suis pas étonné. Ces sortes d'amants , qui , au reste , ne le sont jamais que par air , après avoir ennuyé beaucoup

une femme, finissent toujours par la quitter, & même avec aussi peu d'égards que s'ils n'avoient pas besoin de sa discrétion.

CID. Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires !

CLIT. N'allez pas croire cela ! Je vous jure que hors Aspasie & vous, il n'y a jamais rien eu de si ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CID. Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes ?

CLIT. Mais, oui. Comment voulez-vous qu'on fasse ? On est dans le monde ; on s'y ennuie, on voit des femmes qui, de leur côté, ne s'y amusent guere : on est jeune ; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours un plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs ; les transports d'un amant sont la preuve la plus réelle qu'elles aient de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré ; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, & voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CID. Quelle pitié ! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, & cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

DE CRÉBILLON, FILS. 8;

CLIT. Je ne l'ai pas du moins été longtemps, & je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment & pourquoi j'ai fait un si pénible & si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, & par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La réputation que mes premières affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres, & sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agréments, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise ? La tête me tourna, & si bien, que sans Aspasie, que j'attaquai, comme alors j'attaquais toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce temps-là si brillant & si ridicule.

CID. Vous vous en croyez donc bien corrigé ?

CLIT. Je le crois peut-être à trop bon marché ; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir son ouvrage, que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

CID. (*En le baisant.*) Ah ! Clitandre !

(*Il la tourmente.*) Finissez donc ! on ne fau-
roit impunément vous remercier de rien.

CLIT. Je suis donc bien insupportable !
(*Nouveaux transports de Clitandre ; Cidalise
s'en fâche d'abord , & finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant sourire.*) Ah ! Clitan-
dre , quand je meurs d'amour entre vos bras ,
ma foiblesse n'est-elle pour vous qu'un spec-
tacle risible ?

CLIT. Je n'aurois jamais cru , je vous
l'avoue , que vous eussiez trouvé dans mes
regards de quoi me faire ce reproche ? Tout
ce que je fais , c'est que si je trouvois la même
expression dans les vôtres , je croirois avoir
plus à vous en rendre graces qu'à m'en
plaindre.

CID. Clitandre , ne me trompez pas , je
vous en conjure ! Je ne chercherai point à
vous faire l'éloge de mon cœur ; mais si vous
saviez combien je suis vraie , & avec quelle
vivacité je vous aime , vous rougiriez de ne
m'aimer que médiocrement.

CLIT. Non , vous ne m'aimez pas , puis-
que vous pouvez vous faire sur moi de pa-
reilles inquiétudes.

CID. (*En le baisant avec transport.*) Je ne
t'aime pas ! Ah Dieu !

CLIT. (*En la pressant dans ses bras.*) Cal-
mez-vous donc , je vous en conjure à mon
tour ; songez que vos craintes me désespé-
rent. Jouissons tranquillement du bonheur
de nous aimer , & que ce soit la seule chose
qui nous occupe ! Oui ! vos sentiments seuls

peuvent égaler les miens, s'il est vrai cependant que je puisse jamais vous inspirer autant d'amour que vous m'en faites sentir.

CID. Ah ! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui se pardonne ses erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'est pas contente de vous voir si tranquille sur l'usage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de son cœur.

CLIT. Quoi ! vous voudriez que j'eusse l'injustice ? ...

CID. Oui ! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Erasme & de Damis, sans vous faire changer de couleur ; que si j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fissiez pas un moindre crime que si j'eusse cherché à les revoir. Si vous saviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui seulement vous avez vécu, me sont odieuses, vous vous reprocheriez sans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. Il seroit peut-être encore moins déraisonnable que dangereux que je leur voulusse tant de mal d'un bonheur qu'ils ne possèdent plus. Je vous adore ! ne me souhaitez pas jaloux ! Si vous saviez jusques à quel excès cette passion m'emporteroit, vous ne voudriez pas sans doute m'en trouver si susceptible.

CID. Ah ! qu'importe ? Soyez injuste, soupçonneux, emporté, Comblé sans cesse

des preuves de mon amour , ne vous croyez jamais assez aimé. A quelque point que vous portiez la jalousie , vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre , toujours plus honnête que Cidalise ne voudroit , croit devoir encore la remercier des preuves de passion qu'elle lui donne ; mais elle s'oppose si sérieusement à cette politesse , qu'il est forcé de renoncer à ses projets. Il la boude ; elle le baise , le raille sur sa prétention , & ose même lui soutenir qu'il n'est pas malheureux , pour sa vanité , qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque , il lui soutient que la vanité n'a pas autant de part , qu'elle le pense , au desir qu'il auroit de lui rendre graces des choses obligeantes qu'elle vient de lui dire ; & comme elle s'obstine à ne le pas croire , il croit , il croit devoir lui prouver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin elle lui rend justice ; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnoissance comme il le desireroit , elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre. Cette plaisanterie ne lui plaît pas , & il se plaint de la trouver si peu complaisante.

CLIT. Je ne croyois pas , je l'avoue , que l'on pût badiner sur un malheur tel que le mien. Cela est , si vous me permettez de vous le dire , d'une barbarie sans exemple.

CID. Mauvais plaisant ! J'aurois presque envie , pour consoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ses charmes , & des rigueurs dont vous l'accablez ici , de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit

un des plus galants chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle seroit, à ce que je crois, bien étonnée ?

CLIT. Non, elle ne vous croiroit pas, & sa vanité, en effet, devroit la rendre très-incrédule sur cet article.

CID. Eh ! Julie ; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se louer de vous qu'Araminte.

CLIT. Ah ! nous revoici à Julie à présent ? C'est-à-dire, que vous voulez absolument que je l'aie eue ? Je ne crois pourtant pas...

CID. L'avoir eue, sans doute.

CLIT. Mais quand j'aurois quelque doute là dessus, il seroit mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dinée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeller avoir une femme ?

CID. Comment peut-on n'avoir qu'une après-dinée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurois jamais cru.

CLIT. Ne la blâmez pas, rien ne seroit plus injuste. Il eût été infame à elle de me garder plus long-temps, & vous-même en conviendrez quand vous saurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année dernière fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étoient fermées, de grands rideaux, tirés par dessus, y affoiblissoient encore la lumière. Elle étoit sur un sofa, fort négligemment étendue,

vêtue plus négligemment encore. Un simple corset, dont les rubans étoient à-demi dénoués, un jupon fort court étoit ses seuls ajustemens. Sa tête étoit nue, & ses cheveux, ainsi que le reste de sa personne, étoient dans cette sorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce soit, quand, comme chez elle, il est soutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeunesse & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous savez combien elle est jolie. Elle m'avoit souvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en passant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude, dans laquelle je la surprinois, étoit charmante, & je conseillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impressions. Son jupon, surtout, lui couvroit assez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas sans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la position où elle étoit. Dans l'instant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ses charmes, elle mit la conversation sur l'horrible chaud dont nous étions accablés depuis quelques jours. Vous savez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & quelle donne quelquefois à dîner à quelques illustres de l'académie des sciences, & il ne vous paroîtra pas sans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie savoir par-

faitement la physique. Je l'avois si souvent plaisantée sur la fantaisie qu'elle avoit d'être savante, qu'elle crut devoir saisir une si belle occasion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une dissertation sur les effets de la chaleur, & sur la sorte d'anéantissement où elle nous plonge lorsqu'elle est extrême; ce qu'autant que je puis m'en souvenir, elle prétendoit être causé par la trop grande dissipation des esprits, & par le relâchement des fibres. Je la contredis; elle s'anima, & si bien, qu'elle vint enfin jusques à me soutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non-seulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne se trouvât absolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à son opinion; cependant, quelque avantage que j'eusse sur elle, je me contentai de lui dire modestement que je craignois qu'elle ne se trompât. Ma modestie & la douceur de mon ton la persuaderent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de son avis, aucune bonne raison, & que je contredisois simplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fièrement qu'elle étoit sûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers physiciens du monde pensoient comme elle là-dessus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impossible que l'on fût excellent physicien, & que l'on se trom-

pât pourtant sur cette matiere ; qu'il se pouvoit que ces grands hommes , sur l'autorité de qui elle se fondoit , n'eussent décidé que d'après eux-mêmes ; & que c'étoit à moi que j'osois appeller de leur jugement.

CID. Assurément ! vous ne pouviez guere jouer à la physique de tour plus noir.

CLIT. Je devrois bien , par exemple , vous remercier de cela , mais vous ne voudriez peut-être pas ?

CID. Cela est à parier : continuez votre histoire.

CLIT. Eh bien ! Julie , tenant de plus en plus à son idée , & peut-être ayant fait là dessus quelque expérience secrette dont elle n'osoit pas s'appuyer devant moi , mais qui pouvoit n'en être pas moins la cause de son opiniâtreté , me dit enfin , d'un air de vanité qui me choqua , je l'avoue , que s'il y avoit au monde un homme sur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le soutenoit , cet homme-là étoit un phénomène. Jugez combien moi , qui avoit depuis plus d'un quart-d'heure , l'honneur d'être ce phénomène , & qui ne m'en croyois guere plus rare , je fus plus étonné qu'elle prisât tant une chose dont je faisois si peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuser contr'elle , je lui répondis , toujours avec la même humilité , que je ne croyois pas qu'un homme , qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de son avis , dût s'en estimer beaucoup davantage. Là dessus elle me dit , mais d'un air qui me faisoit aisé-

ment juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de si fortes preuves contre son système, que j'étois comme tous les ignorants, de qui la fantaisie est de disputer contre l'évidence même, & souvent même contre leur sentiment intérieur. Je lui représentai sur cela qu'il pouvoit y avoir des miracles; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite; jamais je n'ai vu de philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succéderent bientôt à sa confusion. Sans m'en alarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avoit forcé, en n'admettant aucune de mes raisons, à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, & lui prouver que quelque générale que puisse être une règle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout; que jusques là je ne prouvois qu'à demi contre son système, & qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue; le désir de m'humilier à mon tour; la singularité de la chose; le moment; la preuve dejà offerte,

& que les contradictions n'affoiblissent pas ; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emportèrent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre ; cette rougeur que le desir & l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur ; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahissoient l'air sévère qu'elle avoit pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire ; & je ne fais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même temps que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

CID. Et vous l'en convainquites sans doute ?

CLIT. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

CID. Oh ! je m'en rapporte à vous.

CLIT. Cela est encore bien obligeant, par exemple !

CID. Et sans prétention, c'est peut-être ce que vous ne croirez point.

CLIT. C'est du moins ce que j'aurois le plus grand desir du monde qui ne fût pas. Si par hasard vous vous trompiez ?

CID. Que Julie se trompât en décidant

affirmativement ce que les circonstances peuvent rendre les autres, cela étoit tout simple ; mais que je m'abuse en sentant ce que je suis, c'est ce qui ne peut pas être. Au reste, & quoi qu'il en soit, je veux que vous acheviez votre histoire. Je l'ai, je crois, assez bien payée, pour que vous ne puissiez sans injustice m'en refuser la fin.

CLIT. Comme, si Julie n'est pas bonne physicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde ; j'aurois extrêmement désiré que le cours, que je lui faisois commencer, ne se fût pas borné à ce jour-là, & je la pressai très-vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoissante du soin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raison contre elle ; je l'y aurois sans doute déterminée, si l'amour extrême dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce savant, que je voulois lier avec elle, ne lui fût suspect, ne l'eussent obligée de me refuser. Persuadé cependant qu'après ce qui venoit de se passer, je retrouverois sans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'insistai pas jusques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis, ces occasions que je croyois devoir trouver si facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je pusse me plaindre, elle a seulement évité que je ne la trouvasse seule, tant qu'elle m'a vu pour elle une sorte

d'empressement. L'hiver dernier pourtant , malgré toutes les précautions , je la rencontrai seule chez Lucile , qui n'étoit pas encore rentrée. La solitude , où nous nous trouvions , ranima mes desirs , & l'air contraint qu'elle avoit avec moi , & que j'interprétois mal , les encouragea. Je lui demandai , en souriant si par hasard elle n'auroit point de doutes sur la façon dont le froid opere sur nous. Elle rougit ; je me jetai à ses genoux , & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de pressant : elle en fut plus embarrassée qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés , & dont , par les libertés que j'osois prendre en lui parlant , je ne paroissais que trop me souvenir , loin , comme je m'en flattois , de séduire ses sens , ne faisoient que l'affliger. N'osant , après ce qui s'étoit passé entre nous , s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule , & désespérée de la légèreté dont je la traitois , elle se mit à pleurer amèrement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée , & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme , est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre , mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister , je ne lui causasse la plus vive douleur , je lui demandai pardon de ce que j'avois fait , & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne laissoient pas espérer , que je

crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions au reste ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédommagé par Luscinde du sacrifice que j'avois fait à Julie.

CID. (*Avec empressement.*) Ah ! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'histoire de Luscinde. C'est de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je ressens quand j' imagine qu'il lui est arrivé quelque chose de peu digne de la majesté des sentiments dont elle se pique.

CLIT. Je veux bien vous faire ce plaisir ; mais je ne vous conseille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles histoires, sur-tout lorsqu'elle excite si vivement votre curiosité.

CID. (*Tendrement.*) Vous êtes un cruel homme !

CLIT. Je conviens que j'abuse un peu du desir que vous me marquez d'entendre cette histoire, & que dans le fond cela n'est pas généreux ; mais je me suis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureuse que je ne puisse pas vous la mettre à plus haut prix.

CID. Eh bien ! si demain vous voulez venir passer la nuit avec moi, nous verrons.

CLIT. Si je le voudrai ! Quoi ! vous en doutez ? Oui ! je coucherai sûrement demain

avec vous , puis que vous voudrez bien me recevoir dans vos bras ; mais vous savez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports ! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens , ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes desirs , plus irrités que satisfaits , ne me trahiront pas ? Je me sens , & ne vous réponds pas de moi , si je vous quitte dans la fureur où je suis. Songez que nous avons à tromper sur nos sentiments des personnes fort méchantes & fort éclairées. Eh ! comment voulez-vous que je puisse dissimuler les miens , quand je ne pourrai vous regarder sans la plus vive émotion ; que vos yeux ne se tourneront pas vers moi , sans pénétrer jusques à mon ame ; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche , sans désirer de vous la fermer avec mes levres ; qu'enfin tout , en vous voyant , me rappellera sans cesse les plaisirs dont vous m'avez comblé , & me jetera dans l'impatience d'une jouissance nouvelle ? Laissez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille , vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que vous puissiez accorder à mes desirs , il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice !

CID. Eh bien ! sois content ! ... jouis de toute ma tendresse & des transports que tu m'inspires ! Tu m'apprens , qu'avant toi , je n'ai pas été aimée , & je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénètres.... tu accables

accables mon ame!... Mais, sens-tu comme je t'aime?... je ne me connois plus, je meurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amants, n'est pas fait pour intéresser, & que souvent les discours, qui les amusent le plus, sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre, & qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, & l'on n'y rend les deux interlocuteurs que lorsque le lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

CID. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçants*) Ah! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore? Ne me regardez pas comme vous faites, je vous en conjure, & s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentiments & des miens.

CLIT. Quel sujet d'inquiétude vous donne-je donc?

CID. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaisez singulièrement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

CLIT. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion: je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, & ne pense

point du tout que la façon , dont je vous l'exprime , soit de toutes celles , que je pourrois prendre , celle dont vous me devez favoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus , à vous dire vrai , que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singuliere , & je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon , que je n'ai point été surpris de ne pas recevoir de vous des compliments sur un mérite qui a paru à la respectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. Je serois étonnée en effet que nous louassions les mêmes choses.

CLIT. Il est juste aussi de dire que sans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penser & la sienne , vous n'avez pas les mêmes besoins.

CID. Que je serois humiliée s'il vous étoit possible de faire entre nous , sans la plus grande injustice , la plus légère comparaison !

CLIT. Je ne crois point , par exemple , quelque aisément que vous conceviez des terreurs , avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. En vérité ! c'est une odieuse femme , & j'aime à croire , pour l'honneur de mon sexe , qu'il y en a peu qui lui ressemblent.

CLIT. Il y en a de son genre, je crois, plus que vous ne pensez, & moins que nous ne disons.

CID. Mais à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

CLIT. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairait peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuserait. C'est une chose si simple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misère enfin.

CID. N'importe, je veux la savoir.

CLIT. Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

CID. Soit; mais parlez toujours.

CLIT. Oronte, qu'il soit même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit en soupirant brouillé, je ne sais pourquoi, avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la ramèneroit, & qu'en conséquence elle n'avoit pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connoissions depuis long-temps, & même dans une espace d'intervalle elle avoit paru avoir sur moi quelques vues. Aussi-tôt que nous fûmes seuls, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venoit de se passer, que je crus qu'étant aussi sincère-

ment son ami que je l'étois, je ne pouvois me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât : mais à quelque point que la colere l'animât, je ne la persuadai pas d'abord, aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu d'impression ; cependant le temps pressoit. Je sentoís que si je lui laissois le temps de la réflexion, je la perdrais, ou en supposant qu'elle ne pardonneroit pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être, pour sujet ; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part, pourroit la blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroissoit un peu violent, & tout pressé que j'étois qu'elle se dé-

terminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisoit en ne se vengeant pas. Soit que le desir me donnât plus d'éloquence que de coutume ; soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colere, & que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, & la pressai de ne point permettre que je ne réparasse que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, & j'agis en conséquence. Je lui montrois peu de sentiments, mais beaucoup d'ardeur, & il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un insolent, je le savois bien ; qu'elle crierait, mais elle ne crioit pas ; & quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécent, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le desir, (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font, & se

feront) devoient me justifier à ses yeux; qu'au reste, puisque l'un & l'autre m'avoient emporté si loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusques au bout. Je ne fais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même temps que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas senti, par la foiblesse de cette expression, combien la colere qu'elle avoit contre moi s'affoiblissoit, mon parti étoit pris, & je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment; mais quelles que fussent là-dessus ses idées, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

CID. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle?

CLIT. Cela est vrai, mais elle est longue, & j'ai un cocher qui a un si prodigieux usage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne suppose que j'ai des choses fort intéressantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conséquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, si je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de sa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colere, & moi d'un emportement qui

devoient nécessairement la déterminer , la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions sur la promptitude singulière avec laquelle elle s'étoit vengée , soit qu'elle craignît qu'Oronte , naturellement ombrageux , n'apprit qu'après l'avoir ramenée , j'étois entré chez elle , nous ne fûmes pas plutôt à sa porte , qu'elle reprit le ton majestueux , & me dit que cela étoit infame , que de ses jours elle n'iroit en carrosse avec moi , qu'elle ne m'auroit jamais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vite ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible , d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guère plus à mon usage qu'au sien , & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification , aussi obligeamment tournée , ne lui plairait pas , & je fus peu surpris de la voir me remercier , avec beaucoup d'aigreur , de la préférence que je lui avois donnée. L'amour , le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit , & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'opéra , mon carrosse étoit entré dans sa cour ; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle , lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que

je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens & les miens ne sauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colere , sans s'exposer à les instruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle se perdrait par cette indiscretion ; que je lui étois trop sincèrement attaché pour la laisser se livrer à des mouvements qui pouvoient avoir de si fâcheuses suites ; que d'ailleurs il m'étoit impossible de la quitter , sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux , & sans avoir , par mon respect , tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins , & paroissant en fureur à mon tour , je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvements pour se réhabiliter un peu dans mon esprit , ou , ce que j'ai plus de peine à croire , qu'elle fût véritablement fâchée , je fus encore fort longtemps sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin , quand elle fut lassée de feindre de la colere , ou d'en avoir , elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet ; que le desir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de descendre avec elle , que le desir de ménager sa réputation ; mais qu'elle sauroit se dérober à mes insolentes entreprises , & qu'elle ne me parleroit qu'en présence de ses femmes. Eh bien ! Madame , lui répondis-je d'un ton ferme ,

j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. Quoique cette courte réponse & la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, & elle me répondit courageusement : Nous verrons ! Eh bien ! Madame, répliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appellant marquise le plus familièrement du monde, & pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui serrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh ! tant qu'il vous plaira, monsieur le Comte, me dit-elle tout bas ; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur ! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scène qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fisse un éclat ; la détermina, mais avec toute l'humour imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, & qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y promener avec une sorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuieroit bientôt, je ne m'y opposai pas, & debout, les yeux baissés, dans un morne silence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, & tout-à-fait dans l'atti-

rude dequelqu'un qui rêve douloureusement
Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me
jeter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord
avec assez de violence; mais enfin je saisis la
main cruelle qui me repoussoit, l'accablai des
baifers les plus ardents. Elle fit, pour la re-
tirer, quelques efforts, dont, tout exagérés
qu'ils étoient, je sentis aisément la mollesse.
J'osai alors la serrer dans mes bras, mais plus
avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec
la brusque pétulance du desir. Quoique je ne
crusse pas avoir à la ramener de bien loin,
& que sa colere m'eût peu allarmé, je ne
pouvois, après le manque de respect dont
elle se plaignoit, & qui, à dire la vérité,
avoit été un peu violent, ne pas paroître
la croire aussi fâchée qu'elle affectoit de l'être,
sans lui donner peut-être contre moi plus de
fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer.
Je ne l'aimois pas, mais elle me plaisoit, &
quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence,
que je lui avois faite, de façon à me
faire penser qu'elle la regardât comme une
violence, elle n'y avoit pas mis non plus
l'aménité & les graces inséparables du con-
sentement. Enfin, je l'ignorois encore à cer-
tains égards, & je ne voulois pas que rien
manquât à ma victoire. Un autre peut-être
n'auroit cherché à excuser son crime qu'en
rejetant sur elle la moitié; mais quoique je
fusse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle
que je ne fusse beaucoup moins coupable,
je mis tout généreusement sur le compte de

mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois, mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne fais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colere, elle ne pensoit pas à ce que je faisois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges l'impression que j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect, dont je me vantois pour elle, avec mes emportements, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le sentois aussi bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports, auxquels je joignois de temps en temps toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconsequence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prieres cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, & quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions, & pour m'encourager à en profiter; je voulois,

comme je vous l'ai dit , que rien ne manquât à mon triomphe , & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur , & comme je m'en étois douté , je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colere. Ce moment de bonté de sa part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre , & ne l'en pressai pas vainement. Ah ! laissez-moi, Monsieur, me disoit-elle assez tendrement , & s'il se peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent prononcées ; je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï , & je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un sourire , plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même , fut toute sa réponse , & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre , qu'elle n'eut pas le temps de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissois , & que j'en jouis aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois , (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de temps en temps j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde , plus souvent même elle savoit me prouver que je

ne lui faisois que violence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en elle plus vrai que la colere , cette alternative me blessoit. Cependant comment le lui dire , sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches , me jeter dans de nouvelles justifications , & perdre dans ces miseres un temps que je pouvois mieux employer. Je crus , toutes réflexions faites , que le meilleur moyen , que j'eusse pour triompher de son entêtement , étoit de m'entêter à mon tour , & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussitôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois , j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards , & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter , & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir ; & convaincu que j'avois porté les égards bien au delà de ce que la situation l'exigeoit , je me déterminai , en soupirant , au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discussion , & m'en trouvai parfaitement bien. Il est vrai que Luscinde me fit sentir d'abord qu'elle se croyoit encore offensée ; mais je la vis enfin , plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître , oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte , & qu'elle ne m'aimoit pas ,

& trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. Comment, traître ! vous m'aviez dit que cette histoire ne m'amuseroit pas ? & je la trouve délicieuse !

CLIT. Dans le fond elle n'est pas absolument mauvaise. Je pense pourtant que Luscinde la trouveroit détestable , & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde ; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. Non.

CLIT. Comment non.

CID. D'ailleurs , elle n'est pas finie , cette histoire , & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance ; encore pourrois-je voir si vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. Mais si je ne veux pas la finir , moi ?

CID. Je doute que j'y perdisse beaucoup , & que vous ne m'ayez pas raconté ce qu'elle a de plus intéressant.

CLIT. Eh bien ! par exemple , vous vous trompez. Mais , quoi qu'il en soit , il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. Ne me parlez pas comme cela , car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non , vous ne m'attraperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. Ah ! cela est beau ! voilà d'agréables procédés.

DE CRÉBILLON, FILS. III

CID. Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites , & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules , que ne me finissez-vous cette histoire ?

CLIT. Allons , je le veux bien , puisqu'enfin il en faut passer par là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parce que cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous ? Il est pourtant réel....

CID. Oh ! mon Dieu ! je vous rends là dessus toute la justice possible.

CLIT. C'est que je ne voudrois pas que vous crussiez....

CID. Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage , soyez tranquille.... En vérité ! je vous dispensois des preuves. Eh bien ! je suis convaincue , aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

CLIT. Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde & moi pour qu'elle ne pût , avec quelque apparence de justice , me dire encore que j'étois un impertinent , elle ne fut pas plutôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger , qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable , & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit , qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte ,

& en lui représentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scènes particulières ; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques & pour ne rien respecter , il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux , & que j'osois assurer que , depuis que j'étois dans le monde , je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scène de ce soir-là , & qu'elle étoit la seule qui eût pu si long-temps garder un amant qui ne savoit exprimer son amour que par les jalousies les plus injurieuses & les plus violents procédés. Ce discours produisit sur elle l'effet que j'en avois espéré. Elle reprit feu , convint que j'avois raison , s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoissez , & ne fut plus surprise que d'avoir attendu si tard à se venger d'un amant si incommode & si peu respectueux. A mesure qu'elle cessoit de se trouver si coupable , je devenois , comme de raison , fort innocent à ses yeux. Le zele ardent qu'elle me voyoit pour ses intérêts ; je ne fais quelles comparaisons elle s'avisa de faire entre Oronte & moi , & qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage ; une sorte de goût que peut-être elle prit subitement pour moi , la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois jusques-là vainement désiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus , & quoiqu'à dire la vérité , ce ne ne fût point par le sentiment que dans cette

converſation je brillaffe le plus, elle trouva que j'étois l'homme de mon ſiècle qui avoit le plus de délicateſſe, & même s'étonna fort de ne s'en être pas apperçue plutôt. Ce qui lui avoit paru, avec quelque ſorte de raiſon, la plus énorme des inſolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'amant le plus reſpectueux ne peut pas toujours ſe défendre; un de ces moments malheureux où l'on eſt emporté malgré ſoi-même, & qu'il eſt impoſſible qu'une femme ne pardonne pas, lorſque c'eſt par l'amour, & non par le deſir qu'on eſt entraîné. Quoique tous ces propos m'aſſuraſſent ſuffiſamment de ma grace, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuoſité de ma paſſion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer juſques aux plus légères traces de mon impertinence, nous ſuiviffions toutes les progrès que notre affaire auroit eues, ſi nous euſſions eu le temps de la filer. Je lui diſ donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois de lui faire, & fut ſuivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenèrent d'autres; elle ne m'oppoſa de réſiſtance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaiſirs. L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour aſſez peu de choſe; mais nous fûmes long-temps ſans nous appercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choſes charmantes; que peu de femmes en raſſemblent tant; qu'elle ſoit vive,

sensible , & qu'elle ait pour un amant , ou l'à-peu-près de cela , mille graces , toutes plus piquantes les unes que les autres , je ne fais par quel caprice de goût elle me paroïssoit plus faite pour amuser un homme quelque temps , que pour le fixer. Nous ne nous en appercevons peut-être pas ; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs* & *principes* soit décrédité , nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie de la garder , à moins que (comme j'ai , lorsque je n'aime point , on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne se fût arrangée de façon qu'Oronte , ou même quelque autre , ne m'eût sauvé auprès d'elle l'embarras de la représentation , & ne m'eût permis de rester dans la foule. Quoique je ne désespérasse pas de l'amener sur cet article à un accommodement , elle me disoit des choses si tendres , & prenoit si sérieusement pour l'avenir de si grandes mesures , que je ne savois comment lui exposer un projet qui prouvoit si peu de sentiment & même d'estime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aisé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit ; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort nécessaire à sa vanité , lorsque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me pressai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet instant j'avois besoin qu'elle restât , & qui , en excusant son ardeur , la faisoit se livrer à la mienne sans crainte , & même sans scrupule. Quelque

vive que fût entre nous la conversation, j'étois assuré qu'elle ne se soutiendrait pas toujours sur le ton où nous l'avions commencée, & je crus, pour lui exposer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Aussitôt que ce moment que, malgré les plaisirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du désespoir où seroit Oronte de perdre, & par sa seule faute, la seule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda si je croyois qu'il y fût si sensible, & je lui répondis affirmativement que je ne doutois pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce sera donc par vanité reprit-elle; car à sa façon de se conduire, il ne se peut pas que je lui suppose un autre sentiment. Oh! pour fort amoureux, répliquai-je, il est impossible que vous ne conveniez pas qu'il l'est. La dessus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit elle tout l'amour qu'il est possible de sentir, & en avouant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jalousies, à la vérité fort dures, fort offensantes, & qu'elle avoit raison de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime singulier que par leur emportement & leur continuité, puisque tout amant en est coupable plus ou moins. Dans

l'instant, où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vu ses sourcils se froncer, & son visage devenir sévère, comme si elle eût voulu par-là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaisoit; mais lorsque j'eus commencé à m'étendre sur l'amour qu'il avoit pour elle, & sur-tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chère, elle prit insensiblement, malgré elle, l'air de l'intérêt, se mit à rêver profondément, à soupirer de même, & enfin il lui fut impossible de retenir ses larmes au portrait, qu'en la suppliant de l'oublier, je lui fis de sa tendresse & de ses agréments, & de pouvoir comprendre comment elle avoit pu lui faire un moment l'injustice de ne s'en pas croire adorée.

CID. En vérité! vous êtes singulièrement méchant!

CLIT. Que vouliez-vous donc que je fisse? Que je la gardasse?

CID. Non, mais que vous ne la prissiez pas.

CLIT. J'aurois mieux fait sans doute; mais sans compter qu'elle est assez bien pour qu'on puisse être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aspasie, avoit indécemment fait tout son possible pour me supplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la première occasion qui se présenteroit de lui en marquer ma reconnoissance, & je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant sa maîtresse, après ce que j'en avois fait.

CID. Rien n'étoit assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

CLIT. Mais, oui : c'étoit, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassoient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes & la tendresse d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes sentiments. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crut, & l'aimer à la folie, & me haïr fort raisonnablement ? Je ne me fus pas plutôt aperçu de l'un & de l'autre, que je me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout-à-fait simples ; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venoit d'éprouver, il étoit impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux, & la répugnance avec laquelle elle se livroit encore à des transports, qui, quelques instants auparavant, prenoient tant sur son ame, elle m'inspiroit trop peu d'amour, & j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvements. Elle ne répondoit plus, soit à mes caresses, soit à mes protestations, que par ce sourire faux & cette compaisance froide & forcée que l'on a pour un amant qui ne plaît plus, & à qui l'on n'ose le dire. Muette, les yeux baissés, se refusant même, lorsqu'elle sembloit se prêter toute entière à ce même objet qu'elle

venoit d'oublier si parfaitement ; non , jamais je n'ai vu l'humeur & le dégoût se peindre avec si peu de ménagement & tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaisir , & je fus sur le point d'être assez injuste , pour la gronder le plus vivement du monde , de me faire essuyer des humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureusement pour elle & pour moi , ce mouvement de fatuité ne fut pas long , & loin de m'aveugler sur la sorte de chaleur qu'il rendoit à mes sens , & de le prendre pour de l'amour , je sus m'en rendre le maître , & me voir tel que j'étois. Ne pouvant sortir que par des reproches , de l'embarras où je m'étois mis , je les fis du moins décents & modérés , & j'eus tout le soin possible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoisonnât. J'avois raison , car j'avois assurément plus de tort qu'elle , qui auroit borné tout son ressentiment contre Oronte à se plaindre de lui avec moi , & tout au plus à de simples projets de vengeance , si je n'eusse pas abusé contre elle de l'état violent où elle se trouvoit , & que je ne lui eusse pas arraché des faveurs qu'elle n'eut peut-être jamais songé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc sans fiel & sans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée sur son cœur , lorsqu'elle avoit cru que je lui faisois oublier Oronte. Un regard & un soupir , qui m'apprirent combien en effet elle se reprochoit de l'avoir cru ,

furent toute sa réponse. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête & de flatteur à une femme par qui l'on est quitté, & l'assurai que j'étois d'autant moins surpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait sentir combien elle tenoit encore à l'homme qu'elle sembloit me sacrifier. J'ajoutai qu'il me seroit, s'il se pouvoit pourtant, plus cruel encore de la posséder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la tenir de son cœur; que quelque chose que j'en pusse souffrir, je devois cesser de me croire des droits de l'instant où elle ne les avouoit plus, & que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le stérile nom d'ami, que de conserver malgré elle le titre d'amant, lorsqu'il ne pourroit servir qu'à faire le malheur de sa vie.

Que quelques femmes sont singulieres ! Il est certain qu'après ce qui venoit de se passer entre nous deux, & dans la situation où elle se trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de cesser de m'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remerciements; mais elle sentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je semblois faire à ses charmes, que le sacrifice que je faisois à ses sentiments, & si elle eut la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me dissimuler le mécontentement de son amour-propre. Je ne fus, pendant quelque

temps, si je paroïtrois l'avoir remarqué, ou si je continuerois à suivre mon objet; mais la réflexion, que je fis que tout ce que je lui dirois sur cela ne feroit qu'allonger cette scene, & que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à son premier goût, me déterminâ pour le second parti. Après quelques tergiversations, de vengeur je devins confident. Ce second rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier, mais comme il me convenoit davantage, ce fut sans aucun chagrin que je vis Luscinde passer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution!

Mais, ô cruel amour! ce sont-là de tes coups!

Luscinde enfin, poussa l'indifférence si loin, & prit en même temps une si grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me consulter sur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même sang froid que d'abord que je voulois bien me sacrifier, rien n'étoit moins embarrassant que son affaire; que je me flattois qu'elle me rendoit assez de justice pour ne pas douter de ma discrétion; mais que comme il se pouvoit qu'Oronte, qui véritablement est d'une jalousie à désespérer, apprît que j'avois passé la nuit chez elle, & qu'il ne s'en tourmentât si l'on paroïssoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder sur ses caprices, & lui dire que j'avois vainement employé la
plus

plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui proposois, & me promit une amitié éternelle.

CID. Cela est assurément bien beau de part & d'autre, & cette affaire ne pouvoit pas plus noblement se terminer.

CLIT. Se terminer! Oh! elle ne l'est pas encore.

CID. Quoi! lui arriva-t-il encore de changer d'avis? En vérité! je le voudrois,

CLIT. Oh! que non! Ce que j'ai encore à vous dire, est d'une bien plus grande beauté; mais tout admirable que cela est, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'instant que j'allois quitter Luscinde, & que nous ne nous faisions plus que de très-foibles protestations d'amitié, il me parut plaisant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même si singulière, & si peu faite pour réussir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je poussai de profonds soupirs, levai au ciel des yeux d'une tristesse à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvements qui m'agitoient, je me précipitai à ses genoux, & n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du sacri-

fice qu'elle me forçoit de lui faire, & ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit assez vraisemblable que j'en y survivrois pas. Quand il auroit été possible que de si grandes plaintes ne l'eussent pas émue, son amour-propre avoit été trop piqué de la facilité, avec laquelle je m'étois détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas infiniment sensible à mon retour. Elle me pria donc bien sérieusement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il étoit vrai qu'elle s'intéressât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ses bras. Cette proposition parut l'étonner; mais à ses regards je jugeai qu'elle ne la trouvoit pas si absurde, & même qu'elle ne m'en savoit pas absolument mauvais gré. Il se pouvoit aussi que la nécessité de me ménager, & la crainte que je ne me vengeasse de ses refus par quelque mal-honnête indiscretion, entraissent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il en soit, elle me répondit seulement, avec toute la bonté que je pouvois attendre d'une amie sincère, que mes regrets n'en seroient que plus cruels, & que si j'étois sage, je devrois bien plus songer à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avoit raison; mais je n'en insistai pas moins, & le caprice, la crainte & la vanité lui tenant lieu de tendresse, & même de compassion: Au moins, Clitandre, me dit-elle en se préparant à me secourir, souvenez-vous que c'est vous qui le voulez; & si ma complaisance pour vous

produit l'effet que j'en crains, ne soyez pas assez injuste pour m'en rendre responsable. Croyant alors m'avoir suffisamment averti, elle se livra d'assez bonne grace à mes empressements. Je vous avouerois bien une noirceur que je lui fis; mais c'est que je crains qu'elle ne vous paroisse trop forte. Dans le fond ce n'est pourtant qu'une expérience, & il n'est pas défendu d'en faire.

CID. Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, & d'ailleurs c'est le goût d'aujourd'hui.

CLIT. C'étoit, ainsi que vous avez pu le juger par mon récit, non-seulement sans amour, mais même avec d'assez foibles desirs que je l'avois priée de m'accorder une dernière preuve de son amitié. Il étoit par conséquent tout simple que je ne fusse pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas non plus dans une disposition plus favorable que le mien, & nous commençâmes tous deux cet entretien, sans apporter à ce que nous disions une attention assez marquée pour que nous ne pussions pas voltiger sur d'autres objets. Nous restâmes assez longtemps tous deux dans cette sorte d'indifférence. Enfin il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choses avec tant de désintéressement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis; mais apparemment elle s'amusoit davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment, autant que bien des

gens le prétendent ; & pour m'éclairer sur cela , dans l'instant que Luscinde sembloit avoir oublié toute la nature , ou ne plus exister que pour moi. Ah ! Madame , m'écriai-je , pourquoi faut-il que dans des moments si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-je vous le faire oublier ? Car enfin je ne le vois que trop , l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras , vous n'aspirez qu'au bonheur de vous retrouver dans les siens , & ce seroit en vain que je me flatteroie de le bannir un seul instant de votre cœur.

Non , Clitandre , me répondit-elle courageusement , vous ne vous abusez pas , je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'en faisant à Oronte une si tendre déclaration , elle m'accabloit des plus ardentes caresses , & me donna même les plus fortes preuves de sensibilité qu'en ce moment là je pusse attendre d'elle.

CID. Et vous avez conclu de cette épreuve si honnête....

CLIT. Que les femmes disent plus vrai que nous ne croyons , quand elles affirment que les plaisirs les plus vifs ne font point oublier à une femme , qui pense avec une certaine délicatesse , l'objet dont elle a le cœur rempli , & que quand ce n'est pas lui qui les lui procure , il n'en est pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir ; ah ! c'est une chose

bien vraie que celle-là ! mais , pour en être convaincu , j'avois réellement besoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CID. Ah ! scélérat !

CLIT. Pourquoi donc ? Que peut-on faire de mieux que de chercher à se guérir de ses préjugés , & sur-tout de ceux auxquels les autres peuvent perdre ? Au reste , pour cesser de vous parler de Luscinde , je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la seule à qui j'aie raconté cette histoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable , & l'envoyai aux pieds de Luscinde lui demander pardon de ses injustices. J'intercédaï même pour lui , & j'eus la gloire de voir mettre dans le traité , qu'ils conclurent entr'eux , que c'étoit à ma seule considération qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaisir , & je n'y ai depuis jamais songé sans rire.

CID. Et moi , je ne vous entends pas sans trembler. Vous me paroissez avec les femmes d'un libertinage & d'une mauvaise foi qui me donnent les plus vives terreurs , & qui me font cruellement repentir de ma foiblesse pour vous.

CLIT. Je ne vous conterai plus d'histoires , puisque le seul usage , que vous sachiez en faire , est de vous tourmenter ; & pour vous faire mettre des bornes à vos craintes , j'en mettrai désormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer , & avec la vérité la plus exacte , c'est que je suis naturellement

fidèle, & que vous ferez, j'ose vous le dire, étonnée de ma régularité.

CID. Hélas ! Dieu le veuille ! (*Elle fait sonner sa pendule.*) Déjà sept heures !

CLIT. Pour moi, je ne me lève ordinairement qu'à dix, & je doute que ce soit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous sentez bien d'ailleurs qu'il ne se peut pas que je vous quitte sans vous avoir bien rassurée.

CID. (*Sortant de son lit.*) Et moi, je vous proteste que je sonnerai plutôt Justine que de souffrir que vous me tourmentiez davantage.

CLIT. Ah ! sans doute ! cela seroit beau ! Croyez-moi, revenez vous coucher.

CID. Et mon lit ? Vous m'avez promis de le refaire.

CLIT. Volontiers. Je puis dire, sans trop me vanter, que Justine, toute fameuse qu'elle est, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit.*)

CID. Hélas ! tant mieux ! Je n'eus jamais plus besoin d'être bien couchée.

CLIT. C'est-à-dire, qu'on ne pourra vous faire sa cour qu'un peu tard ?

CID. Oh ! très-tard, en effet. Et je vous défends, de plus, de parler à aucune des femmes qui sont ici, à Lucinde sur-tout, que je ne sois levée.

CLIT. Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre ; mais ce

dont je suis convaincu, c'est que je serois pour elle moins dangereux que personne, & que depuis notre aventure elle a pensé sur moi absolument comme Julie, quoique j'aie plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi sur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux desirs qu'elle m'inspiroit, & au peu d'amour que j'avois pour elle.

CID. Il est en effet singulier qu'elle ne se soit pas prêtée à des vues si raisonnables.

CLIT. Mais oui : cela est peut-être plus extraordinaire que vous ne pensez. Eh bien ! que dites-vous de votre lit !

CID. Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je suis bien surprise de vous trouver ce talent !

CLIT. Il ne vous paroît peut-être rien ; mais je vous jure que jusques à un certain âge, il y en a peu qui soient aussi nécessaires que celui-là.

CID. Vous avez beau le vanter ! je vous jure que je ne vous en estime pas davantage.

CLIT. Je trouve, à ce que vous me dites-là, assez peu de reconnoissance, & je ne sais si, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me seroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me fait si peu de gré.

CID. Ah ! cela seroit horrible lorsque, si vous l'aviez voulu, j'aurois été, sans vous avoir la plus légère obligation, on ne peut pas mieux couchée.

CLIT. Vous m'avez insulté ?

CID. Eh bien ! je veux pousser l'injure jusqu'au bout ; je ne vous crains pas.

CLIT. Je trouve à cela , si vous me permettez de vous le dire , plus de courage que de prudence ; mais ne seroit-ce pas pour avoir le plaisir d'être vaincue , que vous me défieriez.

CID. Non pas absolument ; mais seroit-il bien vrai que ma sécurité fût si déplacée !

CLIT. Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes là , par exemple.

CID. En vérité ! s'il faut vous parler sérieusement , je n'en ai pas.

CLIT. Cela ne seroit-il point un peu obscur ? Me rendez-vous justice , me faites-vous injure ? Ah ! ce doute me tourmente trop pour me le laisser. (*Il se venge.*)

CID. Ah ! Clitandre , je vous demande pardon.

CLIT. Il est bien temps !

CID. En vérité ! vous êtes bien vain ! Un lit , qui étoit le mieux fait du monde... Vous êtes réellement insupportable !

CLIT. Trouvez-vous ?

Le lecteur ne doit pas conclure dans ce que lui dit Cidalise , que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh ! qui n'en auroit pas à sa place ?) Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

CID. Vous en irez-vous , à présent ?

CLIT. Si vous le voulez absolument , il

le faut bien ; mais je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de si bonne heure.

CID. Cela se peut ; mais , de grace , allez-vous en. (*Il ouvre la porte.*)

CID. Ah ! Clitandre , bien doucement , je vous prie.

CLIT. Un autre talent que j'ai , c'est d'ouvrir une porte plus doucement que personne , & de marcher avec une légèreté incompréhensible.

CID. Hélas ! vous n'avez que trop de talents , & si cela dépendoit de moi , je donneroïis volontiers ceux des vôtres , dont vous faites peut-être le plus de cas , pour la certitude que vous me serez fidele.

CLIT. Oh ! sans doute , vous feriez-là un beau marché ! Allez , mon Ange , je vous la donnerai à moins de frais. (*Il lui baise tendrement la main.*) Adieu , puissiez-vous , s'il se peut , m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même ! (*Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. Ils se séparent.*)

Fin de la nuit & le moment.

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Senate, dated January 1, 1865. The letter is signed by Abraham Lincoln and is addressed to the Senate. The letter is a copy of the original letter and is not an original. The letter is a copy of the original letter and is not an original. The letter is a copy of the original letter and is not an original.

Common to 2 sites in 1955.

LE HASARD

DE

COIN DU FEU.



INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, valet-de-chambre de Célie.

La scene est à Paris, chez Célie; & l'action se passe presque toute dans une de ces petites pieces reculées, que l'on nomme Boudoirs. A l'ouverture de la scene, Célie paroît couchée sur une chaise longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en negligé; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le negligé peut être susceptible. La marquise est au coin du feu, un grand écran devant elle, & brochant au tambour.



LE HASARD

D U

COIN DU FEU.



DIALOGUE MORAL.



SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE poussant un profond soupir.

EN vérité ! Monsieur d'Alinteüil, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il est vrai que sa présence paroïssoit vous être si à charge, que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en est pas aperçu.

CÉLIE Oh ! Je ne suis pas sa dupe : il le voyoit bien ; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'amant outragé ! Il croyoit même y mettre tant de dignité , qu'il étoit tout simple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui seroit possible.

LA MARQ. Les hommes , en voulant satisfaire leur vanité , nous donnent quelquefois de bien risibles spectacles ; & je doute fort que s'ils savoient combien ils nous amusent quand ils prennent avec nous l'air piqué , & qu'ils n'intéressent pas notre cœur , ils n'aimassent pas mieux renfermer leur ressentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Assurement ! Quand l'amour leur tourne la tête , on peut dire qu'il la leur tourne bien !

LA MARQ. Bon ! l'amour ! il est bien à présent question de cela !

CÉLIE. Quoi ! Est-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée ?

LA MARQ. Je me souviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit ; & il m'a , en effet , tant excédée du récit de ses tourments , qu'il seroit difficile que je ne me le rappellasse pas ; mais , malgré tout l'importunité qu'il a cru devoir y mettre , il s'en est fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je crusse.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dit très-vrai ; mais , comme vous ne l'ignorez pas , ce n'est point le sentiment que nous inspirons , mais le sentiment qu'on nous inspire , qui nous persuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a mise, qu'il n'admît pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les opéra du monde disent, & si faussement, du mérite de la constance.

CÉLIE. Mais qu'espéroit-il? Ne voyoit-il pas bien que vous aimiez monsieur de Clerval? Et se flattoit-il de vous rendre inconstante?

LA MARQ. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le dessein de plaire?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penser, moins l'espoir lui pouvoit être permis; & je m'étonne en conséquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penser! Eh! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une?

CÉLIE. A ce que je vois, Monsieur d'Anteuil n'a été qu'un fou; &, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons, qu'il vient d'avoir avec vous? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe, c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais, ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux

de Madame de *Valsy* qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me surprend pas moi, Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs, long-temps après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE. S'il va porter à Madame de *Valsy* toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'épouse qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQ. Oh ! Son auguste front se déridera auprès d'elle. Mais, est-ce qu'en nous quittant, il est allé à *Versailles* ?

CÉLIE. Sans doute ! Il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde ; mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement ! Dès la nuit dernière à *Paris* ; & ce soir auprès d'elle ? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui ; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au surplus, l'injustice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis dire que j'en ai sur moi copie : car par le même temps qu'il va rejoindre Madame de *Valsy*, Monsieur de *Clerval* vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie,

comment, jaloux au point où l'est monsieur d'*Alinteüil*, s'arrange-t-il avec l'objet de sa nouvelle passion ? Entre nous, elle pense de manière à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui est attaché.

CÉLIE. Ah ! pour cela, il seroit, s'il se pouvoit, plus jaloux encore que le *Jaloux de Navarre*, que je le defierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien ; mais c'est que comme elle a déjà vécu pour quelques autres avec la même exactitude ; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne seroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

CÉLIE. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement ; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon ! Un coup de foudre ? Est-ce que vous croyez aux coups de foudre ?

CÉLIE. Mais, *Marquise*, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous ?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes ; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des *revenants*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CÉLIE. Quoi ! Vous proscrivez ce mouve-

ment dont la cause nous est inconnue, & qui nous entraîne avec une violence à laquelle on voudroit vainement résister, vers l'objet, qui nous enchante; même avant que de savoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous-mêmes?

LA MARQ. Non, en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je fais qu'il existe; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

CÉLIE. Est-ce donc un si grand mal, si l'impression que l'on a reçue est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même?

LA MARQ. Oui, sans doute, c'en est un très-grand; tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué; &, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légèreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son amant. Si le caprice ne le recherche point, l'amour ne sauroit s'en passer; ou, du moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

CÉLIE. Et pourtant, se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un; méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela ; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

CÉLIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi : il y en a une entr'elles ; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez : c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent ; & que les principes nous la font braver.

CÉLIE. Quoi ! ils nous font braver l'amour, les principes ! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret !

LA MARQ. Non, ils ne le font pas braver : nous n'en cédon pas moins ; mais nous en cédon avec plus de noblesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre, de maîtriser l'imagination, de commander aux sens ; & quand une femme n'a pas contr'elle de si redoutables ennemis, & qu'il ne lui reste plus que l'amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inspire ; & quand la sottise ambition de tourner des têtes, & la

vanité ne la séduisent point , cela ne devient pas si facile.

CÉLIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous ?

LA MARQ. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre , il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CÉLIE. Si elle est tout à la fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez ; je crois que l'on doit moins en accuser la nature , qui , à cet égard , peut-être , a moins de tort avec nous qu'on ne le dit , que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets ; & les hommes qui , par le genre de leurs éloges , achevent toujours en nous , ce que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches est très-fondé , sans doute ; quant au second , on pourroit y répondre , que comme quand l'on tend un piège à quelqu'animal que ce soit , on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer ; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes belles , que parce qu'ils savent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire , ce sera ce qui nous flatte le plus ; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnoissance que le cœur ; & que la plus sûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier , est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisonns la beauté , & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes que ce qu'el-

les valent en effet ; que nous missions à être estimables , la vanité que nous mettons à n'être que belles ; que nous crussions enfin (ce qui est de la dernière & de la plus incontestable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure , & que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet ; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne seroient pas si fréquents ; & que , si nous le craignons davantage , le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser , vous ayez tant fait attendre à monsieur de *Clerval* son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah ! Dites-moi un peu , je vous prie , *Marquise* , comment vous attaqua-t-il ?

LA MARQ. Comme , apparemment , il falloit que je le fusse , puisqu'il m'a prise.

CÉLIE. Je vous demande pardon ; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui , dans vos idées sur tout cela , ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard , les femmes n'ont guère à se plaindre des hommes , que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer , par exemple , que si monsieur de *Clerval* ne m'eût pas dit quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordi-

naire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne ferois point surprise qu'en certaines occasions, l'air léger dont vous parlez, ne lui parût encore nécessaire.

CÉLIE. Comment! En de certaines occasions! Est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele?

LA MARQ. Non; mais constant; &, à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! Vous lui passez des infidélités!

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Assurément, vous êtes douée d'une belle patience!

LA MARQ. Bon! Quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes?

CÉLIE. En vérité! Je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il est pourtant bien aisé de me concevoir: c'est que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne confonds pas avec ses sens, les sentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, si je m'en souviens bien, je ne vous ai pas toujours vue si tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue ; & cela étoit tout simple. Monsieur de *Clerval* avoit, dans le monde, plus usé son imagination que son cœur ; mais je n'en savois rien ; & la peur m'étoit permise. Rien, il est vrai, n'égalait sa vivacité pour moi ; mais quoiqu'il parut fort amoureux, il se pouvoit qu'il ne fût qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de son esprit ; la noblesse, & les agréments de sa figure ; la façon dont il avoit vécu dans le monde ; sa réputation assez faite pour alarmer un cœur tendre ; l'idée qu'il sembloit avoir des femmes ; & , qu'à celles qui l'avoient occupé jusques-là, il ne se pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des desirs, il ne l'auroit pas bannie ; il m'a prouvé de l'estime, & ma tranquillité.

CÉLIE. Vous êtes assurément une maîtresse bien commode ! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous fissions toutes, qu'ils peuvent être infideles, & n'en pas moins aimer ?

LA MARQ. Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les soumet point ; & je ne trouve pas si chimérique, la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour ; & si j'ai vu monsieur de

Clerval revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne fais que vous dire ; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage ; & quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vuide qu'il y trouve ; le gout du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miseres-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendrait sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier, & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'est que libertin ; & avec la façon de penser que je lui connois, il ne me sera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le secours du temps & de ses seules réflexions, il sentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, *Marquise*, que vous admirer ; vous imiter, ne seroit pas en mon pouvoir. Hélas ! Le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je pensasse comme vous : nous avons eu pour cela des scènes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent fois fait le malheur de

sa vie! Grand Dieu! Quelle idée!... Et il n'est plus!

LA MARQ. Eh! *Célie*! Quel malheureux souvenir!... Mais j'entends une chaise: c'est sûrement *le Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé si tard? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout-à-fait plaisant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas! *Marquise*, que vous êtes heureuse! La seule félicité qui puisse me rester au monde, est le spectacle de la vôtre. Puisse-t-elle être aussi durable que vous le méritez! [*Elle pleure.*]

LA MARQ. Savez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige; & qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable?

S C E N E II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL,
LA TOUR annonçant M. le duc de
Clerval.

C É L I E.

AH! qu'il entre: *La Tour*, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée, & que le fuisse le retienne bien; entendez-vous?

LA TOUR. Oui, madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile; & à l'heure qu'il est, madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il est !

LA TOUR. Oui Madame , à cause du temps qu'il fait.

CÉLIE. Que vous êtes impatientants, vous autres, avec vos raisons ! Les importuns ne marchent-ils point par tous les temps ?

(*Le Duc entre.*)

Ah ! Bon soir , *mon cher Duc*. Que vous vous êtes fait attendre ! Se peut-il que vous sachiez à quel point votre présence m'est nécessaire , & que vous ayez la barbarie de m'en priver !

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chère Célie*, que mon absence dureroit si long-temps, sur-tout, étant parti sûr de l'agrément de ma charge : mais j'avois à traiter avec le ministre de choses particulières : & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, savoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion ; & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après-dinée. Enfin, j'ai tout terminé ; & vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, & un Lieutenant-Général de ses armées. Ne vous paroîs-je pas bien vénérable ?

(*Il salue la Marquise, & lui baise fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faisons sur tant d'honneur & de gloire, nos très-sincères compliments ; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vraisemblable. Premièrement il falloit que je remerciaffe.....

LA MARQ. Ah! sans doute! Vous avez dit au roi de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer; j'avois, de plus, à prêter serment, & je n'ai pas, comme de raison, été maître d'en prescrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui: mais je m'étois flattée que vous viendriez diner avec nous; & je suis très-sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amusé à *Versailles*?

LE DUC. Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y gutois, qui m'y a retenu: j'en étois même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le temps est si détestable, & le pavé si mauvais, que mes chevaux se sont abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant, que je serois forcé de coucher en route.

LAMARQ. Ahoui! voilà de belles excuses.

CÉLIE. Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre?

LE DUC. Je vous rends grâces, Madame. J'aurois diné par pure complaisance, si je fusse arrivé chez vous à temps pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas

fait. Seulement, pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

CÉLIE. En effet ! il doit être gelé.

LE DUC. Ah parbleu ! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui : il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de *Prague*, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée ?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin ; mais j'ai tant d'envie de vous punir...

LE DUC. Eh ! Quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni ?

LA MARQUISE en lui tendant la main.

Oui, Duc ; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, M. de *Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré M. d'*Alinteüil* ?

LE DUC. D'*Alinteüil* ! Non, est-ce qu'il est ici ?

CÉLIE. Oui, d'hier au soir seulement.

LE DUC. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il est allé à *Versailles* comme cela, tout légèrement ?

CÉLIE. Assurément ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah ! ce n'est point cela : mais c'est que *Madame de Valsy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon ! Vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais elle pourroit , malgré cela , ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir ! Expliquez-vous. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE DUC. Eh bien ! Madame , puisqu'il faut parler sans détour , c'est qu'il court le risque du monde le plus grand de ne la pas retrouver absolument telle qu'il l'a laissée.

CÉLIE. Ah ! c'est une calomnie bien atroce , & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi , Madame , j'ignore si c'est , comme vous le dites , une calomnie du pays : en tout cas , j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outré de fureur ! Une femme qui l'adore ! qui , de notoriété publique , ne vit que pour lui !

LE DUC. Mais , Madame , est-ce que depuis que vous existez , vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on ?

LE DUC. Rien autre chose que le petit Frécourt.

CÉLIE. Un enfant ! Cela peut-il s'imaginer ! Que peut-elle attendre de cela ?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi , c'est ce que j'ignore ; mais ce qui doit vous tran-

quilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires, pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC. C'est peut-être pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alinteüil*, il sera encore plus désespéré que surpris.

LE DUC. Oh! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble; & c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement: mais est-ce que d'*Alinteüil* comptoit sur elle à un certain point? Cela ne se peut pas!

LA MARQ. Pardonnez-moi: le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de *madame de Valsy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah! c'est autre chose: je n'ignore pas qu'elle y est sujette; & quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné: il y a des races si malheureuses!

LA MARQ. Mais, ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me semble?

LE DUC. Oui, une certaine *madame de Spré*: cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche qui se seroit établie sur un colosse.

Eh mais! Parbleu! d'*Alinteüil* n'a qu'à la

DE CRÉBILLON, FILS. 151
prendre, lui; elle ne cherche qu'un vengeur; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée est, assurément, ingénieuse: mais si *mon sieur d'Alinteuil* est si désespéré de l'inconstance de *madame de Vally*, il n'a qu'à regarder son aventure avec *Frécourt*, comme une distraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence; de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui; car il est convaincu qu'on ne sauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés; & en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déjà perdu deux. Ah! c'est une jolie créature! Sans principes, sans mœurs, méchant déjà comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue: aussi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah! Laissons, pour ce qu'ils font, tous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, *mon sieur de Clerval*, avez-vous vu là-bas la *petite duchesse*; sauriez-vous pourquoi je ne saurois obtenir un mot de réponse?

LE DUC. Ah! parbleu! Oui, Madame, vous écrire! Elle est vraiment bien en état de cela!

LA MARQ. Ah! mon Dieu! Vous me faites trembler! Que lui est-il donc arrivé? Seroit-elle malade?

LE DUC. Rassurez-vous, Marquise ; elle n'en mourra point : ce qu'on croit , du moins ; c'est que , tout uniment , *Plessac* l'a quittée , & qu'elle en est d'une désolation incroyable.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ! Ne plaisez-vous pas ?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal , pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris , lui ? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La grosse Comtesse* , seulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards , ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE. Mais , il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité ! vous êtes aussi trop incompréhensibles.

CÉLIE. *La grosse Comtesse* est donc bien fière ! Eh ! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre *Plessac* ? Etoit-elle , par hasard , en état de faire un sacrifice ?

LE DUC. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours , un *M. des R....* la plus belle créature du conseil , qui , dit-on , ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaisirs de la cour. On m'a dit encore , qu'il avoit eu l'intention de proposer à *la Petite* , d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît , & qu'il a consulté là dessus , lui a con-

feillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui se passe dans le monde , est , en vérité , bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a , actuellement , rien à faire à la cour.

LE DUC. Pardonnez-moi , Madame , elle y est couchée , poussant les hauts cris , & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puisse voir , elle n'y en voit encore que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne ! C'est un pays où l'on est bien compatissant , & sur-tout à des malheurs de l'espece du sien , pour s'obstiner , comme elle fait , à y rester ! Il faut qu'elle soit folle ! Je lui écrirai demain , que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est-ce-là tout ce qui est arrivé en inconstances ?

LE DUC. Ce sont , du moins , les seules marquées , & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'est pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet , j'ai vu des semaines qui rendoient davantage. Ma foi ! on a bien raison de le dire ; tout dépérit.



SCENE III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR, à la Marquise.

MADAME, voilà une lettre pour vous, de madame la *Maréchale* : celui de ses gens qui l'a apportée, en attend la réponse.

LA MARQ. De ma mere! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'est une de ses femmes qui m'écrit de sa part, qu'elle se trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieusement ma marche. *La Tour*, je vous prie, dites que je parts; & faites avertir mes porteurs. (*La Tour sort.*)

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne sens pas moins vivement que vous-même cette contradiction; mais vous seriez, avec justice, le premier à me blâmer, si je manquois à un devoir aussi sacré que l'est le devoir qui m'appelle: & quand je serois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conserver votre estime. Adieu, ma chere *Célie*; je vous le laisse; c'est à regret que je vous quitte: mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc?

DE CRÉBILLON, FILS. 155

LA MARQ. Ce soir , peut-être. Ma mère , comme vous savez , est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paroît lui causer les plus vives alarmes , soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper , je pourrai rentrer chez moi de bonne heure ; mais , je m'arrête ici trop long-temps. Adieu ; à tantôt ; je m'en flatte , du moins.

CÉLIE. Adieu , *Marquise*. Je vous verrai demain , n'est-ce pas ?

LA MARQ. Oui , si cela m'est possible.

LE DUC. Avec la permission de *Célie* , Madame , je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été si long-temps sans la voir , vous n'ayez plus d'une chose à lui dire : J'en ai , de mon côté , quelque'une à faire , & vous m'obligerez , *Duc* , de ne pas vous gêner.) *Ils passent dans une autre pièce.*)



S C E N E I V.

LA MARQUISE, LE DUC.

L E D U C.

PARBLEU ! J'ai donné là dans un beau piège , moi !

LA MARQ. Dans lequel , donc ?

LE DUC. Quoi ! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour la porte ? Et vous encore , qui me condamnez à passer ici la journée sans vous !

LA MARQ. Ce n'est pas moi , mais les circonstances , qui vous y condamnent. Au reste , le grand malheur que de passer quelques heures tête-à-tête avec une jolie femme , & d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu !

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux *Prévanes* , assurément ; & je crois l'avoir prouvé : mais pourtant , elle me fera mourir d'ennui , si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQ. *Prévanes* ! Qui est cet homme-là ?

LE DUC. Vous me confondez par cette question.

LA MARQ. Hélas ! *Célie* pourroit vous la faire ; & avec bien plus de sincérité que moi.

LE DUC. Cela seroit-il possible ?

LA MARQ. Eh ! pourquoi pas ?

LE DUC. Ah ! Quelle horreur !

LA MARQ. Celles de ce genre là sont si communes.

LE DUC. Quoi ! Ce même homme qu'elle devoit éternellement pleurer , ou , du moins , n'oublier jamais ; à qui elle doit tant ! du souvenir de qui , il n'y a encore que huit jours , elle paroissoit si remplie , & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même , est pour jamais anéanti dans son cœur !

LA MARQ. A parler sérieusement , j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre , n'est pas qu'on vous en entretienne trop long-temps ; à moins , cependant , que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier ; car en ce cas , il est certain que , quelque épuisé que soit pour elle ce sujet , elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC. Qui ! Moi ! Ah parbleu ! je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que , malgré cela , je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MARQ. Eh non ! vous dis-je ; nous avons diné tête-à-tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture , & cet estomac rebelle qui , selon elle , ne veut plus rien digérer , elle a mangé beaucoup mieux que moi , qui faisois diette depuis vingt-quatre heures. Après , nous avons eu ensemble une

fort longue conversation , laquelle , par parenthese , auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue , que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes* , en effet , n'y a , je crois , été nommé qu'une seule fois : encore a-ce été par hasard.

LE DUC. De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne le pleure plus ?

LA MARQ. Ce seroit , peut-être , un peu trop dire : mais , du moins , je doute qu'elle le pleure encore long-temps , & que même , aujourd'hui , elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas , cependant , que , si ma conjecture est juste , ce ne soit bien malgré elle , que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes* ; mais c'étoit à sa manière , & elle a , par malheur pour elle , une de ces ames qui , quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire , ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point , & pour qui , sur-tout , la douleur est un fardeau insupportable. Aussi , ne voudrois-je pas répondre que , forcée de paroître devant nous , amis intimes de son malheureux amant , & confidants de leur tendresse , aussi affligée qu'elle sent qu'elle devoit l'être , notre présence ne lui fût à présent , plus à charge qu'à gréable , ou nécessaire.

LE DUC. En ce cas , pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle ? A quoi peut lui servir cette fausseté ?

LA MARQ. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, & sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de *Prévanes* : car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir long-temps : elle tâche donc de masquer l'ame qu'elle a, de celle qu'il seroit beau d'avoir ; & c'est précisément, ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

LE DUC. Mais, croyez-vous qu'elle se console de *Prévanes* au point d'en prendre un autre ?

LA MARQ. Je n'en fais rien ; mais quand cela arriveroit, je n'en serois pas bien surprise : elle n'est pas morte.

LE DUC. Ah ! cela seroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle !

LA MARQ. Affreux, j'en conviens ; fort ordinaire pourtant. Ce n'est pas la faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a pensé mourir, & s'il en est mort, elle l'a pleuré : si ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, e'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh ! qui sait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate ? Nous ne récompensons jamais les sacrifices que l'on nous fait, que quand

nous sommes dignes qu'on nous en fasse. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant peut-être point dans le fond absolument mal, n'en est cependant pas plus faite, par son excessive légèreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC. Ah! Ce n'est pas, non plus, d'aujourd'hui que je la connois.

LA MARQ. Ah! ah! Est-ce qu'elle auroit eu des vues sur vous?

LE DUC. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MARQ. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE DUC. Vous avez raison: il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous-deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MARQ. Bon! Vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naîsse pas de caprices.

LE DUC. Et puis, je ne fais pas, elle ne m'a jamais plu.

LA MARQ. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non-seulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plu, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MARQ. Mon amie ! Pouvez-vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caractères aussi différents que le sont les nôtres ? La parenté a commencé notre liaison ; *Célie* l'a continuée plus par nécessité que par goût ; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mère qui, l'estimant déjà bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle, & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point si sa fantaisie se tournoit de votre côté : mais elle m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvoit à son gré, ce ne seroit point du tout pour elle, une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraind qu'à un certain point sur ces sortes de choses ; & , dans le fond, elle pense sur cela comme tant d'autres....

LE DUC. Savez-vous qui je crois qu'elle prendroit, si cela pouvoit s'arranger avec vous ?

LA MARQ. Qui ? *M. d'Alinteüil* ? Vous vous trompez ; elle l'a déjà eu.

LE DUC. Je ne l'ignore , ni ne puis l'ignorer ; car c'est lui qui me l'a dit : & de plus , il m'a prouvé , par les lettres même de *Célie* , qu'il me disoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux , leur affaire a-t-elle fini ? Je n'ai pas trop suivi cela : est-ce par lui ?

LE DUC. Mon Dieu ! Non , c'est elle qui l'a quitté pour *Manselles* , & je l'en ai vu même furieusement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort : c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve , comme le successeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raison : c'est dommage que dans ces circonstances-là , on commence par crier ! & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sortise. Au reste , d'*Alinteüil* est devenu son ami & c'est ce qui me feroit penser que , désœuvrés comme ils le sont tous deux , ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractère , vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre , qu'il a été aisé de les avoir ?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur.

LA MARQ. Non , sans doute : mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former ,

au bout d'un certain temps , elle est usée , & usée à ne jamais renaître : si c'est le caprice , il est passé ; est-ce la vanité , elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage ?

LE DUC. Voilà des railons auxquelles il me semble qu'on ne sauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de *Célie* , si elle prend , ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un , voulez-vous parier , en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle , que ce sera monsieur de *Bourville* ?

LE DUC. Ah ! parbleu ! J'en serois comblé de joie ; il est fort aimable , & mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce sera lui ?

LA MARQ. Sur ce qu'à un souper qu'il fit avec elle , peu de jours avant qu'elle tombât malade , elle en fut si frappée , que , sans tout ce qui est arrivé depuis , nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* aussi légèrement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai , du moins , eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car si , par les agréments , elle a de quoi tenter *Bourville* , elle n'a sûrement pas , dans le caractère , de quoi le fixer. Je sais , de plus , qu'il est actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous savez aussi , je crois , que cela n'empêche rien ; & que le sentiment le plus tendre , vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisie.

LE DUC. Aussi ne douté-je point que

quand il auroit vu *Célie*, avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Est-ce que l'impression a été respective ?

LE DUC. Mais, oui : c'est-à-dire, qu'il s'est fort bien apperçu des vues qu'elle avoit sur lui, & qu'il ne s'éloignoit pas d'y répondre ; & je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MARQ. C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait, en ce genre, tant de choses ridicules!... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt ; j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-temps avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie* ;

LE DUC. Ah ! de grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQ. Oh ! pas seulement une minute : l'état de ma mere m'inquiète ; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez *Célie* seule plus long-temps.

LE DUC. Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut : mais en vérité ! pour les gens qui s'aiment, les bien-séances & les devoirs sont de bien terribles choses ! (*Il la conduit à sa chaise & rentre dans le cabinet de Célie.*)

Comme il y a des lecteurs qui prennent garde

à tout , il pourroit s'en trouver qui seroient surpris , le temps étant annoncé si froid , de ne voir jamais mettre de bois au feu ; & qui se plaindroient , avec raison , de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée , on est obligé de dire , que pendant l'entretien de la Marquise & du Duc , Célie a sonné , & que c'étoit pour qu'on racommodât son feu. L'éditeur de ce dialogue s'étant , à cet égard , mis hors de toute querelle , se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

S C E N E V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon , *Madame* , de vous avoir fait attendre si long-temps. J'ai , peut-être , abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder : mais , ainsi que vous l'avez remarqué vous-même , j'ai plus d'une chose à lui dire ; & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer , de l'accident qui l'empêche de rester avec nous : mais ce n'est pas là le premier tour que madame sa mère me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme ! Et que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée ! Et qu'elle y réunit de charmes ! Que de douceur & de sûreté dans le commerce ! Que de tendresse & de vérité dans le cœur ! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait ; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'affirmer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu ; car, sans prétendre attaquer le mérite de la marquise ; & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser ; mais il falloit que vous vécussiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître persuadé.

LE DUC. Oserois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise foi ?

CÉLIE. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en per-

DE CRÉBILLON, FILS. 167

mettent , s'embarraissent ordinairement assez peu s'ils peuvent , ou non , les justifier ; & c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

CÉLIE. Vous croyiez-donc , vous , avant que de vous lier avec la marquise , qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer ?

LE DUC. Oui , je le pensois : c'étoit , je l'avoue , un peu gratuitement , parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer ; mais je ne m'en croyois pas pour cela , plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi ! pas même une exception en faveur de *madame d'Olbray* ?

LE DUC. *Madame d'Olbray* ! Je n'ai jamais connu cette femme-là , moi.

CÉLIE. J'aurois juré que si : mais , pour vous être aussi inconnue que vous le dites , ce nom là vous étonne singulièrement.

LE DUC. Il est vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer , & sur-tout à propos de moi. Me seroit-il , au reste , permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle ?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit ? Cela est-il vrai ?

LE DUC. Hélas ! mon Dieu , oui : mais entre nous , s'entend ; car j'en suis si honteux , que je ne saurois me résoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance sur cela me paroît assez bien fondée. Cette femme est affreuse! Mais se peut-il qu'elle ait jamais été bien?

LE DUC. Ma foi! j'ai oui dire que non à ma grand'mere : ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolument mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne savois pas dans ce temps-là ce que c'étoit : elle me disoit qu'elle étoit charmante, & je le croyois : car que faire? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'avois, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-temps à vous arranger avec elle?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien sûr encore, & elle fit fort bien : je serois mort de ma flamme, plutôt que d'oser l'en instruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là : mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; &, avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

LE DUC. Ah ! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangeant si bien & si promptement les choses, que l'on se trouve tous deux du même avis, sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un ni l'autre, comment cela s'est fait.

CÉLIE. Cela fait horreur ! Et vous aimiez cette vilaine femme-là ?

LE DUC. A la fureur ! Je le croyois, du moins. Eh ! pourquoi donc pas ?

CÉLIE. Quoi ! Une femme qui se livroit d'une façon si affreuse !

LE DUC. Qu'est-ce que cela me faisoit, à moi ? Il étoit tout simple que ma reconnoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît : comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier sentiment, il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eut fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi ! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de *madame d'Olbray* ?

LE DUC. Oui : il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu ; mais elle ne m'en étoit que plus chère.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun temps de votre vie, vous eussiez été si dupe : cela me paroît incroyable !

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une simplicité singulière.

CÉLIE. Si cela est vrai, *Monsieur le Duc*, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC. Cela n'est point douteux, & ne sauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la première passion de *madame d'Olbray*, avez-vous apporté dans le monde, une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaisantez ici ; & n'y avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises !

CÉLIE (*en soupirant*). Grand Dieu ! si je l'ai été !

LE DUC. Ce soupir paroît être, en vous, l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrappée ?

CÉLIE. Quelle question ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis si long-temps ?

LE DUC. Cela est vrai ; je suis dans mon tort : mais comme je ne savois pas si vous consentiez à paroître vous souvenir de ces premiers événements de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me dispenser de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puisque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être surprise aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le seriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; & , entre nous, l'objet qu'il avoit ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE. J'en conviens ; mais je ne le savois pas.

LE DUC. Quoi ! vous supposiez que mon-
sieur de Norfan pouvoit être fidele, ou fixé ?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimasse,
je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa
perfidie, jugez, quand il eut su me plaire,
combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déjà parlé
de lui ?

CÉLIE. Trop : & je puis, sans me tromper,
je crois, compter pour une des causes qui me
perdirent, l'affectation que l'on eut de ne
chercher à m'effrayer que de cet homme-là.
En paroissant le regarder comme le seul qui
pût être dangereux pour mon cœur, on me
força à n'occuper que de lui mon imagina-
tion, qui, d'elle-même, peut-être, se seroit
fait un autre objet, ou ne s'en seroit point
fait du tout. On ne pouvoit point me parler
de l'excès de son inconstance, & du nombre
infini de femmes qu'il en avoit rendu victi-
mes, sans, en même temps, m'apprendre
qu'il avoit su leur plaire ; & quoiqu'on cher-
chât à lui donner à mes yeux tous les vices,
tous les défauts, & tous les ridicules pos-
sibles, on ne put m'empêcher de croire que,
pour toucher si universellement, il falloit
qu'il eût de grands charmes. Cette idée que
je cachois avec soin, mais qui ne m'en ob-
sédoit que plus, me donna de le voir, le de-
sir le plus ardent ; désir dont, malheureuse-
ment, le mari qu'on me choisit, n'avoit pas
de quoi me soustraire ; & qui, s'il n'étoit

pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raison : l'on n'occupe pas long-temps l'imagination d'une femme, sans aller jusques à son cœur, ou, du moins, sans que par les effets, cela ce revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien sensiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là ! A peine me vis-je ma maîtresse, que mon premier soin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter ; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curiosité, fut, de ma part, poussée si loin, & avec si peu de ménagement, je parlois de lui si souvent & avec tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours, lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déjà. Nous nous rencontrâmes donc bientôt : & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que j'en reçus, en fut beaucoup moins vive : car enfin, ce n'étoit pas là le fantôme à qui je m'étois déjà rendue. D'ailleurs, la sorte de légèreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit con-

çues, & qu'il ne fut, on ne voulut pas me dissimuler, me bleffa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; &, sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien, je lui sus en même temps mauvais gré de me le faire sentir. Je ne fais s'il s'en apperçut; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu, par des façons moins légères. Cette différence ne m'échappa pas; comme je ne doute point aujourd'hui, qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des distractions, montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que si la crainte de me commettre, ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports, à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces stratagèmes, à vous parler naturellement, étoient un peu usés; & je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous, l'effet qu'ils y firent alors; car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais, non: à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroissoit le désirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on

m'en avoit dit me revint; & me donna pour lui une sorte de repoussément qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, regarder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être aimée, & que vous crussiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvements étoient rapides & confus: mais, autant que je puis aujourd'hui me rappeler des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus désiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne-foi: mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée! Car, pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la première vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame?

LE DUC. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards: peut-être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne

l'éprouvâtes : peut-être aussi que , si vous eussiez ignoré les succès auprès des femmes , il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier , d'autant plus aisément , qu'on a remarqué qu'en général , vous vous défendez avec moins d'avantage , contre un homme en réputation , quel qu'il soit d'ailleurs , que contre l'amant le plus aimable ; mais qui n'offre point à votre amour-propre , l'appas de la célébrité. Eh. bien ! *Madame* , comment se passa cette première soirée ?

CÉLIE. Ce qu'il y a d'affreux , c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison , quoiqu'une de ses premières victimes , étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre , étoit une affaire arrangée ; & de tous ceux qui se trouvoient là , j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc , se faisant une loi de contribuer à ma perte ; les femmes , pour avoir une compagne d'infortune de plus ; les hommes , pour s'amuser , on nous fit faire ensemble une partie de berland ; & il ne fut que trop m'y forcer à donner à tous ses mouvements , cette attention inquiète & intéressée , que je n'ai jamais vu être sans danger pour nous , & qui , peut-être , est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin , on servit ; & vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale ; & comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue , & aussi variée que la sienne , je ne fus pas moins étonnée de

la multiplicité de ses connoissances, que de l'agrément qu'il savoit répandre sur les matieres qui en sont le moins susceptibles; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains; de la facilité singuliere avec laquelle son esprit se plioit à tous les tons; & comment, le donnant à tout le monde, il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit, une haute idée du sien, l'entretien se partageait; le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de son amour; &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois désiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légèrement, sans doute; pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

CÉLIE. Peut-être aurois-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs; & qui, tout brûlant qu'il étoit, remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher; & que, sur d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta, & dans les expressions dont il se servit,

ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon sexe, ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer; & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta, & avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien! vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit peut-être envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme monsieur de *Norfan* faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination, l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desireroit qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément! cela est tout simple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse, & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre,

que pour en inspirer le desir. *L'amour*, comme dit *La Fontaine*, est nu, mais il n'est pas crotté. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je suis, *Madame*, tout-à-fait de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne pas chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis,..... Et monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous, aux simples propos ?

CÉLIE. Comment donc ! s'ils s'y tint ?

LE DUC. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, surtout débutant d'une façon si légère, qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particulièrement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette première rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue ?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une manière, non-seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inspi-

soit, il fut enfin faire passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi ! vous lui dîtes que vous l'aimiez ?

CÉLIE. Non, pas absolument ; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

CÉLIE. D'aveu ! Je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalents qui le satisfirent, qui lui formerent une sorte de certitude ? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, seulement ! Ce ne fut donc pas lui qui vous ramena ?

CÉLIE. Assurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible ? Nous ne sortîmes même pas ensemble ; mais je ne fais : il falloit que, d'avance, & dans la supposition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup : mon cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur la route, me mena par des rues aussi

désertes que détournées : au bout d'une de ces rues, mon carrosse arrêta. Monsieur de *Norsan* qui, sans que j'en fusse rien, m'attendait, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi ; & supposant obtenu, l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il falloit pour les empêcher de percer, l'obligèrent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit ; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune, & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC. Vous en direz ce que vous voudrez, *Madame* ; mais, avec votre permission, il falloit que (& vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant !

CÉLIE. Que voulez-vous ? Une femme timide, & qui ne fait encore la valeur de rien.... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises... L'étonnement, qu'on ose, dès la première vue, en tenter de pareilles..... Le goût qui combat l'indignation.....

LE DUC. Eh mon Dieu ! tout cela se com-

prend de reste ; & vous voyez même , que je l'avois deviné : au surplus , vous ne m'en croirez peut-être pas , mais voilà , j'en suis sûr , la première insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi , je ne conçois pas comment , une seule fois en sa vie , cela a pu lui réussir : mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage , vous ?

LE DUC. Comme cela : oui , & non , selon les occasions , encore plus suivant les caractères. On croit assez généralement , quoiqu'à tort , peut-être , que rien ne nuit à la vertu comme la surprise ; & il est assez naturel que ceux qui l'imaginent , cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'étonnement est suivi , ou accompagné de la colère , il y en a aussi en qui il suspend toute faculté ; & l'on ne sauroit , je crois , nier que pour celles-là , une témérité imprévue , quoique non désirée , ne soit très-dangereuse. Si l'on savoit quelle est , sur cela , la façon de penser d'une femme , on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a besoin de l'être pour être vaincue , & les deux sexes y gagneroient également : mais , réduit comme on l'est presque toujours , sur une chose si essentielle , à marcher au hasard , & à en attendre tout , le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité , ou la retenue ? On est si exposé à être la dupe des physionomies , & même des réputations , que , quelquefois , c'est à la femme qui en



fait le moins de cas , que l'on présente un hommage respectueux ; & que c'est avec celle qu'elle révoltera le plus , que l'on mettra en œuvre l'insolence : pour moi , comme il arrive assez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre , mon avis est , qu'il nous est de la dernière importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE. Mais celle dont nous parlons est affreuse ! Et elle est en même temps la preuve d'un si cruel mépris , qu'il me paroît impossible qu'elle détermine quelque femme que ce soit.

LE DUC. Plaisanterie à part , je suis sur cela totalement de votre avis : il y a , cependant , une chose qui me tient , à cet égard , un peu en suspens : c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous , il n'y a , en même temps , pas d'homme , (j'entends de ceux qui sont , ou se disent dans l'usage de l'employer) qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion sur la même chose , j'inférerois donc , ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression quelle fait sur nous , s'ils s'en sont indistinctement servi avec toutes , leur a manqué ; ou que , quoique toutes paroissent également la réprouver , il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impose , non-seulement plus qu'elles ne disent , mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CÉLIE. Plus qu'elles ne voudroient ! Quel conte !

LE DUC. Mais sans doute : s'il y a au monde quelque chose de bien prouvé, c'est qu'il y a des instants où, quelque peu disposée que, par la nature où par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguier par la témérité, elle peut prendre beaucoup sur elle : & si cela est, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'est le plus involontairement du monde, qu'elle admet une chose qui n'est pas moins contre sa constitution, que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres moments où la femme qui, par toutes sortes de raisons, doit regarder l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage, plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la première, on a saisi le moment ; avec la seconde, on l'a manqué ; & en bonne physique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni se flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'est-ce que le moment ; & comment le définissez-vous ? Car j'avoue de bonne foi, que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, si elle est aperçue, ou sentie par quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus com-

plaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolents.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs: mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre; il y auroit, quelquefois, trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui! Pour vous en savoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse:

CÉLIE. Et c'est, cependant, ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend! cet accord si doux du plaisir & de la gloire, est, par exemple, ce qui paroît tenter le moins monsieur de *Norsan*.

LE DUC. Quelquefois, par hasard; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certainement, réunissoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CÉLIE. Cela se peut; mais vous l'avez aussi vu courir après des espèces qui n'auroient pas

seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets-de-chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainsi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins surpris, ni moins scandalisé que moi-même, des choix que quelquefois, on lui voyoit faire.

LE DUC. On est souvent étonné, à la guerre, de voir un grand général, s'amuser à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ses projets, & par conséquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroissent si peu faites pour le tenter. Il en est de même de monsieur de *Norsan* : on ne voit que ce qu'il fait ; mais on n'en pénètre pas le motif. On le juge pourtant. Mais puisque nous voilà retombés sur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indignation, très-méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentiments qu'il vous avoit inspirés ? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE. Je l'aimois ; & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part ; & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fut, qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusques par la cheminée ! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux suisse que l'on m'avoit donné comme le suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas de s'attacher indécem-

ment à tous mes pas , sur le spécieux prétexte d'une indisposition , je me renfermai chez moi ; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne , que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées , & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir ; une nuit que je venois de me coucher , je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grifon ; & , ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux , vous allez trouver bien plus singulier encore , c'est que ce ne fut qu'à une violence nouvelle , & fort supérieure à la première , que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquûre du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu , sans doute , si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise ; mais seule avec lui , (car enfin c'étoit l'être , que de n'avoir autour de moi , que des valets qui lui étoient vendus ;) l'état où j'étois... la surprise.... l'effroi....

LE DUC. L'amour....

CÉLIE. L'amour ? Non ; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire , ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvements divers , je crus distinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui , cependant , combattoit pour lui , beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi ! si l'on vouloit considérer de sang-froid , combien de choses s'arment contre la vertu d'une femme , on seroit plus

étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque temps , qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle , quelquefois , elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là est bien vrai ! Mais ce n'en est pas moins une réflexion , que les hommes , & monsieur de *Norsan* tout le premier , ne se présentent guere.

LE DUC. Bon ! Lui ! Est-ce qu'il croit à la vertu ? Il a , sur cela , les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain , c'est que ce qu'il m'en croyoit , ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh ça ! *Madame* , convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas , à vous dire le vrai , pourquoi vous trouvez qu'il faisoit si bien d'en agir avec moi si légèrement , ou , pour parler plus juste , avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh ! pour des exemples , elle en a tant que vous en seriez confondue ; & croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité , que d'avoir , en secret , à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE. Voilà , pour les anciens , de bien étranges maximes !

LE DUC. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous.

ne pensez , c'est que moi , personnellement , je n'ai jamais employé le respect , que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas là , on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant ; & qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiois : mais , soit que , dans ces circonstances-là , une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu , soit par d'autres raisons que j'ignore , on ne m'en a pas , dans le fond , su plus de gré ; & plus , par mon imbécille retenue , j'ai perdu d'occasions , que depuis je n'ai pu retrouver , plus je suis convaincu que si *mon-sieur de Norfan* vous eût respectée autant que vous croyiez avoir envie de l'être , il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui , ou que , du moins , vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

CÉLIE. Tout cela est possible ; mais , du moins , il n'auroit pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

LE DUC. Je ne suis pas , comme vous savez , ni plus impertinent , ni moins délicat qu'un autre ; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme , comme vous dites , par de mauvaises voies , au regret de l'avoir manquée par plus de ménagements qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser , c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité , qui , en la décidant ,

ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches miseres, auxquelles, d'elle-même, elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & de se le dire inutilement. Oh ! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide ; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainsi dire, piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE. Ah ! Vous voulez ressusciter le *persiflage* ! C'est un projet !

LE DUC. Sans m'amuser à défendre mon raisonnement, permettez-moi une question : pardonnâtes-vous, ou non, à monsieur de *Norsan*, la violence qui vous mit dans ses bras.

CÉLIE. Assurément ! je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à prendre !

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tout les Suisses ; de n'avoir transformé des ramoneurs en grisons, ou des grisons en ramoneurs ; de ne s'être enfin donné

des peines incroyables , que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit ; & là , d'une voix lamentable , entrecoupée par les soupirs , étouffée par les sanglots , vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis sur votre personne , & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin , si vous lui en eussiez laissé la commodité ?

CÉLIE. Pensez - vous que cela eût été si déplacé ?

LE DUC. Mais cela ne vous auroit-il point paru bien ridicule ? Premièrement....

CÉLIE. Oh ! ne rebattons pas , je vous prie , ce point-là plus long - temps : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choses si différemment , que ce seroit entre nous deux , matière à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard , c'est que vous vous trompez beaucoup , si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace , encore une fois , laissons cela : abstraction faite de toute autre chose , vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeler l'idée du plus perfide de tous les hommes , ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC. Eh bien ! Je puis vous dire une

DE CRÉBILLON, FILS. 191

chose , parce que , de vous à moi , je la crois exempte du soupçon de flatterie ; c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de monsieur *de Norfan* , je ne doutai pas , quand je le vis s'attacher à vous , que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avoient pu faire , qu'en un mot , vous ne le fixassiez. Aussi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée , & le peu de temps qu'il vous resta.

CÉLIE. Oh ! pour cela , il est vrai que , si vous en exceptez cette première fougue , qui ne prouve pas plus pour nos charmes , que pour vos sentiments , il n'a pas tenu à lui que je restasse très-convaincue que je n'avois en moi , d'aucune façon , rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais , peut-être , vous parler avec trop de franchise ; mais il est sûr que si l'idée , aussi injuste que cruelle , que sa propre désertion vous avoit laissée de vous même , a pu contribuer pour quelque chose à vous faire prendre monsieur *de Clêmes* après lui , son inconstance a eu pour vous de bien désagréables suites.

CÉLIE. (*en rougissant.*) M. *de Clêmes* !

LE DUC. Au moins , je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après son autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'est un de ces faits que , quand ils ne sont pas véritables , sont fort agréables à supposer , je ne serois pas surpris

que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur ; & si vous vous rendiez justice, vous le trouveriez aussi simple que moi-même.

CÉLIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureusement pour moi, l'accuser de s'en être vanté sans raison.

LE DUC. Quoi ! *Madame* ! Il est réel qu'il vous a plu ! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh ! Comment est-il possible que vous ayez donné à monsieur de *Norsan* un pareil successeur ! car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre ; & quoiqu'on ne puisse équitablement lui refuser de l'esprit, il n'en est pas moins vrai que ce qu'il en a, est bien éloigné d'être aimable. C'est une prétention ! Un bavardage ! Un travers dans les idées, qui ne ressemble à rien ! & dont je suis confondu que vous n'avez pas été affectée aussi désagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE. Mais, il n'est pas absolument dénué de graces ; & dans le tête-à-tête (où vous savez qu'on a toujours moins de prétentions) son esprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui donnez, & que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on
doive

doive entendre avec tant de plaisir : pour les graces , j'ai peine à comprendre que , venant de vivre dans la dernière intimité avec l'homme de son siècle qui en a le plus , & de plus à lui ; les graces gauches , maussades , & forcées de monsieur de *Clêmes* , aient pu faire sur vous quelque impression.

CÉLIE. Je n'ai pas , aujourd'hui , moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit , apparemment , ce vuide affreux qui succède à une passion , & si pénible pour quelqu'un qui vient d'engôûter les charmes : son assiduité ; la patience ; l'ennui du désœuvrement ; un desir mal raisonné de vengeance..... En vérité ! moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir , dans ce cas-la , se rendre compte de ses motifs , cela n'est pas non plus sans exemple , & je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé , comme à vous , de prendre un engagement sans avoir jamais pu depuis , avec quelque soin qu'elles s'examinassent là-dessus , se dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sansraisonner sur cela davantage , ce qu'il y a de certain , c'est qu'il n'étoit pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour savoir ce qu'en ce genre-là , fait , ou peut faire une femme , ce n'est pas toujours dans le vraisemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE. Croiriez-vous bien une chose ? C'est que née sensible , & adorée de monsieur de

Clêmes ; moi , ne croyant pas , à la vérité , que je l'aimasse ; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conséquent , tout ce que ce desir , & les sens mêmes devoient produire) jamais , malgré ses efforts & les miens , il n'a pu parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec son prédécesseur.

LE DUC. Quoi ! pas même ce dédommagement ?

CÉLIE. Pas même : cela est-il imaginable ?

LE DUC. A la rigueur , oui : l'amour qu'on veut avoir , ne vaut jamais l'amour qu'on a ; & puis , à dire la vérité , monsieur de *Clêmes* , tout de suite après monsieur de *Norfan* ; sans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées ! Monsieur *Clêmes* est si gourme ! Il devoit être si empêtré dans son bonheur ! si gauche dans ses caresses ! met tant pédanterie dans ses transports mêmes !... Ma foi ! *Madame* , à tous égards , vous aviez fait-là un terrible choix ! Heureusement pour vous , les circonstances l'excusoient ; & plus heureusement encore , cela n'a duré que le temps que doit durer une affaire de dépôt. Un mois de plus , vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette considération , toute importante qu'elle est , qui me le fit quitter ; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur , que ceux qui l'avoient com-

pris le moins , trouva bientôt que je n'avois fait , tout au plus , que lui rendre justice ; & cette présomption si déplacée , m'éclairant sur ses ridicules , me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs , il est , comme vous l'avez remarqué très-bien , sec , pédant & gourme ; & il a de tout cela , plus encore dans l'esprit que dans la figure : il possède , de plus , le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix ; mais , j'abhorre la domination , sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que , non-seulement je ne l'aimois pas , mais encore que , quelque chose que lui & moi pussions faire , je ne l'aimerois jamais davantage , fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; & en effet , je remarquai , contre mon attente , que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux ! *Madame* : je puis vous le certifier , moi ; cela y prit même si bien que , pour peu que cela eût été d'usage , on se seroit fait écrire à votre porte ; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste , auroit certainement été le mien.

CÉLIE. Un empressement si vif de votre part , m'auroit d'autant plus étonnée , que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC. Je ne vois pas bien comment une chose si simple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais , pardonnez-moi : vous m'a-

viez vu prendre monsieur *de Clêmes* avec tant d'indifférence , que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit , on ne peut pas plus égal , que je le gardasse , ou non ; & que par conséquent , une démarche de votre part , qui auroit tendu à me faire penser le contraire , m'auroit avec raison surprise.

LE DUC. Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur , pour peu qu'on soit ami des gens , on est bien aisé de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE. Un aussi foible sentiment que celui dont vous parlez , doit , sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage , laisser une bien grande indifférence ; & vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela , ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites , que je restasse , ou non , attachée à monsieur *de Clêmes*.

LE DUC. Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts , il ne se peut pourtant pas , que l'on reste indifférent sur cela à un certain point , lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

CÉLIE. Oh ! ce n'est que cela ! J'aurois presque imaginé toute autre chose.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CÉLIE. Non , pas précisément ; mais quelque chose de moins général , & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accor-

diez : cela a ses nuances , comme vous savez.

LE DUC. Oh ! cela n'étoit pas , non plus , tout-à-fait si général !

CÉLIE. A la rigueur , cela étoit possible ; mais vous ne vous conduisiez point avec moi , s'il vous en souvient , de façon à me le faire croire : car entre nous , & sans vous en faire de reproches , au moins , vous êtes , de tous les hommes qui me virent alors , celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

LE DUC. A vous parler naturellement aussi , je crois que dans le tourbillon où vous étiez , & obsédée d'adorateurs , vous eûtes bien peu le temps de distinguer si je manquois ou non , dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne soit point , puisque je m'apperçus que vous ne la grossissiez pas.

LE DUC. Ce fut , peut-être , à cause de cela seul que vous vous en apperçûtes ?

CÉLIE. Vous me croyez donc bien vaine ?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même assez de vanité pour croire que vous dussiez attacher à mon hommage , un bien grand prix ; mais c'est que , quelquefois , vous voyez plus en ce genre , ce qu'on vous refuse , que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous* , je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus , qu'il y a des positions où , quelqu'aimable qu'une femme puisse nous paroître , il ne seroit pas convenable de le lui dire sérieusement , parce que l'on courroit le risque de :

la tromper, ou d'être infidèle, & qu'un honnête homme ne doit s'exposer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choses là : de le lui aller dire à titre de simple fleurette, & sans aucun autre objet, en est une qui m'a toujours paru souverainement ridicule ; & c'est aussi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CÉLIE. Cela est plaisant ! je vous aurois cru moins de scrupules sur la première de ces deux choses-là, & plus de goût pour la seconde, & si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec monsieur de Clêmes, il sembleroit que, dans ce temps là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je serois en droit de vous supposer : car, n'est-ce pas ce que, si je voulois, je pourrois inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'usage ?

LE DUC. Si ce n'est pas, dans la dernière précision, ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, sans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce sens-là.

CÉLIE. Pour moi, qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autre ; & je crois que je ne serois pas la seule qui les interprêtât comme je fais.

LE DUC. C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on auroit qu'elles le signifiaient; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

CÉLIE. Oh ! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette espèce, me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CÉLIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner toute la première, un très-grand.

LE DUC. Je ne fais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

CÉLIE. C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos graces, qui les excusent; & toutes n'en ont pas, comme vous savez. (*Ici la conversation tombe une minute, à peu près; & Célie paroît rêver assez profondément. Le duc enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort.*)

CÉLIE. Je cherchois à me rappeler quelle femme vous occupoit vous-même, lorsque monsieur de Norfan me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me souviens, c'est que je faisois quelque chose; mais j'ai

rois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CÉLIE. Il falloit que cela ne vous intéressât pas beaucoup, puisque vous en avez si peu conservé la mémoire.

LE DUC. Assurément : selon toute apparence, c'étoit quelque fille.

CÉLIE. Et quand je quittai monsieur de Clêmes ?

LE DUC. C'étoit quelque chose qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CÉLIE. Oserois-je bien, à présent, vous demander pourquoi, lorsque monsieur de Norfan me quitta, vous sentant, de votre aveu même, une sorte de goût pour moi, & ne faisant rien qui vous imposât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai monsieur de Clêmes, étant, à fort peu de chose près, dans la même position, vous gardâtes le même silence ?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il est vrai que dans le temps que monsieur de Norfan vous rendit votre liberté, la mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes : elle vouloit, à toute force, que je l'aimasse : c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue ; en conséquence,

elle ne se prêtoit plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes, des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérochant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoissoit ma façon de penser là-dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non-seulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde, dont je me ferois défié le moins.

CÉLIE. Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assurément, que je fissé rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie ; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela !

CÉLIE. Oui : tout autant : c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le temps de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais ! *Madame*, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre *de Clêmes* & d'*Alinteüil* un si long intervalle ?

CÉLIE. (*en affectant de rire*) Monsieur d'*Alinteüil* ! Voilà une bonne folie ! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde ?

LE DUC. On a pris cette liberté : est-ce que vous n'en saviez rien ?

CÉLIE. En voilà , je vous jure , la première nouvelle : & vous crûtes donc , vous , que je l'avois ?

LE DUC. Ma foi ! oui : sur des choses de ce genre , je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde , sur-tout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle-là.

CÉLIE. Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce caractère de vraisemblance si frappant ?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE. Elle étoit amicale ; j'en conviens.

LE DUC. Oh ! oui , fort amicale !

CÉLIE. C'est qu'au fait , elle n'étoit que cela ; & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné , je ne fais pas comment , pour éviter de pareilles imputations , il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait , comme ami , beaucoup de cas de monsieur d'Alinteüil ; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant ; & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi , car il est aisé de faire pis , d'Alinteüil , avec une figure fort agréable , & beaucoup d'esprit , n'est pas un amant , ni qu'il doive être si difficile de prendre , ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je conviens , d'ailleurs

avec vous, qu'on ne sauroit de toutes façons, être plus aimable, mais, comme vous savez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît digne d'être aimé; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui, de façon à faire penser qu'il le fût; à moins pourtant, que les plus simples témoignages d'amitié, ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, *Madame*! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser?

CÉLIE. Assurément, oui! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru; & l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, (& le nombre n'en étoit pas médiocre) les retirèrent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles; & assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentimens, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle effraya?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludéz ma question plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh ! oui, *Madame*, je fus de ce nombre : quelle raison, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire ! Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun temps de votre vie, vous ayez pensé à moi, d'une certaine façon, lorsque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables ?

LE DUC. Toutes ces preuves qui déposent, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduisent à mon silence ; & ce même silence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne fais pas ; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, ou parle de son sentiment actuel, ou prépare les voies à son sentiment à venir : il me semble du moins, qu'en général, c'est assez votre usage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame* ; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que soit un usage, il n'est pas suivi par tout le monde, ou qu'en l'adoptant, chacun, d'après son caractère, le restreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonspection, vous avez du perdre bien des occasions d'être heureux ; ou vous

avez forcées à de bien désagréables avances, les femmes qui vous distinguoient ; car il seroit injuste de croire qu'il soit également commode pour toutes, de parler les premières ; & indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour en venir là , c'est une démarche dont, quelque aimable qu'on puisse être , le succès est si peu certain ; & qui, d'ailleurs , expose à donner de soi des idées si singulieres, qu'il faut nécessairement, pour se la permettre , l'amour le plus tendre.....

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE. Mais vous , *Duc*, que penseriez-vous d'une femme qui , nourrissant depuis long-temps dans son cœur , je ne dis pas un sentiment déterminé , mais un penchant tendre , auquel différentes choses des deux parts, l'auroient empêchée de se livrer ; & qui , aussi lasse de le contraindre , que de ne le pas voir pénétrer , l'avoueroit, enfin , à celui qui l'auroit fait naître ?

LE DUC. Vous supposez , sans doute , qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle auroit , & qui eût pu le faire deviner ?

CÉLIE. Je ne le supposois pas : mais quand cela seroit ?

LE DUC. Dans la question que vous me présentez , vous imaginez , apparemment , un homme qui a de l'usage du monde ?

CÉLIE. Oui , si vous le voulez ; mais quand il n'en auroit pas ?

LE DUC. C'est que , dans l'un ou l'autre de ces deux cas , l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi , quelque supposition , de ces deux-là , que l'on veuille admettre , l'état de la question en sera si fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi , *Madame* ; la différence de l'homme qui n'est pas instruit , à l'homme qui l'est , n'est point , à ce dont il s'agit , aussi étrangère que vous le pensez. Dans une très-grande jeunesse , notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus , ce qui s'y passe pour nous ; & elle peut , sans risque , nous l'apprendre , parce que si ce n'étoit pas l'amour qui reçût sa déclaration , ce seroit le desir ; & que , quand une femme ne nous inspireroit rien , pas même la plus légère curiosité , il suffiroit , pour qu'elle nous en fît naître , ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux , qu'elle nous apprît que nous avons su lui plaire : mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé , qu'elle a pour objet ; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre , je crois qu'elle ne peut , sans hasarder beaucoup , aller plus loin ; parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui , qu'il ne l'ignore en effet ; & qu'un aveu de cette espece , ne sauroit être fait avec succès à quelqu'un qui , en ne voulant pas l'entendre , lui en fait , de

son indifférence pour elle , un, fort tacite , il est vrai , mais , pourtant , on ne peut pas plus marqué.

CÉLIE. Rien , sans doute , n'est mieux vu que ce que vous me dites ; & c'est dommage qu'il réponde si peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois savoir simplement , c'est ce que vous penseriez , vous , d'une femme qui se mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonstances , il faudroit avoir éprouvé une situation , sinon toute semblable , du moins , à peu près pareille ; & comme il ne m'est point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations , il me seroit difficile de vous dire affirmativement , de quelle façon je pourrois en être affecté.

CÉLIE. Premièrement , je ne crois point , avec votre permission , qu'il soit bien vrai qu'à cet égard , on ne vous ait jamais prévenu de politesse , mais quand cela seroit , je n'en serois pas moins persuadée qu'il y a des choses que , pour décider la sorte de sensation qu'elles pourroient faire sur nous , il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées ; & , si je ne me trompe , ce que je vous propose est de ce nombre.

LE DUC. (*embarrassé.*) Mais.... pardonnez-moi.... D'abord , les circonstances où l'on peut se trouver , doivent nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose.... Tel ayeu que , dans un certain temps , je

recevrois avec transport , peut , dans un autre , ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme , & me blesser dans la bouche d'une autre ; ou , sans faire sur moi une si désagréable impression , me laisser , du moins , sur les sentiments , dans la plus profonde indifférence. En général , il me semble que , pour cela , nous dépendons beaucoup de notre façon de penser , du plus ou du moins qu'en cet instant , une femme nous paroît sacrifier , & de nos préjugés sur ces choses-là , qui sont , assez ordinairement , la règle & la mesure de notre reconnaissance ; & , comme en quelque situation que nous puissions nous trouver , nous ne perdons jamais de vue , à un certain point , les intérêts de notre vanité , cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise ; parce qu'il ne sauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons ait de quoi flatter ou humilier notre gloire ; & que , peut-être , nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas , cependant , que si elle est extrêmement jolie , ou , seulement , qu'elle passe pour telle , qu'en faveur de ses agréments , ou du bruit qu'elle fait , nous ne lui pardonnions de manquer de décence ; & qu'à fort peu de chose près , nous n'attachions d'abord à notre victoire , le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras , la modestie , la pudeur , ont pour les uns des charmes inexprimables ; les autres , moins

déliçats , ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite ; & qu'enfin , le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns....

CÉLIE. Les uns ! Les autres ! Qu'est-ce , je vous prie , que tout ce long verbiage ? Ce que je veux savoir , n'est pas ce qui affecte plus ou moins , en bien ou en mal , tous ces gens-là ; mais ce qui vous affecte , vous , personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez , vous ignoriez ce qui , soit par votre constitution , soit par votre façon de penser , pourroit prendre le plus sur vous ; & c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures : voudrez-vous bien enfin , me répondre ?

LE DUC. A l'égard de la façon de penser , j'en ai une à moi , rien n'est plus sûr ; mais elle est , comme celle de tous les hommes du monde ; si subordonnée aux circonstances , qu'il y auroit , à moi , une sorte de mauvaise foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution , elle est telle , je l'avoue , que je ne voudrois pas répondre de moi bien longtemps , si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE. (*en souriant*) C'est-à-dire , qu'avec un peu d'indécence , on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens , je la déteste ,

mais elle m'entraîne ; pourvu , cependant , que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande ; car , je le répète encore , ce ne seroit pas-là le moyen de m'en donner.

CÉLIE. Jureriez-vous bien de cela ?

LE DUC. Tout homme sensé , sur-tout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense , ne doit , selon moi , jurer de rien. Tout ce que je fais seulement , c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs , il m'a , jusques ici , du moins , rendu inaccessible à l'amour.

CÉLIE. Que vous méprisassiez une femme qui , en effet , n'en voudroit qu'à vos sens , je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui , vous aimant assez pour braver en votre faveur , tout ce qu'on dit que nous nous devons , ne chercheroit à attaquer vos sens , que dans l'intention d'aller par eux jusques à votre cœur. Vous me direz , peut-être , que cette confiance en ses charmes , pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le justifier , du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il est vrai , comme on le croit , que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader , ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule , en méritât-elle , ce n'est

pas dans l'instant , ce qu'elle risque le plus , & qui nous frappe davantage : le desir ne dis-
coute rien. En supposant toutefois que , du
côté des charmes , elle ne pût qu'y gagner ,
oserois-je bien vous demander pourquoi , de
tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher
un homme , elle prendroit , de préférence ,
la voie qui l'exposeroit presque infailiblement
à manquer le but qu'elle se propose ?

CÉLIE. De préférence ! Non : je suppose
qu'elle ne l'emporteroit que parce qu'il ne
lui en resteroit pas d'autre ; qu'elle auroit
d'abord tâché vainement de se faire enten-
dre , & qu'enfin , ce seroit une chose moins
de choix que de nécessité. Il me semble , de
plus , qu'une femme , sûre d'avoir dans le
cœur , de quoi justifier une démarche qui ne
blesse que des idées adoptées , peut-être ,
sans beaucoup d'examen , & dont encore il
est à considérer qu'elle a l'amour pour excu-
se , peut à la faire , risquer moins que vous ne
prétendez ; & qu'enfin , un mépris momen-
tané doit l'effrayer moins que le malheur cons-
tant de vivre sans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané ! Eh ! qui l'assure
donc tant qu'il le soit ?

CÉLIE. (*fort impatentée & d'un ton d'ai-
greur.*) Oh ! Monsieur le *Duc* ! Vous me
permettez de vous le dire , pour un homme
de votre rang , & qui , d'ailleurs , a vécu dans
le monde , comme vous avez fait , vous avez
bien les préjugés les plus gothiques & les plus
inattendus !

LE DUC. Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun , comme vous savez , a sa façon d'envisager les choses : cependant , il devrait y en avoir....

CÉLIE. (*avec excessivement d'humeur , & du ton du dédain.*) Ah ! de grace , ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la *marquise* a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue , que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'est dommage , n'est-il pas vrai , que je vous arrête sur cela ? C'étoit , pour le coin du feu , la plus délicieuse conversation !

LE DUC. Elle pourroit , à mon sens , s'y supporter tout comme une autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie assez profonde ; & il garde quelque temps le silence.*)

CÉLIE. Pourroit-on , sans troubler trop votre auguste rêverie , vous en demander le sujet ?

LE DUC. Je considérois en moi-même , avec assez de surprise , à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous , les opinions des gens , dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente ?

LE DUC. Que ce que vous appelez en moi , les préjugés les plus gothiques , & (*pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu*

m'épargner) les plus ridicules, vous paroî-
soit dans la bouche de *Prévanes*, des princi-
pes que vous n'auriez ni contestés, ni même
souffert que l'on contestât.

CÉLIE. (*froidement.*) Monsieur de *Préva-
nes* avoit, sans doute, trop d'honneur, pour
ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre ;
mais ses principes étoient, ce me semble, un
peu moins gourmés, & un peu plus analo-
gues à la nature, que ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité ! ils étoient exactement
les mêmes : mais vous l'aimiez ; & vous aviez
raison. (*Ici il prend un air & un ton atten-
dri.*) Ah ! *Madame* ! Quelle perte pour
vous ! Combien il vous adoroit ! Combien,
même dans ces instans affreux où la nature
accablée, nous laisse à peine le sentiment de
nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de
vous !... Que je vous plains ! Ah ! le malheur
que vous venez d'essuyer, est un de ces
coups dont on se sent, & dont on ne peut
que s'affliger tout le reste de sa vie !

CÉLIE. (*sans se laisser gagner par le ton tra-
gique du Duc, & avec sécheresse.*) Oui ; ou
dont on est, pour parler plus juste, long-
temps affecté d'une façon bien cruelle, &
dont je crois même que l'on ne se consoleroit
jamais totalement, si la nature nous permet-
toit, sur quoi que ce fût, une sensibilité éter-
nelle.

LE DUC. Pour moi, je suis si convaincu
que l'ame ne s'émouffe jamais, à un certain
point, sur des pertes de ce genre, que quel-

que vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous , je regarderois toujours sa tendresse pour moi , beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit , que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CÉLIE. A vous , permis d'être injuste ! ce ne seroit peut-être pas la première fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC. Quoi ! *Madame* , est-ce qu'en pareil cas , vous n'auriez pas les mêmes craintes ?

CÉLIE. J'avoue que ce ne seroit point pour moi , une raison de douter du goût que j'inspirerois ; & que , croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer , parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché , me sembleroit une chose assez absurde. Ce seroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi , venant de faire , ou d'essuyer une infidélité , ne pourroit pas m'aimer sérieusement : & chacune de ces craintes seroit , selon moi , assez peu sensée.

LE DUC. Ainsi donc , cela vous paroîtroit revenir au même ?

CÉLIE. Si ce n'est , pourtant , que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CÉLIE. Voici donc sur quoi je l'appuie. Un infidèle , sans compter qu'il annonce dans le caractère , une légèreté assez faite pour effrayer , peut retrouver ce même objet qu'il

abandonne , & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes , quelquefois , croient leur cœur éteint , lorsqu'il n'éprouve dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus , on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice , ou votre vanité ne rendent que trop fréquents. D'ailleurs , celui qui vient d'éprouver une infidélité , peut ne se livrer à un engagement nouveau , que par désœuvrement , par dépit , ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte , combien aisément il a pu réparer sa perte ; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus , que de ce qu'il possède. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir , très-tendre , à la vérité , mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir ; & dont même , sans son secours , le temps ne nous laisseroit , à la fin , que de très-foibles traces ; que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude , la tromperie qu'on a pu se faire , le desir de retrouver , & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanes* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur , ou ne point aimer , autant que

vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera ?

CÉLIE. En amitié, comme en amour, vous êtes, assurément, un homme bien étrange ! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter du souvenir des pertes qu'ils ont faites, l'esprit de ses amis ; & il n'y a, vous, rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laisserai tomber cela, je vous en avertis : toute simple qu'en devroit être la discussion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matière à un très-long discours ; & soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi ! vous êtes la seule qui, depuis que j'existe, m'avez pris pour un raisonneur.

CÉLIE. Si cela est, on est bien loin de vous rendre justice ; mais, comment va notre feu ;

LE DUC. A merveilles.

CÉLIE. Quoi ! il n'est pas tombé ?

LE DUC. Il est, au contraire, très-ardent,

CÉLIE, il faut donc que le froid augmente : je me sens gelée !

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre ?

CÉLIE.

DE CRÉBILLON, FILS. III

CÉLIE. (*d'un air sec & railleur.*) Oui, avec, & malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle Célie, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE. Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devoit si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC. La façon de penser d'un homme, est quelquefois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE. (*Avec un peu d'emportement.*) Tout comme il vous plaira, monsieur de Clerval, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise : elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez tendrement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs connoître mal les hommes (monsieur de Clerval fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sait qu'il l'est

peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de Célie, sans que, malgré son indifférence pour elle, & sa tendresse pour la Marquise, il n'ait pas été, par des degrés, disposé à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût fait en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complete qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au desir; & quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire; réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous! Célie qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du duc, le regarde à son tour. Le desir, la confusion, se peignent à la fois dans ses yeux: ils sont beaux: personne n'ignore, de plus, à quel point une femme s'embellit dans ces moments; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, repandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvements; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens; & le désordre où elle les jette. Cependant, le duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire? Quel parti prendre? Montrer du sentiment? Détail long, dont l'effet est peu sûr; & pendant lequel, peut être, l'impression qu'elle a su faire s'affoiblira: chercher par quelque autre moyen.

à l'augmenter ? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparoître : car , les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point , on les émeut ; qu'on le passe , on les révolte. Célie , enfin , ne sachant à quoi s'arrêter , & rêvant au point , qu'elle finit par se croire seule , d'ailleurs , pénétrée de froid , consulte un peu moins , pour se chauffer , ce qu'exigeroit d'elle sa décence , que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagere , ou non , c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin , personne ne peut , avec équité , déterminer , d'après sa propre sensation , le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que Célie a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'est , est-il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du duc , elle le déterminera ? L'on convient que cela est probable ; mais aussi , tout ce qui est probable , n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit , & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose , & qui , de plus , passe évidemment nos forces , nous nous contenterons de dire que le duc , en portant , & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert , paroît tout à la fois céder à l'impression qu'il fait sur lui , & tâcher de la combattre : cependant , ce n'est qu'un homme ; & c'est dire assez que le desir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est , de plus , à noter que Célie est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité , que propres à la complaisance ; & que sa position semble plus faite pour annoncer

l'une ; que pour décourager l'autre. Le duc cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu , & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres , n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emporement qu'elle étoit , depuis quelques minutes , en droit d'en espérer , ou d'en craindre.

LE DUC , du ton du reproche & du desir.

Ah ! Traîtresse !

CÉLIE , tout-à-fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.

Ah ! ... Monsieur de Clerval ! ... Y pensez-vous ! ... Monsieur de Clerval ! ... Devois-je ? ... Eh bien donc ! Aurois-je dû ? Et vous ne m'aimez pas ! ... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez.

LE DUC continue de faire ce qu'on lui reproche , & de se taire sur ce qu'on desire de lui. Célie qui présume sûrement que , plus à lui-même , il lui dira le mot qu'elle lui demande , cesse de le presser là-dessus ; & , sur une supposition si bien fondée , consent , enfin , à se comporter comme si elle l'avoit obtenu ; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard ; & même qu'il en abuse , quoiqu'en toute règle , il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre. Le duc , enfin , lui prend une de ses mains & la lui baise : de l'autre , elle se couvre le visage. Comme , dans un état si violent , il est impossible de songer à tout , il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admiration de M.

de Clerval. Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car M. de Clerval vient d'acquérir de si grands droits, qu'il est très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il est, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant Célie à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit ; & qui, quand elle seroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.

CÉLIE. (toujours le visage couvert, & d'un ton le plus languissant.) Ah ! Monsieur de Clerval, je vous en conjure, laissez-moi ! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse, & peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire ?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver, par les caresses les plus ardentes, qu'il sent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CÉLIE. (continue :) Ah ! toujours des éloges ! Pensez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ?

S'il suffisoient à la vanité, qu'ils sont peu faits pour contenter le cœur !

Comme il ne cesse de s'obstiner au silence, & de mettre ce qu'il sent à la place de ce qu'il ne sent pas, Célie, enfin, le repousse ; & se servant de ses deux mains s'arrange de façon que ce n'est plus que de souvenir qu'il peut encore louer ses charmes : il se réveille. On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que s'il y a d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras. Célie, enfin, après avoir quelques instants attendu que le duc lui parle, comme elle le desire, voyant qu'il reste les yeux baissés, & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, se leve avec fureur, se promene avec violence, & tantôt les yeux au ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois aussi sur monsieur de Clerval, avec l'expression de la colere la plus vive, & du ressentiment le plus marqué. Cette scene paroît faire, de plus en plus, repentir le duc, de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne signifient que ce qu'on veut ; que la passion, ou la vanité d'une femme, interpretent comme elle a besoin qu'elles le soient, & qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelque importance qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de

quoi donc , de la part du duc , cette obstination
 à se taire qui paroît si peu fondée ? On peut en
 donner deux motifs : l'un , que le desir étoit ,
 ou , du moins , fort affoibli , il ne sent plus que
 le regret d'avoir manqué à la marquise : l'au-
 tre qu'il entrevoit les conséquences que peut en-
 traîner sa foiblesse. Quelqu'un répondra , sans
 doute , qu'il faut au desir , pour renaître ,
 moins de temps que le duc n'en emploie à rêver ,
 sur-tout lorsque l'objet n'a rien qui ne doive en-
 hâter le retour & qu'en occupant Cécile des
 siens , il la distrairoit , peut-être , de cette fan-
 taisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos ;
 & qui , effectivement , pourroit , s'il s'y ren-
 doit , lui donner plus de droits qu'il ne lui con-
 vient qu'elle en ait. Sans faire à nos lecteurs ,
 ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils
 voudroient que le duc se cherchât ici , ne cou-
 rât rien à aucun d'eux , ni l'injure d'imaginer
 qu'elle fût également pénible pour tous ; nous
 croyons pouvoir répliquer que si jamais peut-
 être , une passion , quelque vive qu'elle fût ,
 n'a empêché un homme de se livrer à un caprice ,
 elle peut retarder en lui la renaissance des de-
 sirs , par l'empire que , ce caprice une fois satis-
 fait , elle reprend sur ces mêmes sens qui vien-
 nent de la sacrifier d'une façon si cruelle ; &
 que , quelque aimable que puisse être une femme ,
 il n'appartient qu'à celle qui est véritablement
 aimée , de ne pas voir le desir s'éteindre , ou
 d'en voir prendre la place par des transports qui
 ne lui en laissent pas même soupçonner le repos.
 Si le duc étoit bien sûr qu'il suffisoit à Cécile ,

pour l'intérêt de sa gloire , pour l'excuse de sa distraction , ou pour contenter le goût momentané qu'il se peut , après tout , qu'elle ait pris pour lui , qu'il lui dît ce qu'elle en exige ; & qu'elle voulût bien , l'instant passé , ne se le pas rappeler plus que lui-même , il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas : mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera , & du prix qu'elle voudra y attacher ? Eh bien ! en ce cas-là , il reprendra tout ce qu'il lui aura dit : ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais ? Pardonnez-moi : tous les jours ; mais toutes les situations ne se ressemblent point , & ne veulent pas la même marche. Si la marquise & Célie , ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité , il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques semaines cette dernière , parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure ; & en supposant qu'il la confiât à la marquise , il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard , qu'il ne devoit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons : mais pardonnera-t-elle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidèle , & d'avoir franchi , pour y parvenir , toutes les barrières que lui oppoient ce qu'elle devoit à l'amitié ; ce qu'elle se devoit à elle-même , & à l'honneur de son sexe , & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle ? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable , si la marquise a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé ; & si cette affaire dure seulement quelques jours , le moyen de pouvoir

là lui dérober , avec une femme naturellement imprudente, & qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être , n' imagine prouver de l'amour , qu'autant qu'elle affiche de l'indécence ? Il ne sauroit donc trop tôt enchaîner , à cet égard , les idées de Célie , & l'empêcher , & de se faire des illusions , & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé ; & il ne le peut mieux qu'en rejetant , avec toute l'opiniâtreté possible , tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légère apparence de sentiment. Lorsque , pour déterminer une femme , on a eu besoin d' orner le desir du masque de l'amour , on ne peut , sans la dernière cruauté , le lui arracher dans l'instant même , où , si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse , c'est la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu besoin , avec Célie , de cette esource trop fréquemment employée , c'est lui qui s'est défendu contr'elle un temps si considérable , qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas , après son triomphe sur elle , un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter , & qui , peut-être , le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui , par toutes sortes de raisons , ne peut être ni trop courte , ni trop ignorée. Comme cependant , il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de Célie , que de ses transports dans un autre genre , il lui est de la dernière importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible , à se désister de ses prétentions , & à ne se souvenir de ce qui :

s'est passé entr'eux , qu'autant , & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeler. Nous osons croire fort délicate cette situation , mais il n'y a que ceux de nos lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver , qui puissent la juger telle qu'elle est , & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois , Célie & le duc , ne peuvent pas , l'un rêver , l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte , on ne sauroit , non plus , en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger , & pour s'en aller après , soit parce qu'on ne veut point parler , ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne : & monsieur de Clerval , pour être du même rang , n'en est que plus fait , non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit , mais encore pour l'outrer , si cela est nécessaire : la première chose à laquelle la politesse , & même son intérêt , lui paroissent le condamner , c'est de prendre sur lui tous les torts : & il s'y résigne sans peine : il se rapproche de Célie avec soumission ; elle s'éloigne de lui sans le regarder : il tente une seconde fois la même chose ; & ce n'est pas avec plus de succès : il veut l'arrêter : pour lors Célie , en s'échappant , l'appelle monstre ; c'est , comme chacun sait , l'injure consacrée dans les querelles de ce genre-là. Quand il voit qu'elle persiste dans sa rébellion , persuadé que l'air soumis , qu'il a pris , n'est propre qu'à l'y confirmer , il la saisit , l'entraîne sur sa chaise

longue ; & là , ne ménageani plus rien , en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu , qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes , en se plaignant de ces coups d'autorité , y cèdent toujours ; ou parce qu'il a des raisons particulières de croire que Célie en sera encore plus étourdie qu'une autre ; ou encore , que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard ; c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire , nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc , ainsi qu'il nous convient , au simple récit des faits , Célie se défend d'abord contre l'audace du duc , de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente , ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra-t-il ? Ne poursuivra-t-il pas son entreprise ? L'un & l'autre de ces partis ont leurs risques : mais sans compter la honte qu'il attache à céder , qui sait si quelques instants de plus d'opiniâtreté ne lui feront point remporter la victoire ? Mais , dira-t-on , si ce triomphe l'intéresse si peu , pourquoi le chercher ? Est-ce pour avoir avec Célie , un tort de plus ? Tout au contraire : c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même. Ah ! cette idée est bien barbare ! Point du tout , puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a ; & qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper , s'il lui est possible , à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle , en effet , vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes , mettre sur le compte de

la violence seule (& de quelle violence encore) ; la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui , sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractère qui ne permette pas à Célie de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin , n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer , ne fût-ce même que pour quelques minutes , d'une situation fort critique , sera-ce donc pour lui si peu de chose ? Il est , d'ailleurs , impossible que Célie ne prenne rien sur lui : il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer , & qui n'en excitent pas moins les desirs.

Quoique de la façon dont il a plu à monsieur le duc , de parler sur le moment , il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes ; il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont autant qu'elles , soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout : que de raisons qu'il est inutile d'énoncer ici , pour qu'ils le soient bien davantage ! Mais , quand cet instant-ci , malgré tout son amour pour la marquise , agiroit moins sur monsieur de Clerval , ceux qui connoissent les hommes , savent trop combien , même avec une passion dans la cœur , de nouveaux plaisirs leur sont précieux , & tout ce que peut sur eux la curiosité , prise dans toutes ses acceptions , pour croire que , n'eût-il même , pour agir comme il fait , aucune raison de politique , le duc se conduisît différemment.

CÉLIE. (enfin , d'un air fort sérieux , mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût.) Ecoutez, mon-

ſieur de Clerval : la ſituation où j'ai le malheur de me trouver avec vous , ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre , & qui me ſauveroit de l'inſolence de ſes entrepriſes. Je me tais ſur tout ce que mériteroient les vôtres ; puisſque vous vous le ſentez ſi peu vous-même , ce que je vous dirois ſur cela , ſeroit bien inutile. Il eſt , au reſte , bien ſingulier que ce ſoit de la violence que vous vouliez tenir tout , lorsſque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuſer ! (*Elle attend ici un inſtant qu'il réponde ; & lui fait , d'un ton le plus doux , la queſtion qui ſuit.*) Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir de l'amour ?

LE DUC. Mais ſe peut-il que vous me ſoupçonniez de ſentir ſi peu l'effet de vos charmes ?

CÉLIE. Ce n'eſt-là qu'une galanterie , & que j'oſe même dire que tout autre m'accorderoit comme vous , & à meilleur marché , aſſurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez , que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC. En vérité ! j'ai peine à concevoir comment , avec autant d'eſprit que vous en avez , on peut tenir à ce point à de pareilles miſeres.

CÉLIE. En effet ! j'ai le plus grand tort du monde , Je me donne même le dernier des ridicules d'exiger d'un homme qui exige tout de moi , qu'il me diſe qu'il m'aime !

LE DUC. Oui , vous vous en donnez un , puisſqu'à cet égard , le doute ne vous eſt pas permis ?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui ne le valent pas !

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue monsieur de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit ; & que Célie, soit qu'elle se flatte qu'il ne sauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut, ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sauroient faire deux choses à la fois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler, a cessé toute résistance : & en ne sachant même la physique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée ; monsieur le duc, sur-tout, n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.

CÉLIE. (avec plus de desir que de pouvoir de se fâcher beaucoup. Monsieur..... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez une.

LE DUC. (du plus grand sérieux.) Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraie pas ; il semble que Prométhée m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeler combien il importe à monsieur de Clerval de ne laisser à Célie aucun prétexte, & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réserver un. La menace qu'elle fait au duc, annonce assez, & peut-être, même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser deviner sans l'engager à faire, pour qu'elle

ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait : mais sans compter qu'elle ignore les vues du duc, on sait assez combien la colere est imprudente. L'impression que nous font les choses, ne dépendant pas toujours des dispositions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire ; ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle, mais à la masquer si bien, que le duc ne la saisisse pas, que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que, s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante, la dissimulation qu'elle veut se prescrire, ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas, que de cacher ce que l'on sent ; & de se prescrire la loi qu'elle s'impose, que de s'y conformer, sur-tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-être qu'il se vante ? A tout hasard, la plus grande majesté doit ouvrir la scene, du côté de Célie, sauf à en rabattre, si elle s'y trouve forcée ; comme, du sien, le duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la conserver. Ce n'est pas, comme l'on fait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des inquiétudes dont le desir seul ne sauroit être susceptible ; mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est ce qu'il veut tenter ; n'étant pas naturel que Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la cer-



ritude de n'en point inspirer , n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos acteurs , tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici , c'est qu'après un long combat , Célie est forcée , non de s'avouer vaincue , mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au duc de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant , & ne voulant pas l'être , il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.

LE DUC. (d'un ton presque aussi léger que son propos même.) Si ces sortes de familiarités n'étoient , comme vous le dites , permises qu'à l'amour , à quoi donc serviroit l'amitié ?

CÉLIE. Ah ! Monsieur , les effets de ce sentiment , ne se confondent pas plus que ces sentiments mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi , je vous prie , avec franchise : vous le pouvez à présent : est-ce que je suis effectivement le seul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privilèges que les amants s'arrogent à l'exception de tout le monde , & sans qu'on sache trop pourquoi ?

CÉLIE. Voilà bien , je crois , pour ne rien dire de plus , la question la plus ridicule qui se soit jamais faite ! Mais vous m'avez mise dans le cas de tout souffrir de vous ; & j'ose dire que vous en abusez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice , pour me soupçonner d'un

dessein aussi honteux qu'il seroit barbare, de chercher à vous humilier ?

CÉLIE. Ah ! je serois par moi-même, bien loin de vouloir le penser : mais s'il est possible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprete vos discours ? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez, sans m'apprendre en même temps, le peu d'estime que vous avez pour moi ?

LE DUC. Vous croyez-donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de se passer entre nous, se passe actuellement peut-être au coin de plus de cent cheminées de Paris ; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

CÉLIE. S'il vous reste encore pour moi, *Monsieur*, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure, & laissez-moi m'affliger éternellement d'une foiblesse qui étoit si peu faite pour moi, & que, par cette raison, je n'ai pas assez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en consoler ; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous disant combien cette même foiblesse que vous vous reprochez si cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat ! puisque vous pouviez si peu vous tromper à ce qui se passoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un

instant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-temps pour vous, m'a jettée malgré moi-même ? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour seul, & même un amour aussi tendre que le mien, pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas ! je me suis crue aimée ; & dans les moments mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'étoit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je suis coupable, sans doute ; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincèrement je suis attaché à *la marquise* ; mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets, ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore, que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont su que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté

mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête ?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens ; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entière à l'amour & à ses erreurs, que dans les instants mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec qu'elle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC. Qui moi ! ne le prononcer que pour le reprendre ; & presque au même instant que vous l'auriez entendu !

CÉLIE. Ah ! cruel ! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicatesse ! Eh ! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort : il vous en auroit coûté des plaisirs ; & c'est ce qu'un homme n'a jamais su sacrifier.

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne soyez pas injuste, & daignez un instant considérer votre position & la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentiments, comme vous le voudriez, & que moi-même je le desirerois....

instant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-temps pour vous, m'a jettée malgré moi-même ? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour seul, & même un amour aussi tendre que le mien, pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas ! je me suis crue aimée ; & dans les moments mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'étoit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je suis coupable, sans doute ; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincèrement je suis attaché à *la marquise* ; mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets, ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore, que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont su que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté

mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête ?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens ; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entière à l'amour & à ses erreurs, que dans les instants mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec qu'elle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC. Qui moi ! ne le prononcer que pour le reprendre ; & presque au même instant que vous l'auriez entendu !

CÉLIE. Ah ! cruel ! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicatesse ! Eh ! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort : il vous en auroit coûté des plaisirs ; & c'est ce qu'un homme n'a jamais su sacrifier.

LE DUC. Mais, ma chère *Célie*, ne soyez pas injuste, & daignez un instant considérer votre position & la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentiments, comme vous le voudriez, & que moi-même je le désirerois....

CÉLIE. Ah ! si vous le desiriez !

LE DUC. Eh bien ! Que voudriez-vous que je fisse ? Amie intime de *la marquise* comme vous l'êtes , me prescririez-vous de vous la sacrifier ?

CÉLIE. L'amour seroit mon excuse.

LE DUC. Vous vous abusez , ma chere *Célie* , j'ose vous en répondre : loin qu'il vous excusât , on ne voudroit voir en vous qu'une femme sans mœurs & sans principes , qui auroit immolé jusques au sentiment le plus respectable de tous , au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifie pas , même à nos propres yeux , les crimes qu'il nous fait commettre , comment peut-on se flatter qu'il les affoiblisse aux yeux des autres ?

CÉLIE. Un caprice ! Eh ! Pensez-vous que tout le monde me rendît aussi peu de justice que vous m'en rendez ?

LE DUC. Non , assurément ! On ne vous rendroit pas la même ; & plutôt au ciel que chacun pût , comme moi , lire au fond de votre cœur ! Mais , encore une fois , quel en pourroit être le fruit ? Vous , qui connoissez si bien le public , pouvez vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejetât la plus odieuse des infidélités ; ou , puisqu'il faut le répéter , qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

CÉLIE. Ah ! s'il est vrai que ce soit un crime , que de femmes me condamneroient , ou l'ayant déjà commis , ou avec l'intention

de le commettre , & peut-être , avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous-même ? mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient , ou s'en feroient fait le moins de scrupule , quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non , ma chere *Célie* , non , quelque amour qui vous transportât , jamais vous ne voudriez livrer au mépris , & dévouer à l'exécration publique , ni vous , ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. J'avoue , & vous me le faites sentir , qu'une pareille aventure feroit , en effet , à ma réputation , un tort peut-être irréparable : mais à votre égard , que voudriez-vous qu'on y vît , qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part , pour qu'on vous fit de celle-là , un beaucoup plus grand crime que des autres ?

LE DUC. Voilà ce qui , avec votre permission , n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est , & j'en conviens , fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légèrement , & à les quitter comme je les ai prises ; mais quelles sont celles , aussi , que je rends victimes de mon inconstance ? Si l'on peut même me pardonner de les prendre , ayant un engagement auquel je devrois tant de respect , c'est qu'on est sûr que , malgré le caprice qui m'emporte , tout y est , & y sera toujours immolé : mais plus ce même

public envie, & peut-être, ne comprend pas trop mon bonheur ; plus il honore la *marquise* de son estime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agréments, de vertus, & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingrattitudes. Moi ! la quitter ! Ah ! je lui ferois horreur ; & je devrois me la faire à moi-même.

CÉLIE. Encore une fois, je sens tout ce que vous me dites, & j'avoue que je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eusse été un peu chère, la *marquise* ne vous auroit pas perdu ; & je vous aurois conservé.

LE DUC. (*avec tout l'air du transport.*) Eh ! grand Dieu ! Que désiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envisager ! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condescendance qui paroîtroit devoir aller si peu avec l'amour ?

CÉLIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre, doit être incontestablement plus grand encore.

LE DUC. (*comme enchanté.*) Ah ! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre, qui puisse être capable d'un si grand sacrifice !

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicatesse.

LE DUC. C'est que ces gens-là seroient plus accoutumés à sacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE. Je le crois à présent comme vous ;

mais ce matin encore , je pensois comme eux.

LE DUC. Hélas ! c'est que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE. Ce qu'il y a de sûr , c'est que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même : car le sentiment qu'on s'ignore , doit être , à bien peu de chose près , comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis , cependant , que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte *la marquise* : je vous la passe ; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi ! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris , je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance ?

CÉLIE. Vous le devriez , sans doute ! mais vous avez depuis long-temps contracté une habitude à la légèreté qui , je l'avoue , me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidele ; mais parlons à présent un peu , des arrangements qui nous restent à prendre. Vous ne desirez sûrement pas plus que moi , que *la marquise* ait la plus légère suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE. Ah ! Ciel !

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle est d'une finesse , & d'une pénétration exécra-

CÉLIE. Elle m'en a donné assez de preuves, pour que je doive en être plus convaincue que personne.

LE DUC. Ce n'est pas là tout : elle joint à sa sagacité naturelle, une opinion de vous qui doit nécessairement la rendre plus difficile à aveugler sur le genre de la liaison que nous venons de former, que si elle ne l'avoit pas. Elle est, & je ne sais pourquoi, persuadée qu'il n'est point en vous de demeurer sans rien faire ; & sans doute, si vous vous obstiniezie à paroître toujours à ses yeux, dans le désœuvrement de cœur où vous étiez tout à l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel, vous observeroit sans rien dire, nous devineroit bientôt ; & je n'ai pas besoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous est important que cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela est dit, & convenu ; mais pensez-vous qu'en lui paroissant toujours occupée également du souvenir de *Prévanes*, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinssé point à la tromper sur mes dispositions actuelles !

LE DUC. Je doute fort que cela suffise : sans compter que, quelque bien qu'on puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus, il est impossible de le rendre comme quand on l'avoit, sur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute sa vérité ; elle est déjà, on ne peut pas plus sûre, que vous avez à présent plus d'envie de regretter *Prévanes*, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne soupirez qu'après

qu'après l'heureuse occasion de ne vous en plus souvenir du tout.

CÉLIE. Je ne fais sur quoi madame la marquise a pu imaginer tout cela : moi-même, jusques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raison de penser que j'en fusse moins remplie ; & je ne conçois pas, par conséquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah ! sur cela, les autres voient souvent bien mieux que nous-mêmes, & de plus, c'est qu'il n'est pas possible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois, & que de cet instant, vous ne l'avez, sans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez tout entière.

CÉLIE. Oui, si je fusse convenue avec moi-même de l'impression que vous faisiez sur moi ; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais, pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins ; & pensez-vous que ce sentiment, tout sourd qu'il étoit dans votre ame ; y fût absolument sans effet ?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fussions ce soir ensemble comme nous y sommes ?

LE DUC. Non ; je me doutois bien, cepen-

dant, de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en même temps je ne la sentisse fort restreinte ; mais il me paroissoit tout simple que, dans la position où vous saviez que j'étois, vous craignissiez de me la montrer dans toute son étendue ; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, est en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'est-il pas vrai ?

CÉLIE. (*fort tendrement.*) Si je vous aime !

LE DUC. Vous desirez, par conséquent, que je puisse toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inspirez, & en recevoir de vos sentimens.

CÉLIE. (*en le serrant dans ses bras.*) Si je le desire ! Quelle question !

LE DUC. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte *la marquise* ?

CÉLIE. Que trop !

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus ?

CÉLIE. Je crois, en effet, sans me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin ; mais la loi de tromper *la marquise*, nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver ; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle,

CÉLIE. Vous avez raison : mais à d'autres égards , cela me paroît bien scabreux.

LE DUC. Scabreux ! Point du tout ; & ferez-vous , d'ailleurs , la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas ?

CÉLIE. C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent ; & même , les trois quarts du temps , sans que nous en sachions rien . Sans vous , par exemple , j'ignorerois encore que j'ai eu d'*Alinteüil* : je vous dirai , pourtant , que cela n'est pas agréable.

LE DUC. Il me semble , pour moi , que si j'étois femme , j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas , que ceux que j'aurois.

CÉLIE. On pourroit accepter le marché , si l'un pouvoit sauver de l'autre ; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond , ces miseres - là sont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme . Mais ne perdons pas de vue notre position . Qui prendrons-nous pour tromper *la marquise* ?

CÉLIE. En vérité ! je n'en fais rien.

LE DUC. Pourquoi pas d'*Alinteüil* ?

CÉLIE. (*d'un air de dégoût.*) Oh non ! on me l'a donné déjà.

LE DUC. Eh bien ! on vous le redonneroit : le mal est-il donc si grand ?

CÉLIE. (*d'un ton affirmatif encore.*) Je n'en veux point : il est jaloux comme un tigre ; & s'il s'avisoit de devenir amoureux , il seroit insupportable . Vous savez , de plus ,

comment il est avec *la marquise* ; cela peut-il s'arranger ?

LE DUC. Vous avez raison : je n'y pensois pas. Aimeriez-vous mieux *Manselles* ?

CÉLIE. Eh ! bon Dieu ! Qui vous fait donc penser à cet homme-là ? C'est l'être le plus ennuyeux !

LE DUC. On prétend que non ; & l'on assure même que , quoique dans un tête-à-tête , de quelque longueur qu'il soit , il ne se dise pas quatre paroles , nous n'avons personne qui ait l'art de les rendre aussi intéressants que lui.

CÉLIE. Ah ! *Phorreur* ! lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une femme qu'il fait intéresser. Eh bien !

LE DUC. Cela devient embarrassant.

CÉLIE. Eh quoi ! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là ?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres , si vous ne voulez d'aucun ?

CÉLIE. Mais , enfin , vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez - vous pas vous-même ?

CÉLIE. Parce que ce n'est pas moi que cela regarde ; & que , de plus , je ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est-à-dire , que vous craindriez que je ne devinisse jaloux d'un homme , par la seule raison qu'il se feroit , plutôt

qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi: connoissez-vous *Bourville*?

CÉLIE. Oui, mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CÉLIE. Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là dessus.

LE DUC. Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel, pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur monsieur de *Bourville* que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule; & que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé sa figure fort bien; & il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas tenu à lui, que je ne le crusse fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du desir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CÉLIE. Il me l'a marqué aussi: mais comme il débutoit avec moi par des sentiments auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de

m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craignisse ; mais monsieur de *Prévanes* étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus mal traité.

LE DUC. Vous fûtes fort bien ; mais l'amour de *Bourville* me dérange dans mes projets.

CÉLIE. Quels sont donc ceux que vous aviez formés ?

LE DUC. Comme il est aimable , j'avois imaginé de l'offrir aux soupçons de *la marquise* ; mais puisqu'il est amoureux , cela ne se peut plus.

CÉLIE. Bon ! amoureux ; parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit , vous croyez que je le prendrai pour tel ? De plus , il a une affaire à présent.

LE DUC. Ah ! une affaire , si vous voulez : ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là ; & je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose , une autre opinion que moi : au surplus , quand il y attacheroit plus d'importance , je suis bien sûr , n'eût-il même pas déjà essayé de vous rendre sensible , qu'il ne vous verroit pas long-temps sans en avoir l'envie.

CÉLIE. Cela pourroit fort bien aussi , ne pas arriver : ce qu'il a senti pour moi , étoit peut-être , moins vif qu'il ne me le disoit , & que vous ne l'imaginez ; peut-être même ne sentoit-il rien.

LE DUC. Ah ! c'est ce qui est impossible ; n'importe ; comme qui que ce fût que nous prissions , s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime , il vous le diroit ; toutes ré-

flexions faites, rival pour rival ; j'aime encore mieux Bourville qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien sûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous consentez donc que je vous le présente ?

CÉLIE. Oui ; lui, un autre ; qui vous voudrez ; puisqu'il en faut un, cela m'est égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amène demain ?

CÉLIE. Demain ! cela est bien prompt ! Il sembleroit à votre empressement sur cela, que vous ne pouvez vous voir assez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir besoin de me justifier là dessus ; mais je vous avoue que la pénétration de *la marquise* me fait trembler ; & d'ailleurs, dans la position où nous sommes respectivement, tant de choses dont on ne s'apperçoit pas soi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ses regards sur nous, je ne fais ce que je n'imaginerois pas, & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Assurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que, dans le soin que je prends de vous dérober à ses soupçons, ce fût cela que vous dussiez voir.

CÉLIE. (*fort affectueusement.*) Ah ! Duc, ne nous brouillons pas !

LE DUC. Soyez donc raisonnable ; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans

des soins qui doivent si évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE. Eh bien donc ! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement ; & songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez sûre que ce sera aussi lui qui vous répondra.

CÉLIE. Ce que je vous inspire est-il de l'amour ?

LE DUC. Si je n'en avois point pour la marquise , je ne douterois pas que ce n'en fût.

CÉLIE. Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi , devienne jamais un sentiment.

LE DUC. Je l'ignore ; mais , pour pousser la franchise jusques au bout , je ne le présume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple ! & je vais l'imiter. Je connois peu monsieur de Bourville : je ne sais si la froideur avec laquelle je l'ai vu , venoit de ma prévention pour un autre , ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage : je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est possible qu'il plaise , & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés : est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice ? N'en est-ce pas une ? Encore une fois , je n'en fais rien. S'il est vrai qu'il ait , lui , un goût de préférence pour moi....

LE DUC. je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE. Depuis trois mois!

LE DUC. Oui, plus ou moins.

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au temps; j'ai des raisons particulières d'en être sûre. Puisque dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir, que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long-temps sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, sur-tout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le desirerois, je ne vous cache pas que cela me paroit possible.

LE DUC. (*Après avoir paru rêver un instant.*) Eh bien! Vous l'aimerez! heureusement les droits de l'amant, & les complaisances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne sont point incompatibles.

CÉLIE. (*Après avoir aussi rêvé.*) Pas absolument, il est vrai, à la rigueur.... Cependant....

LE DUC. Quoi! vous hésitez!

CÉLIE. Mais, non ;... cela me paroît pourtant assez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout ! C'est une erreur ! à moins, toutefois, que les complaisances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinssent onéreuses. En ce cas....

CÉLIE. (*Avec beaucoup de tendresse.*) Onéreuses ! Pouvez-vous le penser ! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choses telles qu'elles sont, que comme un jour, elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des sentiments que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inspirer ?

LE DUC. Ah ! cela feroit d'une déraison dont je ne saurois me croire capable.

CÉLIE. Ne la supposons donc point : ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre, la sorte d'amitié qu'il y aura entre nous, & en soupçonner le genre & l'étendue ?

LE DUC. *Bourville* n'est point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, présenté, ici de ma propre main, il puisse jamais, moi surtout paroissant, non-seulement approuver ses soins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival ?

CÉLIE. Tout cela est vrai ; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes ? Vous sentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliser

l'amant, il faudroit nécessairement retrancher à l'ami les complaisances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les suspendre; & cela pourroit bien ne se pas faire sans le fâcher.

LE DUC. C'est à celui qui a le moins de droits, belle *Célie*; ou qui pour parler plus juste, n'en a que d'absolument précaires, à se sacrifier; & , pénétré comme je le suis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites envisager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas une plainte que vous ne puissiez pas entendre.

CÉLIE. Convenez que l'indifférence rend bien raisonnable.

LE DUC. (*D'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

CÉLIE. (*Toujours tendrement.*) Allez-vous vous fâcher? Suis-je donc si injuste de croire que vous ne m'aimiez pas, lorsque vous ne cessez pas vous-même de me le dire?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour, & ce mouvement que nous appellons le goût; & vous pensez vraisemblablement, qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre?

CÉLIE. On prétend que cela devoit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'est pas.

LE DUC. J'en suis un moi-même: j'aime la marquise passionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût

vif, qu'il m'est bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvements toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin, il faut finir) Célie paroît douter de ce que le duc vient de lui dire; & comme par la différence très-réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, entre ces deux mouvements, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le duc donne à Célie une conviction complète qu'on ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparent de leur arrangement; & s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos lecteurs dans la salle à manger: après le souper, ils repassent dans le boudoir: Célie y montre encore des doutes; le duc les leve. L'heure de se séparer arrive: il quitte Célie & va chez la marquise, qui, si pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.

Fin du tome IX.

